

EUGÈNE CHAPUS

LES SOIRÉES
DE CHANTILLY

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, EN FACE DE LA MAISON D'ORÉE.

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tous droits de traduction
et de reproduction.

1855

EUGÈNE CHAPUS

**LES SOIRÉES
DE CHANTILLY**

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

L'Auteur et les Éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

1855

CHANTILLY

Chantilly s'est classé d'une manière particulière dans la vie du sport en France. Ce n'est ni Ascot, ni Epsom, ni Doncaster, ni Goodwood, c'est Chantilly, et c'est quelque chose qu'il faut connaître, pour peu qu'on soit homme de belle existence, résident ou voyageur.

C'est en 1834 que l'hippodrome fut dessiné et les courses organisées. Le duc d'Orléans, voulant que l'éclat des fêtes compensât leur peu de durée, fit figurer dans leur programme la chasse à courre. A côté de toutes les variétés de la course, il y eut aussi bal, spectacle, concert la nuit sur l'étang où se mirent les tourelles du château. A partir de ce moment, il y eut un air d'aristocratie et de haute existence à respirer, à Chantilly. — Les favorisés de la fortune ont coutume d'y louer une maison pour le temps si limité des courses, où se colonise tout le luxe de Paris. — Pour ceux qui appartiennent réellement au monde du sport parisien, Chantilly est un rendez-vous obligé ; mais il le devient aussi pour ceux qui veulent faire croire qu'ils ont des chevaux et des équipages. C'est un pêle-mêle d'individualités qui font contraste ! Gentilshommes de bon aloi, grandes dames, comtesses et duchesses orthodoxes, gens de distinction éminente et de fortune assise, puis haute bohème, cohues profanes et douteuses, célébrités de finances, foule incolore, prosaïque débraillée, dédaigneuse des bonnes traditions, — tous affluent à Chantilly, dont ils accaparent à l'avance les hôtels, les appartements et les chambres garnies, souvent si peu garnies !

Pour beaucoup, parmi ceux qui accourent à Chantilly par le chemin de fer ou à grand bruit de poste, à grand étalage de landaus et de calèches, l'amour des chevaux n'est qu'un prétexte de déplacement dont le plaisir est le seul but. Aussi chacun suit-il son courant pour se réunir une fois par jour au signal de la course ou de la chasse. — Le jeu, les galas, les danses remplissent une grande partie des heures. — Les tables dressées sont en permanence : ici couverts de tapis verts, là des mets exquis et des flacons variés d'encolure. — Dès que la nuit arrive, les lumières luisent aux vitraux de toutes les maisons, les plaisirs prennent des allures plus vives. Des femmes-vêtues de blanc glissent sur l'herbe de la pelouse comme des cygnes qui regagnent leur demeure. — Ici, malgré l'heure avancée, c'est le

dîner qui chemine encore. Ailleurs, c'est le jeu qui s'engage ; là-bas, c'est le bal qui débute, et plus loin c'est le feu d'artifice qui fait explosion.

Dans cette rangée de maisonnettes dont les croisées regardent l'hippodrome, il est un pavillon en pierre de taille dont la principale entrée est sur la grande route de Paris. — Aux beaux jours de Chantilly, ce pavillon fut régulièrement habité, pendant plusieurs années de suite, par une société d'hommes du monde, appartenant de près ou de loin au sport, mais tous à la vie élégante. — A ce monde se mêlaient souvent des femmes de rang et d'habitudes similaires, et aux heures du soir, entre le jeu, les contredanses, les charades en actions, la causerie intime prenait une libre et vive expansion. On parlait de fêtes, de bal, de chasse, de matinées, on y effeuillait les pages roses et parfumées de la vie. Tantôt c'était un souvenir, tantôt un projet qui s'échangeaient, tantôt un long récit qui venait s'insérer dans les plaisirs de ces assemblées.

Les pages que nous publions aujourd'hui reproduisent quelques-uns des récits qui marquèrent ces courtes villégiatures de Chantilly aux réunions du printemps.

— En s'assouplissant aux exigences du livre, ils ont dû malheureusement prendre en développement ce qu'ils ont perdu en vivacité d'allure. L'animation pittoresque de la parole ne saurait se rendre. Mais enfin, pour beaucoup parmi nos lecteurs, ces pages auront encore le mérite de rappeler une époque à laquelle finit l'âge d'argent de Chantilly, dont l'âge d'or appartient à l'histoire de la vieille France de qualité.

Les courses du printemps exercent bien encore un vif attrait dans le monde élégant et riche de Paris, mais ce monde est plus spécial et beaucoup moins nombreux qu'il n'était naguère. Chantilly rêve sa vogue passée. Il en attend le retour, fier de ses souvenirs, de ses bois profonds, de ses jardins, de son parc de Sylvie, de ses historiques écuries où fut reçu le comte du Nord, de ses carrefours de chasse, de ses eaux vives, qui enserment le château, de son pavillon de la reine Blanche, baigné par les poétiques étangs de Camelles, de ses pittoresques environs : Ermenonville, Mortefontaine, Saint-Leu, Royaumont ; enfin de ses courses, les plus célèbres parmi toutes celles qui se font en France et où se dispute le prix si envié du Derby. — Chantilly pressent le retour infaillible de sa prospérité, envoyant agir cette main puissante par laquelle tant de grandeurs, dans notre beau pays, se relèvent de leur déchéance révolutionnaire.

L'AGRAFE

Avant la révolution de 89, la forêt de Sénart était le théâtre de grandes et belles chasses ; On sait qu'il était de règle que le roi Louis XV y fit la Saint-Hubert ; mais l'équipage royal n'y venait guère que pour cette solennité. Il donnait la préférence aux résidences de Saint-Germain, de Marly, de Fontainebleau et de Compiègne. En revanche, bon nombre de seigneurs chassaient à Sénart. La forêt est enveloppée d'un beau pays accidenté et comme fait à plaisir pour courre le cerf : ce sont des plaines légèrement onduleuses, des buissons, des vergers et des horizons qui permettent à la vue de suivre au loin la marche aventureuse de l'animal qu'on poursuit. Jadis, toutes ces campagnes étaient peuplées de belles demeures seigneuriales, de châteaux aux tourelles historiques, de clochers qui ajoutent l'élément pittoresque aux agrestes, et sylvatiques aspects des paysages, et servent en même temps à l'orientation du veneur. Le bruit du cor et la voix des meutes qui retentissaient dans le calme de ces vastes campagnes se sont éteints. Un moment, sous la restauration, l'écho se réveilla au bruit de la trompe, on vit courir sur l'ourlet de la forêt et à travers les plaines, des équipages et des livrées bleues galonnées d'argent ; mais ce fut un rêve : depuis, le silence couvre ces campagnes de ses lourdes ailes. Le laboureur, qui fait péniblement son sillon, regarde et ne voit plus se forlanger le cerf aux abois, il n'entend plus la meute qui hurle ni les chevaux qui hennissent.

Voulez-vous voir un moment cette campagne comme elle était au temps de la vieille France de qualité ? Regardez avec nous ! Des hauteurs de Champrosay, à gauche, sur une longueur sans fin, est le vert rideau de la forêt de Sénart à la lisière anfractueuse. En face, est une vaste suite de plaines semées d'arbres ; à droite, les eaux sinueuses de la Seine qui charrie dans son cours les nuages du ciel. Ici un village et son clocher, là un château qui se mire dans le fleuve, puis un autre village : c'est Sois sous-Etioles, Ligny, Draveil, les Bergeries, Ormoy, Lieursaint, puis d'autres châteaux, et toujours ainsi.

Tournons nos regards dans une autre direction : vers la pointe avancée de la forêt qui touche au hameau de Laval, voyez cette troupe de cavaliers et ces chiens qui les précèdent : c'est une chasse Quels brillants uniformes !

quelles riches et gaies livrées ! ;.. Le cerf, après un débuché qui a duré plus d'une heure, est rentré au bois.

Vingt veneurs le poursuivent, sans compter les piqueurs, les valets de limiers et les gens de suite ; vingt jeunes seigneurs des meilleures lignées, vingt don Juan aux mains blanches, aux manchettes de malines, aux allures de cour. Quittons la plaine et pénétrons avec eux sous ces épais couverts de Sénart, où nous ne tarderons pas à assister à l'un des épisodes tantôt gais, tantôt dramatiques de leurs joyeuses existences.

Ils ont pris l'étroite avenue de la Croix, et le cerf, qui a de l'avance, a gagné les futaies du Grand-Carrefour. L'équipage est arrivé à sa suite ; mais le soleil darde d'aplomb ses rayons jaunes, la journée est sèche, la meute a perdu la trace, les chiens vont et viennent. Les trompes sonnent. Les cavaliers n'ont pas tardé à joindre les piqueurs. On leur annonce un défaut.

— Dans ce cas, au diable lé cerf ! s'écria le marquis de Sennemart. Messieurs, inscrivons de bonne grâce cette journée comme perdue dans nos fastes de vénerie, et déjeunons.

Cette proposition est appuyée par le plus grand nombre parmi ces cavaliers. On fait halte, au grand mécontentement du vieux chef de l'équipage, qui jurait n'avoir jamais vu dans son jeune temps interrompre une chasse sur un défaut.

— Allons, Etienne, mon ami, ne murmure pas. Tu boiras à la santé de chacun de nous, et je te verserai moi même d'un vieux bourgogne qui te ravivra les humeurs. Vois-tu, Etienne, nous retrouverons dix cerfs pour un, et peut-être pas un autre appétit comme celui qui nous tient à cette heure.

Le vieux piqueur se dérida à ces paroles de son maître, le marquis de Sennemart.

— C'est si jeune ! se dit-il en hochant la tête ; n'importe, c'eût été une belle prise que ce cerf !...

Bientôt la table de pierre du Grand-Carrefour fut chargée de bouteilles de vin, de pièces froides, de flacons de liqueurs ; autour de cette table se rangèrent les vingt jeunes gentilshommes ; derrière eux les chevaux et les valets, les piqueurs, les meutes ralliées et impatientes ; sur leur tête un beau ciel de septembre ; dans leur cœur la jeunesse, le plaisir, le bonheur.

Entre la chasse qu'ils ont faite depuis le lever du soleil, et celle qu'ils recommenceront tout à l'heure, cette halte était indispensable. C'est un repas fortifiant égayé de propos sans suite, mais d'où partent par milliers des étincelles qui indiquent leurs plus ardentes préoccupations.

C'est le jeune baron de Bouville qui s'écrie : — J'ai gagné hier, au petit jeu de la duchesse de Renef, cent vingt cinq pistoles.

— Et moi j'en ai perdu cinq cents au lansquenet, chez madame la présidente.

— J'aime mieux cela, comte de Saint-Pierre : une perte est une bonne entrée dans le monde. Les jolies femmes s'intéressent au malheur quand il est accepté avec gaieté. Pour qui jouons-nous, si ce n'est pour elles ?

— De L'Epône a ma fois raison ; mais à la condition qu'elles nous acquitteront la perte, n'est-ce pas, Mercury ?

— De quoi s'agit-il, de vin de Bordeaux ?

— Des femmes.

— Et vous dites ?... Pardon, comte de Falleux, passez moi du pâté de lièvre.

— Nous disons, reprit le chevalier de Perceval, que les jolies femmes aiment les jeunes gentilshommes qui perdent sans se dolenter.

— Surtout, appuya le chevalier de L'Epône, quand c'est leurs maris qui gagnent, parce qu'alors tout est profit pour elles : consolation d'un côté et recette de l'autre.

— Une épigramme à leur adresse, bravo, de L'Epône !

— Non, c'est une vérité : versez-moi de ce bordeaux, je vous prie.

— Est-ce votre avis, vicomte de Juvisy, vous qui ne dites rien ?

Cette interpellation faite au vicomte de Juvisy, à propos d'une saillie du chevalier de L'Epône, mettait en présence les deux principaux personnages dont nous aurons à nous occuper. C'étaient deux natures de nuances bien tranchées. De L'Epône était l'incarnation de la rouerie de ce siècle si roué ! Joyeux buveur, duelliste éprouvé, joueur effréné, brave, adroit, vif, impétueux, cavalier habile, infatigable à tous les exercices, il se multipliait pour les plaisirs, dans lesquels ses forces et son énergie semblaient se retremper ; doué, du reste, d'une physionomie noble et belle, d'une taille bien prise, on retrouvait en lui toutes les traditions aristocratiques de l'élégance et des belles manières.

Le vicomte de Juvisy était d'un extérieur plus posé et plus symétrique. Au fond de l'expression charmante et veloutée de ses grands yeux noirs, il y avait un rayon qui dardait et venait droit à vous avec la rigidité du fer. Ce rayon partait d'une âme énergique et passionnée ; mais il y avait moins de tapage et de turbulence dans ses façons, dans sa bravoure et dans son impétuosité, que chez le chevalier. Il avait en concentration tout ce que

celui-ci avait en expansion. A ses manières timides, un peu farouches même, à sa réserve auprès des femmes, on aurait volontiers suspecté Juvisy de porter un secret amour dans le cœur. De L'Epône ne s'était jamais rendu compte du sentiment et du degré d'estime qu'il pouvait avoir pour Juvisy ! Ce dernier avait peut-être vaguement pressenti que son penchant naturel allait peu vers le chevalier.

Après un moment de silence, Juvisy répondit à la question qui lui avait été faite.

— Je ne joue jamais, dit-il ; je ne puis donc avoir une opinion sur ce point.

— Et pourquoi ne jouez-vous pas ?

— Je n'aime pas le jeu.

— Est-ce par principes ?

— Est-ce par goût ?

— Est-ce par religion ? demanda de L'Epône.

— C'est par raison de santé, monsieur le chevalier.

— Délicieux ! La Brie ! du tokai sur cette réponse.

— Je vais vous dire, reprit de L'Epône, pourquoi le vicomte ne joue pas : c'est qu'il a fait serment à une femme de ne pas jouer.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela, répliqua sèchement Juvisy.

— A propos de femme, quel est celui, parmi nous, messieurs, dit le marquis de Sennemart, qui ne sait pas encore la dernière aventure dont notre très-illustre ami et passé maître en fait de galanterie, le chevalier de L'Epône, est le héros ?

— Je la connais.

— Et moi aussi.

— Moi de même.

— J'en rougis, s'écria le comte de Saint-Pierre, et je suis tenté d'en faire mes excuses au chevalier, mais je dois convenir que je n'en ai pas encore entendu parler.

— Et vous, monsieur de Juvisy ?

— Ni moi, répondit ce dernier.

— Dans ce cas, dit le marquis de Sennemart, vous aurez, j'en suis sûr, quelque plaisir à l'entendre raconter.

— Ecoutons.

Le marquis salua le chevalier de L'Epône avec une comique courtoisie, et se tournant vers la joyeuse compagnie :

« Messieurs, dit-il... D'abord faut-il nommer les masques ? »

— Plutôt deux fois qu'une.

— Inutile, dit le vicomte de Juvisy se mettant au dessous de l'opinion unanime.

— Du scandale ou rien, cria le chevalier de Perceval.

— La majorité, continua le marquis de Sennemart avec un grand sang-froid, est pour que je mette les noms propres sur les faits. Seulement je baisserai la voix... Je commence.

Toutes les têtes rangées autour de la grande table de pierre, se dirigèrent vers le marquis.

« Vous connaissez la belle, la charmante, la gracieuse, la jeune marquise de Cailleul, et vous connaissez aussi la magnifique, la somptueuse agrafe que nous avons vue briller à la cravate du chevalier de L'Epône... »

A ce préambule, le vicomte de Juvisy avait été tout à coup comme pris de vertige. Son cœur battit aussi fort, aussi net que le mouvement d'une pendule. Il avait pâli ; mais il se raffermir promptement contre cette émotion, et s'étant composé un visage de circonstance, il se mit à écouter. Sa curiosité était âcre et pleine de souffrance.

« Cette agrafe, continua M. de Sennemart, vaut quinze cents louis, et le chevalier possède un si merveilleux talent pour la faire valoir, que sur lui ce bijou semble doubler de prix. Or, vous le savez, messieurs, les diamants étaient nombreux à la dernière fête de Fontainebleau : c'était à qui s'éclipserait par l'éclat des parures. Les diamants sont décidément de mode et de grand ton. Notre ami le chevalier savait-il celle circonstance ? L'ignorait-il ? Je ne saurais l'affirmer, c'est le secret de son étoile ou celui de son habileté. Toujours est-il qu'à la dernière soirée au château de Champrosay, il parut avec sa merveilleuse agrafe. L'imagination de la marquise, qui se souvenait encore de la fête de Fontainebleau, en fut frappée, et dans un de ces moments d'étourderie expansive, entraînée, séduite par la magnificence de ces diamants, elle prétendit que ce bijou était le plus beau qu'elle eût vu et que son éclat la fascinait. Ceci, je vous le répète, messieurs, se passait mercredi à Champrosay, où nous étions réunis selon notre habitude de chaque semaine. Un grand nombre parmi nous jouaient au lansquenet ; moi, je me le rappelle, je causais gravement avec la marquise douairière, mère de notre gracieuse hôtesse, et Juvisy rêvait, je crois, sous tes allées de tilleul. Vous voyez que le chevalier était le mieux occupé de nous tous... »

— Je proteste, interrompit M. de Torigny, car j'étais alors en pleine causerie avec mademoiselle Hus, la délicieuse actrice de la Comédie-Française, qui avait quitté le clavecin.

— Soit, monsieur de Torigny, dit le marquis de Sennemart, votre protestation est admise sans examen... Je reprends : « Le chevalier comprit l'avantage que venait de lui faire le cri admiratif échappé à la jeune marquise, et il n'était pas homme à le laisser couler de ses mains. « Madame, dit-il à la marquise, vous connaissez mon admiration pour tous vos mérites ; il n'est pas de sacrifice que je n'offrisse en échange d'une preuve de votre intérêt... Cette agrafe est à vous. » La marquise resta silencieuse et sourit. Le chevalier poursuivit : Le jour où le duc de Buckingham sut d'Anne d'Autriche qu'il était aimé d'elle, il détacha de son manteau le plus beau diamant de cette époque et le jeta par les croisées, voulant, disait-il, contribuer au bonheur d'un autre, le jour où la Providence le rendait le plus heureux des hommes... Moi, madame la marquise, si j'étais aussi heureux que le duc de Buckingham, je ne voudrais pas lui céder en libéralité, mais je ne voudrais pas que le hasard profitât de mon bonheur. » La marquise, qui souriait toujours, à ces mots regarda le chevalier d'un air étonné. Lui, d'un mouvement de tête, confirma ses paroles, puis tous deux restèrent silencieux : ce silence était significatif, et le chevalier reprit un moment après : « Demain soir j'irai déposer celte agrafe sur votre toilette... Le voulez-vous ? » La marquise ne répondit pas. Son silence fut long. Elle paraissait réfléchir, et quoiqu'il y eût quelque chose de méditatif dans son air, un sourire fin, impénétrable, ne quittait pas ses lèvres. Je puis prendre sur moi de vous dire, continua M. de Sennemart, que tout autre que le chevalier aurait été fort étonné de voir son offre si peu discutée... Un peu plus tard dans la soirée, la marquise se retrouva près de lui et lui murmura ces paroles : « Vous connaissez la distribution de ce château, mon appartement est contigu à celui de ma mère, le grand escalier est impraticable, celui à gauche du vestibule est plus sûr, mais les difficultés sont nombreuses néanmoins... — Je les braverai, répondit de L'Epône. — Cinq minutes au plus... une obscurité complète, c'est tout ; acceptez-vous ces conditions pour demain ? — J'accepte, dit le chevalier, et ils se séparèrent. La marquise rejoignit mademoiselle Hus, et toutes deux se plurent, pendant le reste de la soirée, dans une causerie des plus gaies, des plus longues et des plus animées. L'heureux moment arrivé, le chevalier S'introduisit discrètement dans le boudoir de la marquise, où, selon les

traités, il ne fit qu'une courte station, mais enfin où il eut la gloire immense de pénétrer. Quand il en sortit, il n'avait plus la fameuse agrafe, c'est-à-dire, messieurs, je me trompe, il l'avait toujours... »

A ces mots, un mouvement de surprise circula parmi tous les auditeurs du marquis de Sennemart.

« Voici, reprit celui-ci, comment cela s'explique : le lendemain de son entretien avec la jolie marquise, de L'Epône déjeunait avec nous, et il nous dit la singulière aventure dans laquelle il se trouvait engagé. — Et comment finira-t-elle ? Lui demandâmes-nous. — Ferez-vous le sacrifice de votre agrafe ? La marquise, belle, éblouissante de grâce, n'est pas indigne d'une pareille libéralité ! Dirent plusieurs. — A votre place, je déclinerais l'honneur qu'on veut me faire, dit un autre, et je n'irais pas à ce ruineux rendez-vous ! — Rassurez-vous, s'écria alors le chevalier, j'arriverai jusqu'à la belle marquise et je sortirai de son boudoir sans y avoir laissé mon agrafe !... — Et comment ? — Oh ! Facilement : par un subterfuge renouvelé des fastes de mon illustre cousin le comte de Baudran, lequel triompha de la célèbre Dubarry alors qu'elle n'était encore que mademoiselle Lange et la pensionnaire de la Gourdan. — Ce moyen, quel est-il ?... — Il s'agit tout simplement de la substitution d'une parodie. De bijou, d'un diamant de contrebande au bijou véritable. — La ruse est peu loyale, elle est mauvaise et ne réussira pas, dirent plusieurs. D'autres propos de ce genre suivirent, et finalement un défi fut jeté à la face du chevalier. Celui-ci, piqué au jeu, s'écria dans un emportement d'après boire, que non-seulement il réussirait une fois, mais deux. Le pari fut tenu. L'événement lui a donné raison jusqu'ici, et il nous faut reconnaître qu'il a brillamment, superbement gagné la première manche ; néanmoins le plus difficile reste à faire, car dès le lendemain même la marquise avait reconnu la ruse du chevalier. Mais elle a pris sa déconvenue héroïquement, et la preuve, c'est que nul de nous ne s'est aperçu que son humeur s'en fût ressentie. C'est toujours le même enjouement, les mêmes sourires, le même accueil fait à tous ses amis. Elle s'est contentée de rendre à de L'Epône sa fausse agrafe. Voilà, messieurs, où en est cette affaire, le commencement fait honneur à notre camarade, la fin le couvrira de gloire ; mais, quoi qu'il arrive, convenons qu'il aura bien mérité le succès. J'aime à penser qu'à sa place, messieurs, vous en eussiez fait tout autant que lui ! »

— Certes oui, répondirent en masse les jeunes gentilshommes.

— Certes non, dit plus haut que tous le vicomte de Juvisy avec une expression de douleur et de rage concentrées, et dont le veto se perdit dans les hourras et les santés en l'honneur du chevalier.

Un moment de silence s'était fait.

— Assez de repos ! Messieurs, s'écria le marquis de Sennemart en prenant vivement d'un de ses domestiques la bride de son cheval ; partons ! A cheval, baron de Bonville ; à cheval, chevalier de Perceval !

— A cheval ! répéta le comte de Saint-Pierre.

Le marquis de Sennemart, placé en tête de ses jeunes compagnons, se retourna avant de prendre le galop pour s'assurer qu'ils étaient tous prêts à le suivre.

— Eh bien ! Juvisy ?

— Partez sans moi, messieurs.

— Que signifie ?... Allons donc !

— Je ne vous suivrai pas... je reste...

— Voulez-vous bien vite monter à cheval !

— Non, cher marquis, je demeure ici, vous me retrouverez au retour. Excusez-moi.

— Et le motif, s'il vous plaît ?

— La fatigue.

— Oh ! Oh ! la fatigue, se prirent à dire en ricanant tous les jeunes et bouillants chasseurs qui entendirent la réponse du vicomte de Juvisy.

— Un sofa à mademoiselle la vicomtesse, dit le comte de Saint-Pierre.

— Un écran, ajouta le petit comte de Falleux, mademoiselle la vicomtesse a chaud.

— Voulez-vous un éventail et un flacon d'eau de la Reine de Hongrie ? dit à son tour le chevalier de L'Epône en fouettant l'air avec sa cravache.

— Voyons, Juvisy, soyons sérieux et surtout soyons brefs. Nous avons un second cerf à attaquer, et le temps nous manquerait si nous prenions trop de plaisir à converser plus ou moins agréablement dans ce carrefour ! Quelle raison grave avez-vous, Juvisy, pour, ne pas nous accompagner ? La fatigue est une mauvaise plaisanterie.

— Si vous ne trouvez pas ma raison assez bonne, que le chevalier de L'Epône en invente une meilleure, mais je renonce au plaisir de vous suivre.

— Et nous, reprit le chevalier, nous ne renonçons pas au plaisir de votre compagnie.

— Très-bien !

— Bravo ! de L'Epône, c'est là parler ; il faut qu'on t'obéisse.

— Qu'on le mette à cheval ! s'écria le chevalier de L'Epône... A nous, nos gens !

— De la violence, messieurs ! dit le vicomte de Juvisy en souriant, mais son sourire était un défi... Qui oserait ?...

— Puisque la bonne grâce ne peut rien obtenir de vous dit de L'Epône.

— Jusqu'ici ce n'était qu'un désir chez moi, qu'une fantaisie de ne pas vous suivre, maintenant c'est une volonté. Mon gant à celui qui ne la respectera pas.

L'effet suivit la menace, Juvisy jeta son gant, mais non au hasard, car le gant alla droit au chevalier de L'Epône,

Plusieurs parmi les jeunes gens avaient sauté à bas de cheval pour le ramasser, mais de L'Epône ne pouvait faillir de le faire avant eux. En se relevant il avait un pistolet à la main.

Juvisy en un instant se trouva armé et placé à quinze pas de distance du chevalier de L'Epône, entre une double haie formée par les jeunes gentilshommes témoins naturels de cette passe-d'armes improvisée.

— Vous êtes l'offensé, dit le chevalier de L'Epône.

— J'en conviens, répondit Juvisy.

— Cette fleur de bluet suffit-elle, demanda le chevalier de L'Epône après en avoir arraché une dans les foin, qui abondaient autour du rond-point où ils se trouvaient tous réunis, et l'avoir placée par la tige entre ses dents.

— Très-bien... dit Juvisy... seulement la tige est un peu courte et la fleur bien près de vos lèvres...

— N'importe ! répliqua de L'Epône.

Parmi les témoins de cette dispute, il ne s'en trouva qu'un seul pour empêcher ce duel, dont nous allons expliquer la périlleuse originalité : ce fut le chevalier d'Arguia,

— Messieurs, dit-il à Juvisy et à de L'Epône, êtes-vous fous, pour échanger un coup de pistolet à l'occasion d'un si faible motif ?

— Place ! cria Juvisy.

— Place donc ! répéta le chevalier de L'Epône.

— Mais songez que vous êtes tous deux gentilshommes, reprit d'Arguia.

— Raison de plus, répliqua de L'Epône.

— Frères d'armes.

Les deux jeunes gens ne répondirent rien à cette observation de l'officieux chevalier d'Arguia, mais la même expression de volonté arrêtée

se manifesta sur leur visage.

Il était inutile d'insister sur un raccommodement impossible ; d'ailleurs les murmures désapprobateurs exprimés par les jeunes gentilshommes présents à cette scène, avertissaient le bon chevalier d'Arguia que ses paroles de paix n'étaient pas goûtées. Il baissa la tête en soupirant, et laissa le champ libre aux adversaires, qui brûlaient de consommer leur duel, dont nous allons dire l'étrangeté.

Exposés à chaque instant à se battre entre eux sur le plus léger, le plus frivole prétexte, ces jeunes gentilshommes avaient imaginé, pour que leurs duels ne fussent ni trop ni pas assez meurtriers, un moyen terme qui consistait en ceci : à moins que le motif de la rencontre ne fût trop grave, ils ne devaient pas tirer sur leur adversaire, mais se borner à viser leur coup sur quelque partie arrêtée de son costume ou quelque accessoire de sa toilette, sur la corne de son chapeau, sur le bouquet qu'il avait à la main, sur le nœud de rubans attaché à son épaule, sur le bout flottant de sa cravate. Si le coup portait juste, tant mieux pour l'adressé du combattant et pour la vie de son adversaire ; s'il déviait fatalement, tant pis pour tous les deux. On plaignait le blessé ou le tué et on gratifiait d'une épigramme le maladroit. On voit que ce jeu offrait ses mauvaises chances et qu'il ne différait guère du duel ordinaire. Selon bien des gens il était plus dangereux, car il s'appuyait à la fois sur l'adresse et sur la maladresse. Ne pas viser le but est presque une raison pour l'atteindre, quand on le manque toujours en le visant.

Le vicomte de Juvisy n'aurait pas mieux demandé que d'affronter les périls d'un duel en règle, mais il n'avait aucune raison valable ou du moins qu'il voulût avouer à mettre en avant. Dans cette position, il fallait qu'il se soumît, du moins en apparence, aux conditions qui lui étaient imposées par l'usage de ses compagnons, maîtres en dernier ressort, comme témoins, et de lui et du chevalier de L'Epône.

Le vicomte de Juvisy reçut des mains d'un des spectateurs une fleur pareille à celle que de L'Epône balançait à sa bouche, et il la fixa à la boutonnière de son gilet, à deux pouces seulement de son cœur. C'est à cet endroit que la balle du chevalier devait aller la cueillir en passant, si son tour venait de tirer.

Le chevalier de L'Epône se plaça bravement et attendit. Dire quelles secrètes réserves Juvisy pouvait s'être faites dans son for intérieur au moment où il leva le bras et allongea le pistolet sur son adversaire, ce serait

chose difficile ; mais toujours est-il que le coup partit... et à sa grande surprise, plus encore qu'à celle de tous les assistants, la fleur tomba de sa tige restée entre les lèvres du chevalier.

— A de L'Epône !

— A son tour ! crièrent les jeunes compagnons des deux adversaires, tous également partagés entre le désir de voir comment finirait ce combat, et le désir non moins vif de reprendre leur chasse.

De L'Epône tira ; le coup fut moins heureux : avec la tige et la fleur, la balle emporta le bouton formé d'une seule topaze qui retenait le bluet à la boutonnière du vicomte ; mais ce fut le seul accident : pas de contusion, pas de sang, pas de blessure.

Juvisy n'avait pas quitté sa place, indiquant par sa contenance le désir de recommencer ! — Assez ! s'écrièrent tous les jeunes gentilshommes, assez ! Il y a unanimité à ce sujet !

— Maintenant, dit aussitôt le vicomte de Juvisy, me permettrez-vous de ne pas vous suivre, et de ne vous retrouver qu'au château ?

— Accordé ! lui répondirent tous ses compagnons en remontant à cheval. Reste donc, entêté !... puisque tu le veux.

De. L'Epône serra froidement la main à Juvisy : c'était une action purement de forme, mais commandée par l'usage, et il monta à cheval.

Et l'on cria à Juvisy, en le saluant de la main et de la cravache.

— As-tu donné rendez-vous à quelque nymphe des bois ?

— Etes-vous, vicomte, en bonne fortune avec quelque châtelaine dont le domaine est voisin de cette forêt ?

Ils prirent ensuite le galop en s'élançant vers une enceinte où le rapport signalait un second cerf à la reposée.

La forêt était alors majestueuse des magnificences de la première moitié de l'automne. Les peintures de Vandermeul en rendent avec une admirable précision les effets au soleil de tous ces veneurs du dix-huitième siècle, aux habits de soie, aux casaques de velours amaranthe pailletées d'or, aux tricornes inclinés sur l'oreille, aux touffes de cheveux poudrés, aux dentelles blanches tranchant par leur éclat avec les rubans couleur de feu noués aux épaules.

La cavalcade n'avait pas tardé à disparaître au fond de la longue allée qu'elle suivait. Le bruit de la trompe avait retenti un moment après ; puis, cette forestière harmonie lointaine s'était perdue dans l'éloignement. L'air avait repris son calme et sa sérénité. Le soleil de septembre couvrait

obliquement de sa pluie de feu la cime immobile des arbres. Le jeune vicomte de Juvisy, resté seul au milieu de cette solitude, s'était adossé contre un chêne dont l'épais feuillage le couvrait d'ombre et lui envoyait quelque fraîcheur. Le repos qui régnait tout autour, l'absence de témoins, lui étaient nécessaires pour pouvoir compter avec les sentiments qui s'étaient soulevés dans son âme. Dès qu'il fut bien certain que personne ne pouvait le voir, il prit sa tête entre ses deux mains et la tint longtemps ainsi convulsivement serrée. Ce n'était point la fatigue occasionnée par la chasse, ce n'était pas l'émotion de la périlleuse passe-d'armes qu'il venait de subir qui l'avaient amené à cet état d'abattement : c'était la perte d'une illusion nourrie jusque-là dans son cœur ; c'était la certitude que la jeune marquise de Cailleul était indigne du respectueux et chevalières que amour qu'il lui portait. Juvisy n'avait que vingt ans à peine, il ne faut pas l'oublier. Placé dans une sphère de relations où la marquise se trouvait elle-même en intimité, il était devenu graduellement et presque à son insu l'esclave de cette jeune femme si enjouée, si élégante, si bien faite pour captiver. C'était là sa première passion, ardente, impétueuse au dedans ; mais en même temps timide et réservée dans son expression. Il admirait la marquise en silence, rêvait, soupirait et attendait.

Le récit que le marquis de Sennemart venait de faire avait laissé dans son cœur une profonde blessure. Il était désespéré et humilié tout à la fois. — Oh ! je le vois bien, se dit-il après avoir subi un long et douloureux spasme, mon cousin le commandeur avait raison : il ne faut entre les femmes et nous que des contacts d'épiderme ! L'amour sérieux est une folie... La marquise... Elle !... se donner à ce L'Epône ! Elle, à qui je n'osais pas même avouer mon amour... La leçon ne sera pas perdue !... Je sais maintenant ce qu'il nous faut attendre des femmes. Prenons-les, pour ce qu'elles valent et pour ce qu'elles veulent. Oui, se continua Juvisy, il me faut cesser d'être dupe... Plus de vasselage... Au fait, en observant autour de moi, je vois que les heureux parmi mes compagnons, ce sont ceux-là qui professent les façons les plus cavalières à l'égard des déesses que les platoniques adorent : Laferrière, Gaudran, Tolly sont renommés pour leurs bonnes fortunes, et jusqu'à ce L'Epônel !... Ah ! Madame de Cailleul ! que vous êtes différente de ce que je croyais !... Je vous aimais si fort cependant, et c'était si bon de vous aimer !... Ainsi donc, trêve d'amour vrai et surtout d'amour timide : je romps avec mon passé, et puisqu'on n'est heureux avec vous, mesdames, qu'à la condition d'être un roué, je vais travailler à le devenir... A moi les

intrigues, les séductions, les éclats. Mes folies auront du retentissement, car je les ferai des plus scandaleuses ! Que cette marquise si frivole, qui, après tout, a dû savoir que je l'aimais, soit complètement désabusée...

Il se demanda ensuite quelle conduite il adopterait à l'égard de la marquise et s'il retournerait à Champrosay. Ce parti lui ayant paru le plus séant, il s'y arrêta. Satisfait des arrangements qu'il venait de prendre avec lui même, il se releva et se mit à suivre au pas de son cheval l'avenue qui conduit à Montgeron.

Il allait ainsi depuis quelques minutes, s'orientant de manière à rejoindre ses compagnons pour le retour, quand, plongeant ses yeux dans la longue voûte de l'avenue, il vit une jeune fille qui débouchait par une allée de traverse et venait dans la direction où il était. Leur rencontre était inévitable. Quoique encore éloigné d'elle, il augura favorablement de sa gentillesse par l'ensemble de sa tournure. A mesure qu'ils approchaient l'un de l'autre, cette présomption chez lui se faisait certitude. A cinquante pas enfin il put distinguer la grâce, la vivacité, la finesse et la charmante mobilité du visage de cette jeune fille. Elle était brune, ardente comme les méridionales, et d'une fraîcheur de santé que celles-ci n'ont pas toujours ; ses yeux pétillaient à travers le réseau soyeux de ses cils et avaient une expression de coquetterie innocente que la nature donne quelquefois avant l'art et qui est supérieure alors à l'art le plus subtil : c'est de la coquetterie à vie et à perpétuité. Elle tenait un énorme bouquet des champs, un de ces bouquets de septembre où il y a de tout lié avec un jonc, des marguerites des prés, des scabieuses, des œillets, des bluets, des coquelicots, du réséda sauvage, du foin, des feuilles qui piquent, d'autres qui embaument, de l'absinthe, de la lavande et du thym. Elle portait un peignoir à la Watteau, d'étoffe demi-soie, rayé bleu et rose, ouvert aux bras qui passaient à travers deux gracieuses tombées. Il faisait excessivement chaud, et ces deux bras, d'un blanc de pêche à l'endroit où la rose se fond avec le laiteux de ce beau fruit, étaient à la fois dorés et humides, dorés par le soleil auquel ils étaient bravement exposés, et humides de la fine moiteur qui les imbibait. Et les jolies mains ! Quelle grâce enfin dans toute sa personne !

Le vicomte fit quelques pas vers elle pour satisfaire à l'élan de son admiration, qui semblait craindre d'avoir à revenir sur le jugement déjà, prononcé en faveur de la jeune fille au gros bouquet.

Un jeune homme de l'âge de Juvisy ne pouvait que se sentir vivement intéressé à une pareille rencontre ; mais dans les dispositions d'esprit où il

se trouvait, cette rencontre devenait un péril. Il eut bientôt mis pied à terre. Il allait commencer son métier de séducteur. Il y avait en lui cette ardeur de résolution qui sait si bien convaincre. Auprès des femmes, vouloir fortement, c'est posséder la raison des succès. D'ailleurs, pour donner quelque intérêt à la scène qui s'engageait entre ces deux jeunes gens, il faut se rappeler qu'il est des situations du genre de celle que Juvisy voulait se faire dans ce moment qui finissent autrement qu'elles ne commencent. La plaisanterie tourne au sérieux, le cœur se passionne au contact des séductions qu'on avait abordées en riant, et alors l'éloquence à la quelle nous avons recours prend sa source dans sa sincérité improvisée.

Juvisy aurait éprouvé peut-être quelque embarras pour commencer son entretien, sans un singulier incident qui vint à son secours. La chasse parcourait la forêt, et elle venait de se rapprocher de l'endroit où ils se trouvaient. Les sons de la trompe retentissaient très-distinctement. La jeune fille se mit à écouter cette sauvage harmonie avec une inquiétude visible, et elle s'écria tout à coup : — Oh I mon Dieu ! pourvu que ce ne soit pas mon pauvre chevreuil qu'ils poursuivent.

— Votre pauvre chevreuil, avez-vous dit, mademoiselle ?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Vous me connaissez ?

— Assurément.

— Vous êtes donc de ce pays ?

— Comme vous dites, monsieur de Juvisy.

— Vicomte de Juvisy, en effet, mademoiselle, pour vous servir, ajouta-t-il, de mon cœur, de ma fortune et de mon épée, si vous jugez tout cela digne de vous. Mais vous... mademoiselle... vous si jolie, qui daignez savoir mon nom quand j'ai la maladresse de ne pas savoir le vôtre... voudriez-vous me l'apprendre ?...

— Bien volontiers. Je me nomme Galande... pour vous servir à mon tour, monsieur le vicomte, si j'en étais capable, dit la jeune fille, qui faisait en riant la révérence à Juvisy.

— Mais je ne demande pas mieux... Pour commencer, donnez-moi votre bras... Quelle direction suivez-vous ?

— Je vais à Montgeron... Je suis de Montgeron.

— Où demeurez-vous dans ce village ?

— Dans la petite maison jaune, à dix pas avant l'église, quand on arrive par la forêt.

— Mademoiselle Galande, prenez-vous mon bras ?

— Non, monsieur le vicomte, ce serait un honneur pour moi, mais nous poumons être vus, et... cela ne se doit pas...

— Alors, de grâce, que je chemine à vos côtés, et daignez m'apprendre, cela m'intéresse vivement, comment je suis si bien connu de vous ?

— Mon Dieu, monsieur le vicomte, c'est bien simple : je vous ai vu au château de la marquise de Cailleul.

— A Champrosay ?

— Là même. Un jour où l'on dansait dans le parc... Juvisy redoubla d'attention.

— Je vous vis avec la marquise traverser la cour d'honneur. La femme de chambre avec qui j'étais me confirma que le cavalier de madame de Cailleul, c'était M. le vicomte de Juvisy.

— Oh ! Mademoiselle Galande !... si je vous avais aperçue ce jour-là !

— Eh bien ?

— Eh bien ! qui sait ?... Je ne serais peut-être plus retourné à Champrosay.

— Comment ?

— J'aurais donné la préférence à Montgeron...

— Vous raillez, monsieur le vicomte.

— Moi, mademoiselle ! je dis vrai... je dis très-vrai. Vous êtes une ravissante personne, et mon cœur qui est libre...

— Ce n'est pas ce qu'on dit...

— On se trompe, Galande, mon cœur est libre et je vous l'offre... Vous n'aimez pas, sans doute, votre affreux Montgeron, et vous avez raison. Vous n'aimez pas ces paysans qui vous entourent et qui menacent de vous épouser... vous avez plus grandement raison encore. Quittez tout cela ; venez à Paris, oh la vie est si belle ! Je serai un ami pour vous, je partagerai ma fortune avec vous. J'abandonnerai pour vous le monde dans lequel je vis, où il n'y a que des femmes qui se croient fraîches et jolies, et qui ne sont que coquettes... Mais qu'avez-vous donc, vous ne m'écoutez pas'...

— Si fait, monsieur le vicomte, je vous écoute, je n'ai pas perdu une seule de vos paroles, mais il est vrai que dans ce moment une inquiétude...

— Parlez.

— Ce bruit de chasse qui approche... vous le dirai-je, je tremble.

— Et pour qui ?

— Voilà !... Il y a dans la forêt de Sénart un pauvre chevreuil... mais c'est tout une histoire... Ce chevreuil et moi nous sommes de vieux amis... Je puis dire que je l'ai élevé, car, il y a trois ans de cela, étant assise sur la lisière du bois avec une petite chèvre que je gardais alors, et pendant que celle-ci broutait l'herbe, cet animal, qui venait presque de naître, s'approcha de moi... Je le caressai... Peu à peu il s'est accoutumé à me voir, et depuis il ne s'est pas passé un seul jour sans qu'il vînt, vers la tombée de la nuit, sous les grandes futaies de la Mare, où je l'attends pour lui donner à manger. L'hiver surtout, quand la neige couvre la terre et que les bruyères et les bourgeons de saule sont cristallisés par le givre, c'est alors que ce pauvre petit animal me témoigne sa reconnaissance du mieux qu'il peut. Il accourt à moi du plus loin qu'il m'aperçoit, il me lèche les mains et ne s'éloigne que quand je le renvoie, et remarquez, monsieur le vicomte, que je suis le seul être dont il approche. La vue de toute autre personne le fait fuir. Eh bien ! j'ai peur, oui, j'ai peur, toutes les fois que les trompes retentissent dans la forêt, que mon pauvre chevreuil ne soit en danger... Et... tenez... là-bas... Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée... Voyez, c'est lui qu'ils poursuivent... Il accourt de ce côté... Il m'a vue, ou il m'a devinée, je ne sais, mais il vient chercher une protection auprès de moi... Oh ! monsieur le vicomte, ne le laissez pas périr !

Du fond d'une interminable allée, venait en effet un chevreuil dont les forces paraissaient épuisées. Galande s'était approchée de Juvisy, et celui-ci, qui voyait combien elle était émue et tremblante, lui avait passé le bras autour de la taille comme pour la soutenir. Au même instant paraissaient dans l'allée, meute, piqueurs et veneurs. Les jeunes compagnons du vicomte virent distinctement son mouvement.

En quelques secondes, le chevreuil effaré avait franchi l'espace, et, arrivé à quelques pas de Galande, il s'était jeté sous bois pour y chercher un abri par un dernier effort. A sa suite, toute la chasse, chevaux et chiens, arrivent et cernent l'animal.

— Grâce ! s'écria la jeune fille, grâce pour un aussi gentil animal ! Ne le tuez pas, dit Galande aux veneurs étonnés.

— C'est impossible, ma charmante, quoique vous soyez bien jolie, répondit le marquis de Sennemart.

— Je vous en prie, dit-elle en s'adressant avec ses plus tendres regards aux jeunes gens.

— Impossible ! répéta le marquis de Sennemart, qui avait enfin arrêté ses yeux sur Galande, ébloui, émerveillé de ce visage naïf et piquant tout à la fois, admirable de l'expression que lui donnait la pitié de l'âme.

Il en tressaillit malgré la violente émotion de la chasse, arrivée chez lui au suprême degré d'exaltation.

— Messieurs ! s'écria Juvisy, ce chevreuil ne doit pas mourir, j'en ai pris l'engagement.

Et en parlant ainsi, il s'était avancé, le fouet à la main, barrant le chemin à la meute qui voulait passer, et fouaillant les plus hardis parmi les chiens.

— Vous plaisantez, monsieur le vicomte, n'est-il pas vrai ? dit M. de Sennemart, étonné de l'intervention.

— Sur mon honneur, je ne plaisante pas.

Voyant qu'une scène allait s'engager, Galande se fit attentive. Elle eut regret de l'avoir provoquée.

— Vous prétendez, monsieur le vicomte, vous arroger le droit de vie et de mort sur ce chevreuil.

— Le droit de vie seulement, reprit le vicomte ; cela me suffit.

— Cela ne nous convient pas ! crièrent plusieurs de ces jeunes gens.

— J'en suis fâché, messieurs, cela sera.

— Vous n'êtes pas le plus fort, car nous, et nos valets sommes plus forts, assurément, que vous. Vous n'y songez pas.

— Vous n'êtes pas tous contre moi, messieurs, j'ose m'en flatter. Quant à vos valets, si l'un d'eux avait l'audace d'approcher, s'écria le vicomte en se saisissant d'un de ses pistolets qu'il arma, je lui fais sauter la cervelle.

— Messieurs, avant d'aller plus loin, fit observer le chevalier d'Arguia, je suis d'avis de savoir à quel titre monsieur de Juvisy appuie le caprice de mademoiselle... Est-il son chevalier ? Entre nous ces choses peuvent s'avouer.

— Mais c'est évident ; c'est la mystérieuse beauté pour laquelle Juvisy n'a pas voulu suivre la chasse avec nous.

— Vous m'avez posé une question à laquelle je ne puis répondre, dit le vicomte.

— Cependant il le faudrait.

— J'ai promis la vie de cet animal, et je vous la demande.

— Répondez d'abord.

— Soit, répondit Juvisy : je suis le chevalier de mademoiselle.

— Dans ce cas, je pense, continua le chevalier d'Arguia, qu'en bons camarades nous devons avoir égard à votre situation, et qu'il faut, marquis de Sennemart, faire sonner la retraite.

— Merci, chevalier ! fit Juvisy.

— Je suis aussi de cet avis.

— Merci, baron de Saint-Paul.

— Je m'oppose à l'hallali.

— Votre obligé, M. de Perceval... et vous, chevalier de L'Epône, je vous suis reconnaissant de votre silence.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria le marquis de Sennemart... Picard ! La Brie ! Philippe ! sonnez la retraite et couplez les chiens. Partons, messieurs.

En un instant on entendit claquer les fouets, crier et commander valets et piqueurs. Les chiens obéissaient avec peine. Pendant ce temps le chevreuil, sorti du bois, s'était approché de Galande, les yeux fixés sur elle. Juvisy s'était dirigé vers ceux de ses amis qui lui avaient donné leur appui, et il leur serrait la main à tour de rôle.

Plusieurs cavaliers, de mauvaise humeur, avaient déjà quitté l'endroit et fuyaient au galop en suivant le chemin du retour ; bientôt le carrefour fut libre. Au tintamarre de tout à l'heure avait succédé le silence. Galande et Juvisy étaient restés seuls. Remis de son effroi et de sa fatigue, le chevreuil lécha les mains de sa protectrice ; puis, en trois bonds, il disparut sous les fourrés.

— Prenez-vous mon bras, mademoiselle ? fit le vicomte,

— Oh ! Volontiers ! Que vous êtes bon... et combien je vous suis reconnaissante de ce que vous venez de faire ! ... Vous êtes brave, monsieur de Juvisy ! C'est beau cela ! Mais je m'en veux du danger que je vous ai fait courir.

— Je l'affrontais pour vous, Galande.

— Merci, oh ! Merci !

— C'est ainsi que je suis, voyez-vous ! Je ne fais rien à demi... Je me dévoue avec excès.

— Savez-vous que vous me faites rêver... Vous m'avez rendu triste.

— Pourquoi ?

— Je ne sais ; mais voilà que tout ce que vous m'avez dit me revient dans la tête... Je n'en dormirai pas...

— Penserez-vous à moi, du moins, si vous ne dormez pas ?

— Je vous dirai cela.

— Quand donc ! Sera-ce demain ? Demain soir... au coin de la mare, sous les futaies, là où vient vous trouver votre fidèle chevreuil ? Y serez-vous, dites ?... dites que oui.

Galande, après un moment d'hésitation :

— Oui !

— Adieu, Galande.

— Adieu, monsieur le vicomte.

Et ils se séparèrent. Juvisy enfourcha son cheval, qu'il jeta au galop dans la direction du château du marquis de Sennemart, et Galande, de plus en plus rêveuse et pensive, rentra à Montgeron.

La nouvelle des incidents dont la forêt de Sénart avait été le théâtre courut avec les longues jambes de toute chronique scandaleuse, à Une époque insoucieuse, galante, frivole et oisive comme celle-là. Les choses vinrent jusqu'aux oreilles de la marquise elle-même ; mais il est aisé de comprendre que les récits avaient été raisonnablement modifiés aux endroits qui la concernaient. On avait glissé sur les causes du duel de Juvisy avec le chevalier de L'Epône, sans pourtant omettre le fait même du duel. Ensuite, on avait beaucoup insisté sur l'épisode de la jeune paysanne et de la protection que le vicomte lui avait si chaleureusement donnée. En sorte que la marquise n'eût connu la vérité que très-imparfaitement, sans une personne qui habitait alors auprès d'elle.

Cette personne est celle que nous avons déjà entendu nommer : mademoiselle Hus, l'actrice émérite de la Comédie-Française. Elle se trouvait au château de Champrosay sur le pied de la plus grande intimité. Quoique très-jeune encore, son double talent d'actrice et de chanteuse, non moins que sa beauté, l'avait rendue célèbre, et madame de Cailleul, qui aimait la musique passionnément, avait témoigné un désir très-soutenu de prendre d'elle des leçons de chant. Ainsi avait commencé leur intimité. La conformité d'âge entre elles ; beaucoup d'esprit, de l'entrain, de l'enjouement chez mademoiselle Hus ; du cœur, de la bienveillance, de l'affabilité et de l'expansion chez la marquise, avaient fait le reste, en établissant des rapports où toutes deux trouvaient une réciprocité de plaisir. Dès que mademoiselle Hus le pouvait, elle quittait Paris et venait joindre sa jeune et noble amie. Le prétexte de ces visites, aux yeux du monde, c'était, comme nous l'avons dit, les études musicales de la marquise ; en réalité, c'était l'attrait d'une douce camaraderie qui en était déjà venue à l'échange des plus intimes confidences

Au milieu de la société quelque peu évaporée où vivait la marquise de Cailleul, mademoiselle Hus était une précieuse acquisition. Son talent de comédienne, sa magnifique voix, ses excentricités, ses reparties vives, sa belle humeur, étaient pour tous une source d'interminable diversion. Il importe de dire que si mademoiselle Hus était devenue pour ce monde un indispensable auxiliaire, ce monde n'était pas en reste avec elle. Tous s'efforçaient de lui plaire ouvertement et quelque peu clandestinement ; aussi. Chaque jour, elle avait à entendre un nouvel aveu de quelque passion soudaine. En femme habile qui ne voulait pas que la désunion se mît dans leur joyeux cercle par de trop nombreuses rivalités d'amour, elle s'était fait une loi de n'écouter personne. Ses refus étaient calculés de façon à ménager toutes les susceptibilités. Elle alléguait des motifs si plausibles, que nul ne se fâchait, et tous, au contraire, demeuraient dans les meilleurs termes avec elle, après qu'ils avaient vu leurs espérances s'évanouir. Mademoiselle Hus, outre les raisons que nous avons indiquées, en avait deux autres fort sérieuses pour suivre la ligne de conduite qu'elle avait adoptée. Elle tenait alors une partie de son opulente existence des libéralités de M. Berlin, l'une des sommités financières du temps. En souscrivant avec lui à cet arrangement, où son cœur n'avait aucune part, mais qui lui assurait une position de fortune en dehors des éventualités de sa carrière dramatique, elle avait exigé, et l'avait obtenu sans peine, que la réalité de leurs relations serait abandonnée aux conjectures du monde, mais jamais positivement avouée. En un mot, que les termes dans lesquels ils vivraient tous deux en public seraient tels que le monde pourrait les expliquer comme il lui conviendrait. Cette transaction laissait à mademoiselle Hus une grande liberté d'action et en même temps plus de titre à l'estime et à la considération de ceux qui l'entouraient. Nul n'était blessé de la présence de Bertin dans les mêmes lieux où elle se trouvait, et celui-ci, sous un prétexte ou un autre, ne manquait jamais de se rencontrer avec elle. Les portes s'ouvraient aisément devant lui. Sa fortune et sa facilité à obliger les gens de qualité, en même temps un fonds permanent de jovialité financière et de belle humeur, son titre de trésorier des parties casuelles, lui valaient toujours des invitations qu'il n'avait garde de refuser, quand "au plaisir de se trouver en bonne compagnie se joignait l'espoir pour lui de se reprocher de sa belle favorite, et d'exercer sur elle une surveillance indirecte.

Mais, parmi toutes les raisons que cette jeune femme avait de se plaire à Champrosay, il y en avait une qui était le mystère intime de son cœur. Elle

s'était éprise l'un des plus hardis cavaliers de la joyeuse bande dont château du marquis de Sennemart était le centre : le chevalier de L'Epône. Et, par un étrange jeu du sort, c'était précisément le seul et Juvisy, parmi tous ces jeunes gens qui ne lui avaient point marqué d'attention galante courage de L'Epône, sa célébrité comme veneur, comoduelliste, avaient saisi son imagination. Elle raffolait sa taille, de son air mâle, et se faisait mille bonheurs, plus grands les uns que les autres, de l'idée d'être aimée d'un pareil homme. Elle eût donné sa réputation pour devenu un objet de tendres soins de sa part ; mais de L'Epône n songeait pas. Mademoiselle Hus était trop accoutumée voir les hommes empressés autour d'elle pour qu'elle ci osé, malgré son caprice et le sans-gêne de ses habitude de théâtre, prendre l'initiative par des coquette lies significatives. Elle se contentait d'être elle-même : belle, spirtuelle, enjouée, et elle attendait que le chevalier fût éclairé et mieux avisé.

Il y avait peu de jours seulement que son secret lui étai échappé, à la suite de confidences réciproques entre elle e la marquise, quand le romanesque incident de l'agraf était venu placer aussi la marquise dans des rapports aussi étranges qu'inattendus avec le chevalier de L'Epône. L marquise, de son côté, avait confié à sa jeune camarade s vive affection pour Juvisy, et il y avait dans ce doubl amour une coïncidence qui ne leur échappa point : ces que l'une et l'autre avaient donné leur sympathie à de hommes qui, jusquelà, ne leur avaient pas encore parlé de leurs sentiments mutuels.

La singularité de cette position excitait quelquefois de curieuses observations de la part dé ces deux jeunes femmes, dont le caractère avait un grand fond de gaieté folle et d'étourderie. Elles subissaient l'influence des mœurs du temps. Il n'y avait pas, à cette époque, une jeune femme jolie et belle, appartenant à la cour, qui n'eût été menacée de devenir, de gré ou de force, une héroïne du Parc-aux-Cerfs. L'exemple de la légèreté de conduite partait d'en haut, comme chacun sait. De bonne heure, les jeunes femmes de qualité faisaient l'apprentissage des intrigues ; peu sortaient sans succomber des luttes incessantes qu'elles avaient à soutenir. Au théâtre, c'était naturellement pis encore. N'oublions pas que cette époque est précisément celle qui reflète avec tant de vérité dans les scènes du *Mariaye de Figaro*.

On peut aisément se figurer l'étonnement dont la marquise fut saisie, ce même soir où de L'Epône s'était déclaré à elle ! Mais bientôt, comme on se le rappelle, dominant sa surprise, elle s'était hâtée d'aller conter l'aventure

à son amie, et elle l'avait fait avec tout l'enjouement nature à son caractère. Mademoiselle Hus, après avoir cédé à un premier mouvement de contrariété, avait elle-même gaiement surmonté cette impression, et trouvant à son tour la situation assez bizarre : « Allons, se dit-elle, il ne m'aura pas comprise, et il faut que j'en prenne philosophiquement mon parti ! » Le fait est que, malgré son goût extrême pour de L'Epône, mademoiselle Hus avait assez bonne opinion d'elle-même, et ses succès confirmaient cette opinion, pour ne pas faire de l'indifférence du chevalier une blessure à son amour propre.

De L'Epône, ainsi qu'on doit se le rappeler en se reportant au récit du marquis de Sennemart, se trouvait dans le salon de madame de Cailleul alors que celle-ci et mademoiselle Hus devisaient encore sur ses galantes propositions. La marquise, comme nous le savons, se leva pour aller donner sa réponse au chevalier ; mais il nous reste à dire sous quelles influences elle avait pris sa détermination.

Il y avait déjà passablement de temps que son entretien, d'une allure si enjouée, durait avec mademoiselle Hus, quand celle-ci, redoublant de gaieté, se mit à dire : — Oh ! La bonne folie oh ! l'excellente folie... qui me vient là !

L'idée de mademoiselle Hus était folle, en effet.

— Voulez-vous l'agrafe ? avait-elle dit à la marquise.

— Oui, assurément ; mais non pas à la condition qu'y met le chevalier... J'en aime un autre, et...

— Très-bien ; mais s'il existait un biais par lequel l'agrafe pourrait être à vous, un biais qui, donnant satisfaction au chevalier, vous laisserait à la religion de votre amour pour Juvisy ?

— Je ne comprends pas.

— Acceptez toujours.

— Comment ! que j'accepte sans savoir !

— Oui.

— Mais le chevalier n'est pas homme à se contenter de... rien.

— Je l'entends bien ainsi, et je prends sur moi la responsabilité de la réalité...

Ici mademoiselle Hus se pencha vers la marquise. Elle rougissait à demi, et on eût pu croire qu'elle craignait que les portraits, les meubles et les tentures du salon n'entendissent ce qu'elle allait dire.

— Oh ! le charmant tour ! s'écria la marquise. Puis, un instant après, elle ajouta avec un air plus contenu, presque indécis : Oui... mais il ne croira pas moins que c'est moi.

— Il ne le croira pas longtemps... Je serai un peu plus charitable que cela, madame la marquise.

— Vrai, bien vrai, son erreur ne se prolongera pas ?

— Non.

— Et tout sera perdu... fors l'honneur...

— Fors l'honneur...

— Allons, je me risque... Savez-vous, continua la marquise, pourquoi votre idée me plaît, c'est parce que tout en triomphant de de L'Epône, nous nous montrons généreuses envers lui.

— Oh ! je suis loin d'y prétendre. Je vous rends trop justice pour cela.

— Oh ! quelle folie nous allons faire !

— C'est peut-être vrai ; mais les femmes ont si peu de ces sortes de privilèges dont les hommes, par contre, abusent tant !...

— C'est la première fois que je me risque dans une affaire aussi compliquée... Je ne me sens pas toute l'assurance qu'il faudrait peut-être...

— Ne craignez rien : sur vingt aventures, chère marquise, dans lesquelles une femme s'engage, c'est à peine si une seule est divulguée...

— Vous croyez !

— J'en suis sûre.

Les événements, comme on a vu, n'avaient nullement justifié les assurances données par mademoiselle Hus à la marquise. Non-seulement de L'Epône avait été indiscret, mais roué. La marquise se fût peut-être mise au-dessus de ce petit scandale, si ce n'avait été pour Juvisy, aux yeux de qui elle souffrait de paraître légère de conduite, lorsqu'elle ne l'était que d'espièglerie.

— Qu'ai-je fait ? qu'avons-nous fait ? dit-elle à mademoiselle Hus après qu'elle eut entendu d'elle le récit de ce qui s'était passé dans la forêt de Sénart... Je suis bien punie de mon étourderie...

— Pour Dieu, chère marquise, ne prenez pas ainsi les choses... vous vous exagérez...

— Vous en parlez fort gaiement, vous, mignonne. Je le conçois... vous êtes à couvert... tandis que moi...

— Je ne le conteste pas... Mais enfin vous connaissez mon engagement vis-à-vis de vous, et mon courage saura s'élever aussi haut que les

circonstances l'exigent... Nous verrons... En attendant, réfléchissons ; l'affaire en vaut la peine.

— Si nous faisons seller nos chevaux, nous irions parcourir la forêt... Le cœur vous en dit-il ?

— Oui, madame la marquise, je ne demande pas mieux... Le grand air suggère des idées, et puis, n'est-ce pas ? Nous nous approcherons le plus possible du château de Soisy...

— C'est un charmant projet que vous avez là ; je n'y songeais pas. Je vais sonner et donner des ordres.

Quelques moments après cette conversation, madame la marquise et mademoiselle Hus, suivies de deux valets, sortaient à cheval de la cour du château.

L'aventure que le vicomte de Juvisy avait essayé de nouer avec Galande n'avait été qu'une détermination prise dans le dépit de son amour blessé. Il eût trouvé cette jeune fille de village d'un très-haut goût, s'il n'avait été sous l'impression d'un désenchantement à l'endroit de la marquise. Aussi ce n'était pas à la charmante Galande qu'il avait pensé pendant-toute la nuit. Il était sorti de son lit non comme un homme de vingt ans, affriandé par un rendez-vous pris pour le soir même avec une jeune fille vive, avenante et passablement romanesque : il était sombre et pâle comme un jaloux qui a veillé et prémédité ses vengeance. Toute la journée se passa pour lui en de creuses rêveries et de solitaires promenades. Par boutade, son esprit se reportait sur le souvenir de Galande, et il se maintenait dans ses projets de séduction, afin que la chose fit du bruit. Pour commencer à occuper la renommée de ses hauts faits, il avait mis son valet de chambre dans sa confiance. Il lui avait parlé de sa fantaisie pour Galande, de ses projets sur elle, sans oublier surtout le rendez-vous aux futaies de la Mare.

Les heures de cette journée s'écoulèrent comme le temps passe pour un malade. Elles furent tristes et d'une longueur mortelle. Personne ne vit Juvisy. Monté à cheval, il se mit à parcourir les bois et les champs presque au hasard. Il dîna dans une auberge de Brunoy, et, à la tombée de la nuit, il chevauchait dans la forêt de Sénart. C'était par une belle soirée venue à la suite d'une belle journée chaude de l'automne ! La voix du pigeon ramier jetait aux bois ses adieux du soir, le bruit de la cigale sous les buissons et le clairon éloigné des vaches qui regagnaient leur chaumine, passaient aux oreilles de notre promeneur sans qu'il les entendît. Tout en chevauchant, il

aspirait à pleine poitrine les odorantes émanations de la flouve et des feuilles vertes avivées par la chaleur du jour.

Il était nuit close quand il arriva sous les futaies où Galande devait le rejoindre.

Il y a des sentiments et des idées pour chaque lieu. Il est impossible qu'un jeune homme de vingt ans se trouve dans un carrefour de bois bien isolé et enveloppe des ténèbres de la nuit, ces ardents et mauvais conseillers des sens, qu'il attende une femme jeune, jolie, admirablement tournée, sans éprouver un frémissement de volupté dans lequel toutes ses autres préoccupations disparaissent ; le platonique amant de la marquise s'évanouit en lui, dans ce moment, pour faire place à la vérité du jeune homme,

— Vous voilà, Galande ! s'écria-t-il, vous si charmante... C'est bien à vous d'avoir été exacte.

— Je suis presque tremblante... Il fait si sombre, et j'ai eu peur d'être vue.

— Vous n'avez pas attendu, n'est-ce pas ?

— Cinq minutes au plus... mais, vous voyez, je ne suis pas seule...

Galande, debout contre un chêne, avait à ses côtés le chevreuil de la veille.

— Dieu me pardonne ! c'est notre sauvé d'hier, dit Juvisy.

— Lui-même.

— Il fait donc sa demeure habituelle dans ce canton ?

— Oui, dans cette saison et en hiver seulement : les coteaux et les rochers qui sont la derrière le mettent à l'abri du vent et du froid.

— En vérité, si je croyais à la métempsycose, pensa Juvisy, je dirais que ce chevreuil renferme l'âme de quelque artiste sentimental amateur de jolies filles, et qu'il est amoureux de vous.

— Amoureux ! s'écria Galande, cela me donnerait une bonne idée des amoureux, car il n'y a rien de plus soumis, de plus doux que ce pauvre chevreuil. Il est reconnaissant, voilà tout.

— C'est bien, c'est bien. Allons, mon gentil petit animal, retire-toi maintenant ; va-t-en, fit Juvisy au chevreuil, qui s'éloigna.

— Chère Galande, reprit-il, je n'ai pas dormi de toute la nuit dernière. J'ai pensé à vous, à votre avenir, à notre amour... Voici le premier gage d'un attachement qui ne vous faillira jamais... Celte chaîne vous ira à merveille.

— Oh ! Pourquoi ce cadeau ?

— Parce que donner à qui l'on aime est le premier bonheur. Cette chaîne est d'un or bien travaillé, et le fermoir est un fin rubis.

— Un rubis, qu'est-ce donc ? Quel malheur qu'il ne fasse pas assez clair pour que je voie !

— C'est une pierre précieuse, de grande valeur et de couleur rouge.

— Je n'oserai pas porter un pareil bijou.

— Gardez-le toujours, vous vous en ornerez quand vous serez à Paris ; car vous viendrez à Paris, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas encore.

— Oh ! si fait... Voyons, chère Galande, dit Juvisy en passant son bras autour de la taille de la jeune fille, voulez-vous m'aimer ?

— Mais je ne puis dire encore...

— Il n'y a que la bonne volonté qui vous manque, essayez de l'avoir.

— Mais...

— Eh bien ! M'aimez-vous, dites ?... -

Et Juvisy tenait Galande dans ses bras ; elle se défendait de ses entreprises, mais sans prudence.

— Modérez-vous, monsieur de Juvisy... Plus tard...

— Non, non, pas plus tard. Mais que diable... Qu'est-ce donc ? s'écria tout à coup Juvisy en faisant un soubresaut et après avoir senti un corps dur qui le tapait dru et femme par derrière. Dieu me pardonne ! C'est cet indiscret de chevreuil... Mais c'est qu'il ne ménage pas ses amis, le gaillard... Eh bien ! Sauvez donc les gens pour qu'ils vous rendent de pareils services... C'est par trop fort aussi continua Juvisy, qui, se saisissant de son fouet de chasse, le fit claquer et mit une bonne fois en fuite le malencontreux animal.

L'incident ne manquait pas de comique ; Galande ne put s'empêcher d'en rire. Juvisy, jeté par là bien loin de ses idées de tout à l'heure, se hâta de se remettre du trouble bien naturel qu'il éprouvait.

— Reprenons, chère Galande, notre conversation si mal à propos interrompue... Oui, Galande, je vous aime de plus en plus... Quelle taille divine que la vôtre !... quel délicieux son de voix !... Voyons, chère, quelle condition mettez-vous à votre amour ?... Parlez... Oh ! Tu me feras perdre la tête à force de te trouver charmante. Et ce disant, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Galande.

— De grâce, retenez-vous, dit-elle en se débarrassant de son étreinte, c'est trop... Je ne vous dis pas que je vais me fâcher ; mais, assez, assez...

— Tenez, Galande, acceptez encore cette bague... ce sera en souvenir du premier baiser que je vous ai pris. Mais qu'est-ce donc encore ? s'écria tout à coup Juvisy. Cette fois, ce n'était plus les andouillers du chevreuil dont il sentait les impertinentes atteintes ; c'étaient, à travers le feuillage de la forêt, de vives lumières qui s'avançaient aussi vite qu'un galop de cheval.

— Ce sont des cavaliers qui viennent de ce côté ! s'écria Galande.

Juvisy regarda.

— Oui, et qui plus est, c'est madame de Cailleul, accompagnée de mademoiselle Hus et de deux valets...

— Séparons-nous, dit Galande.

— Soit ; mais, après-demain soir, ma voiture se trouvera à huit heures sur la grande route de Melun, au coin du gros orme de Sully, où elle vous attendra. Venez, et si vous ne dédaignez pas le cœur et la fortune que je vous offre, cette voiture vous conduira à Paris, à l'hôtel qui vous est destiné.

— Adieu.

A peine ces mots avaient-ils été entendus par la jeune fille, qu'elle avait disparu aussi légère que son chevreuil, Un sentier de traverse l'avait mise à l'abri de la curiosité intéressée de la belle marquise, et le vicomte était resté seul sous le gros chêne.

Une minute après, la cavalcade était sur lui. Les deux jeunes femmes jouèrent admirablement l'étonnement, Juvisy aurait eu le temps de se dérober, mais il voulait que la marquise le vît. Il alla au-devant d'elle, et elle lui dit avec un grand air d'assurance qu'elle revenait de Brunoy, et se félicitait d'une rencontre qui serait une sécurité de plus pour regagner le château.

La marquise espérait que le vicomte la questionnerait sur sa présence dans la forêt à une heure si tardive ; mais Juvisy se composa des façons graves, et demeura si obstinément silencieux, qu'il dérangerait tous les plans de madame de Cailleul. Elle fit plusieurs tentatives pour engager ; Juvisy à parler ; mais il tint bon. Les valets portant les torches allumées avaient pris les devants pour éclairer le chemin, et mademoiselle Hus, afin de laisser à leur entretien plus de liberté, allait tantôt en avant des deux amants, et tantôt restait en arrière. Ce manège ne modifia en rien le parti auquel Juvisy s'était arrêté, si bien qu'arrivés à la grille du château de Champrosay, et le vicomte ayant froidement pris congé de ces deux dames, la marquise rentra chez elle en proie à une très-vive agitation. Elle avait des larmes dans le cœur et dans les yeux.

Elle ne dormit pas. Elle éprouva l'insomnie juvénile d'un cœur qui aime et qui se voit menacé de perdre ses espérances les plus chères. Juvisy, désirant qu'elle n'ignorât aucune particularité de sa conduite, avait fait des confidences assez bien calculées pour qu'elles allassent toutes à sa connaissance. Elle sut donc le rendez-vous qui avait été donné pour le surlendemain à l'orme de Sully, où la voiture de Juvisy devait attendre la jeune fille de Sénart. Ce même jour, il y avait chasse. Le vicomte devait y figurer afin de mieux cacher ses projets.

Vingt-quatre heures se passèrent sans que la marquise entendît parler de Juvisy. Il ne se montra ni au château, ni dans les environs. Résolue qu'elle était de brusquer, coûte que coûte, un entretien avec lui, cet éloignement la désespérait. Mademoiselle Hus épuisait à peu près sans résultat toutes les formules imaginables de consolation. Que faire donc, demandait sans cesse la marquise, que faire ? Elle annonça qu'elle suivrait la chasse le lendemain : cette chasse splendide, préparée à l'avance, et pour laquelle, par parenthèse, Berlin était arrivé tout exprès de Paris, ne pourrait, selon elle, se passer sans lui offrir au moins une occasion de s'entretenir avec le vicomte. En tout cas, elle le suivrait, l'espionnerait et contrarierait ses intentions.

— Soit, répondait mademoiselle Hus à ces projets de la marquise, soit... Nous pourrions nous en tenir là en attendant autre chose ; mais cherchons encore, et nous trouverons peut-être mieux.

Quelques heures après, mademoiselle Hus accourait vers madame de Cailleul en s'écriant :

— Vivat ! chère marquise, tous vos embarras sont aplanis.

— Serait-il vrai ?

— Juvisy se propose d'enlever Galande, n'est-ce pas ?

— Oui, demain soir.

— Il faut l'en empêcher.

— C'est précisément ce que je demande, et comment ?

— J'ai trouvé le moyen.

— Parlez, quel est-il ?

— C'est de prévenir le vicomte en enlevant Galande avant lui.

— L'idée est étrange.

— Romanesque, mais infailible ; voici : vous ferez venir cette jeune fille à Champrosay sous n'importe quel prétexte.

— Bien.

— Dès qu'elle sera ici en votre pouvoir... vous la retiendrez prisonnière.

— A merveille.

— Mais vous la traiterez avec des égards infinis, vous, serez bonne, empressée. Votre arbitraire doit prendre les dehors de l'hospitalité. Vous la ferez servir en duchesse, madame la marquise.

— Qu'à cela ne tienne.

— Puis, nous lui dirons que nous savons qu'un jeune gentilhomme veut l'enlever et la conduire à Paris. Nous lui dirons qu'accepter ses offres c'est se perdre. Nous lui ferons le tableau sinistre des conséquences d'une pareille faute. Fiez-vous à moi pour cela, je lui débiterai une belle scène de comédie... Je lui dirai, moi, que M. de Juvisy ne l'aime pas, qu'il en aime une autre... Je ne sais pas si cela est, mais on peut mentir, je crois, sans inconvénient quand on plaide une cause. Enfin, pour rendre la sollicitude que vous lui témoignez plus plausible, vous aurez recours, marquise, à un sacrifice d'argent. Vous lui direz : « Chère Galande, en renonçant à M. de Juvisy, vous aurez acquis un droit de plus à l'intérêt que vous inspirez, et il sera juste de vous dédommager. La petite maison jaune de Montgeron que vous habitez avec votre tante, y compris le jardin et le verger, deviendra votre propriété moyennant trois cents louis que voici. Puis, Galande, ajouterez-vous, il faut être bien persuadée que non-seulement en vous rendant à nos conseils vous agirez bien pour vous, mais bien pour d'autres encore, et peut-être aussi dans l'intérêt du vicomte lui-même. » Galande réfléchira, hésitera. Pendant ce temps, les heures se passeront. La chasse aura lieu ; le moment du rendez-vous sous l'orme de Sully viendra. La voiture attendra, attendra sous l'orme... et Galande ne paraîtra pas : premier avantage qui sera suivi d'une victoire complète, en ce sens, voyez-vous, marquise, que Galande acquiescera à toutes vos idées. Ce n'est pas tout : le vicomte cherchera partout la petite paysanne, il saura qu'elle est à Champrosay, et il viendra à l'appel, il y viendra, soyez-en sûre, marquise, et tout naturellement l'occasion de vous entretenir avec lui vous arrivera.

Cependant, au grand étonnement de madame de Cailleul, Juvisy ne parut pas au château le jour suivant. Cette opiniâtre absence du vicomte la surprenait et la désespérait en même temps. Rien de Semblable n'avait été prévu, soit dans ses calculs, soit dans ceux de mademoiselle Hus. Sa tête s'alluma, et, dans un moment d'exaltation très vive, elle prit la plume et écrivit au vicomte.

Cette lettre était une de ces ravissantes plaidoiries que les femmes, sous les impressions de l'amour, savent si bien produire. Elle se plaignait de son

absence, lui reprochait ses projets de séduction sur une jeune fille obligée de chercher un refuge au château de Champrosay. Elle parlait ensuite d'elle-même, des calomnies qui se débitaient sur son compte, commençait mille aveux qu'elle interrompait par d'habiles réticences ; en un mot, cette lettre était tout à la fois une gaie remontrance, un appel ardent, douloureux et comprimé du cœur, un blâme, un cri de jalousie ; elle disait tout et ne disait rien : c'était à renverser ce pauvre vicomte, qui, étourdi du choc, accourut tout haletant, après l'avoir lue, auprès de la marquise.

Tout avait été préparé pour le recevoir. Dans le salon ; la lumière du jour ne pénétrait qu'à travers d'épais rideaux de soie et maintenait ces demi-teintes si favorables aux causeries confidentielles. Il y a des mots, des aveux qui ne se hasardent jamais en plein soleil et qui s'échappent des lèvres quand l'ombre nous enveloppe : ce sont de ces mots après lesquels la physionomie se contracte ou s'épanouit ; l'œil est inquiet ou brille de bonheur ; le front se voile, rougit, ou se fait radieux : ils ne veulent pas être vus.

Peu d'instants après l'arrivée du vicomte chez la marquise, la conversation voguait dans la haute mer des explications.

— De grâce ! marquise, achevez les révélations que votre lettre a commencées... Y aurait-il quelque chose de réel dans ce que vous me faites entrevoir !... Quoi ! Galande...

— Est venue chercher ici une protection.

— Ne serait-ce pas plutôt cette protection qui aurait été la chercher ?

— Si vous le voulez ainsi, soit : pourquoi la protection n'aurait-elle pas eu le même droit que la séduction ? Nous sauvons cette jeune fille d'une fantaisie de jeune homme, en même temps que nous épargnons à un jeune homme de plus grands embarras peut-être qu'il ne prévoit... Admirez notre charité.

— Merci de votre sollicitude. Au surplus, cette jeune fille valait bien qu'un danger fût bravé pour elle, dit Juvisy avec une intention marquée de blesser la marquise.

— Je ne dis pas non, répondit-elle avec un calme apparent, mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous n'ayez pas entrevu que, pour vous, il pourrait y avoir des liens d'une autre nature que ceux-là.

Juvisy ne s'émut pas.

— Enlever une fille, c'est toujours un parti fâcheux ; on se met la famille sur les bras, on se crée des charges ; puis vient l'ennui, le regret.

— Mais tout cela est le côté mauvais de l'aventure. Voici le beau, madame la marquise d'abord Galande, en allant à Paris, entre à l'Opéra, où je lui ai assuré un engagement : c'est la fortune pour elle, et, comme vous savez, l'impunité pour moi. Ensuite, j'admets Galande sincère, sage, chaste, incapable d'une perfidie... Pourquoi cesser alors de l'aimer !... Au surplus, madame, il y a dans votre être certain passage dont le sens m'échappe... Laissons le côté Galande et veuillez m'expliquer...

— Non... à quoi bon, puisque vous n'avez rien pressenti du bonheur qui pourrait vous être réservé dans un autre amour que celui d'une petite paysanne ?

Juvisy porta la main à son front ; il allait parler, mais il s'arrêta.

La pause se prolongea. Il reprit.

— Eh ! qui vous dit que je n'ai pas songé à d'autres, amours ? Qui vous dit que mon cœur ne s'était pas complu dans toutes les illusions d'un sentiment exclusif ? Qui vous dit que je n'ai pas été fidèle, dévoué à la pensée d'une femme ? Eh ! mon Dieu, madame, beaucoup de gens sont autres qu'ils ne paraissent : c'est peut-être là une vérité qui nous est applicable à tous deux... et puisque j'en ai tant dit, j'ajouterai que j'ai aimé, aimé une femme avec une ferveur d'âme digne d'un meilleur sort que le mien, car cette femme... cette femme, madame la marquise, ne m'aima point. Mon cœur, froissé, humilié, meurtri, dut se fermer devant son indifférence frivole, et se détourner d'elle à jamais.

— Oh ! continuez, monsieur, continuez, soyez surtout moins réservé, moins obscur dans votre langage... j'ai besoin de vous entendre... oui, parlez encore...

— Mais, madame, je n'ai plus rien à vous confier, s'écria Juvisy en se levant et faisant mine de vouloir sortir cherchait à dissimuler son émotion... Madame, dit-il, je voudrais voir Galande... Un entretien...

— Galande ! s'écria la marquise tout atterrée.

— Un entretien avec elle de quelques minutes...

— Ah ! Monsieur de Juvisy, ce désir au moment où vous me voyez si troublée... où je vous implore de parler ! C'est mal...

— Adieu, madame, dit Juvisy.

La marquise, voyant qu'il allait tout de bon sortir du salon, s'assit en pâlisant dans son fauteuil :

— Je me sens incommodée, dit-elle, et elle tomba aussitôt dans une sorte de crise nerveuse qui effraya le vicomte. Il appela. Mademoiselle Hus parut

immédiatement, car elle écoutait l'entretien, placée dans le boudoir contigu au salon.

— Chère marquise, s'écria-t-elle, remettez-vous, au nom du ciel ! Et elle lui faisait respirer en même temps son flacon de sel. Mon Dieu, monsieur de Juvisy, dit-elle tout bas à celui-ci, ne voyez-vous pas qu'elle vous aime !... Oui, elle vous aime, murmura-t-elle, et elle est digne de vous... Tombez à ses pieds, vicomte, tombez-y, et écoutez sa justification.

Juvisy était stupéfait.

Dans ce moment madame de Cailleul ouvrait ses yeux.

— Je suis mieux, merci, chère petite, dit-elle en s'adressant à mademoiselle Hus ; qu'est-ce donc que je viens d'éprouver ?

Mademoiselle Hus savait trop bien son rôle pour rester plus longtemps au salon ; elle trouva un prétexte pour sortir, ce qu'elle fit après avoir lancé un regard significatif à Juvisy.

Le vicomte, tout enivré de ce qu'il venait de voir et d'entendre, tomba réellement aux genoux de la marquise.

— Cette femme bien-aimée, s'écria-t-il, dont l'image est vivante et maîtresse souveraine au fond de mon âme, cette femme, c'est vous...

— Moi... Est-il bien vrai ?

— Vous-même.

— Ah ! Merci de m'avoir ainsi parlé, dit-elle avec un enthousiasme passionné. Sachez, à votre tour, que vous êtes aimé de cette femme, qu'elle est digne de vous, et, pesant sur ces mots, qu'elle le fut toujours.

Juvisy se couvrait le visage.

— Croyez-moi bien.

— Ah ! fit le vicomte, et de L'Epône !... et l'agrafe

— Tout m'accuse, et cependant je n'ai à me reprocher qu'une étourderie, une plaisanterie folle : M. de L'Epône est dupe de sa fatuité. Il croit avoir eu le droit d'enregistrer mon nom sur ses tablettes, et ce droit est une illusion que le temps doit lui enlever.

— Comment ! s'écria Juvisy. Je vous écoute le cœur haletant d'impatience... achevez...

La marquise fit ici une longue pause ; puis, recueillant ; tout son courage et tout son esprit, elle conta, avec un art sans pareil, la substitution par laquelle de L'Epône, croyant arriver à elle, n'avait trouvé que mademoiselle Hus, qui saisissait une occasion d'avouer un amour long et secret,

— C'est ainsi, dit la marquise, que, pour ma part, je me suis vengée de son impertinence : au milieu d'une société autre que la nôtre, qui tolère, encourage toutes les folies, ma faute serait grande ; mais à vos yeux, mon ami, je n'ai pas démerité.

— Étourderie... folie... extravagance, s'écria Juvisy dans l'enthousiasme de son contentement ; tout est excusable, chère Gabrielle, quand on possède votre cœur et que ce cœur n'a point appartenu à de L'Epône.

Le vicomte se leva, ouvrit ses bras, dont il enlaça la marquise étroitement. Après cette vive et voluptueuse étreinte, il reprit d'un air pensif :

— Mais la preuve que mon bonheur est une réalité, comment l'avoir ?

— Oh ! exclama la marquise, vous doutez de moi !... Allons, je vous pardonne, je l'ai mérité... Mais la preuve ne sera peut-être pas difficile à vous donner : d'abord Hus vous affirmera elle-même...

Le vicomte hocha la tête d'un air qui disait : Ce n'est pas suffisant.

La marquise devint triste.

— Mais, s'écria Juvisy avec chaleur, mais cette preuve que souhaite mon cœur, je l'entrevois... Sachez, mon amie, que ce de L'Epône a parié que son stratagème réussirait auprès de vous non seulement une, mais deux fois de suite. Eh bien ! Votre rôle est tracé : vous paraîtrez donner dans ses lacs, cela est de toute urgence ; vous affecterez une crédulité des plus complètes ; puis, par quelque moyen que je trouverai, nous rendrons sa déconvenue aussi publique parmi ses intimes, que l'a été l'offense que vous a faite sa fatuité. Mademoiselle Hus aura à nous seconder : ce sont là des scènes de comédies vraies dont elle doit raffoler tout autant que de ses comédies de théâtre.

Les prévisions de Juvisy ne pouvaient manquer de se réaliser. Le pari de de L'Epône avait été tenu avec une certaine solennité, son honneur était engagé, et déjà même un trop grand intervalle de temps peut-être s'était écoulé entre sa première victoire et celle qui devait être définitive pour sa gloire. Il fallait entrer de nouveau dans la lice.

Il y avait soirée à Champrosay, l'une des dernières soirées de la saison d'automne ; la société, nombreuse et fractionnée comme de coutume en cercles de causeurs, en joueurs de lansquenet, en auditeurs enthousiastes de la charmante mademoiselle Hus, qui tenait le clavecin, laissait une grande liberté aux conversations confidentielles.

De L'Epône, profitant de toutes les facilités que lui ménageait la marquise, lui exprima le regret qu'il avait de ne pas l'avoir revue plus tôt. Il s'était présenté au château plus de vingt fois, et toujours en vain.

La marquise faisant beau jour au chevalier, celui-ci avançait étrangement vite vers le but où tendait sa ruse, Il était profondément blessé de ce que la valeur de soi agrafe eût été mise en question il ne concevait rien à une aussi sottise appréciation, et suppliait madame de Cailleul de ne plus s'en rapporter ni à ses propres lumières, encore moins à celles de mademoiselle Hus, cause probable du doute dont il se plaignait. Il désirait, séance tenante, que son agrafe fût jugée et par Bertin, dont l'habileté ne pouvait être mise en question, et par la vieille duchesse de Rochemare, qui, dans ce moment, tenait les cartes au lansquenet. Leur compétence à tous deux ne pouvait être contestée. Aussitôt, et sans prendre l'assentiment de la marquise :

— Messieurs, dit-il d'un ton assez élevé en s'adressant à un groupe dans lequel se trouvait M. le trésorier des parties casuelles, veuillez être aïbilres dans un différend qui vient de s'élever entre madame de Cailleul et moi : il s'agit de réhabiliter cette agrafe, dit-il, en montrant, non plus le faux bijou qui avait été entre les mains de la marquise, mais le véritable. Madame de Cailleul vient fort spirituellement, à la vérité, de contester la réalité de ces diamants ; j'en appelle à vous, monsieur Bertin, sont-ce là des pierres de contrebande ?

L'agrafe passa de main en main, et sortit en fin de l'examen à la grande satisfaction de de L'Epône. Il y avait eu unanimité pour déclarer que c'était un bijou d'une valeur haute et incontestable.

Madame de Cailleul eut l'air d'une femme convaincue. Elle murmurait quelques paroles d'excuses à de L'Epône, qui eut l'audace de lui dire que si quelque doute lui restait encore, elle était libre de faire appeler un joaillier de Paris, dont l'opinion déciderait en dernier ressort. Madame de Cailleul répondit qu'elle se trouvait tout à fait édifiée, et renouvela en termes charmants l'expression de ses regrets. Elle reconnut qu'elle avait mis trop de précipitation à mal juger le chevalier. Selon leur traité, l'agrafe était à la marquise ; mais le renvoi injurieux qu'elle en avait fait modifiait les choses. De L'Epône dit qu'il pensait avoir mérité une nouvelle marque de bienveillance de la part de la marquise, et que la plus grande serait qu'elle acceptât cette agrafe comme elle l'avait déjà fait.

La marquise, après bien des minauderies qui jouaient la sincérité, finit par indiquer un rendez-vous pour le surlendemain ; c'était précisément ce

jour-là que devait avoir lieu la dernière réunion de Champrosay. L'automne avançait et l'on songeait à retourner à Versailles.

Mademoiselle Hus et le vicomte de Juvisy ne tardèrent pas à connaître les nouvelles promesses faites à de L'Epône par la marquise. D'autre part, les amis dû chevalier, ceux du moins qui étaient intéressés dans sa gageure, surent où en étaient les affaires. Le soir, les jeunes gentilshommes soupaient à Soisy chez le marquis de Sennemart. Berlin était de ce souper, et, qui plus est, il s'était montré, dès les premiers flacons de volnay, le plus crânement égrillard qui se puisse imaginer. Bertin était un franc libertin, quand il s'en mêlait, et les dépenses folles qu'il fit dans sa vie pour une foule de nymphes de l'Opéra sont des traditions historiques qui confirment le caractère que nous lui assignons ; mais il avait le sort de la plupart des financiers de cette époque, enfants gâtés de la fortune, mais non de l'amour. Bertin, naturellement, avait été mis au courant des termes dans lesquels se trouvaient madame de Cailleul et le chevalier. Il avait prodigué force louanges à ce dernier, trouvant le tout parfait. Après plusieurs rasades de champagne, son cerveau s'échauffa assez pour qu'il dît à de L'Epône que son bonheur lui portait envie. Cependant il se mit du nombre des parieurs qui tenaient contre lui,

Il y eut chasse le lendemain. La marquise y parut ravissante dans sa toilette et son habileté à gouverner son cheval.

Beaucoup, parmi les amis de de L'Epône, à l'imitation de Bertin, se sentaient jaloux de la possibilité de son succès ; mais les vellétés amoureuses du financier, loin de se modérer, avaient acquis des proportions étranges. Il est une vérité dont les femmes feraient bien de se souvenir, c'est que l'impertinence des hommes s'accroît, à leur égard, en raison inverse de la perte du prestige dont leurs mœurs les entourent. Telle femme à qui nul n'oserait souffler le plus petit mot à double, entente, tant qu'on la suppose au-dessus du soupçon, subit les déclarations les plus audacieuses quand on lui sait une faiblesse. Bertin, qui jusqu'alors n'avait vu que madame de Cailleul dans la châtelaine de Champrosay, ne voyait plus en elle qu'une femme charmante, vive et tournée à ravir,

La réunion de Champrosay était attendue avec impatience pour plusieurs raisons : réunion d'adieu, souper joyeux, lansquenet effréné, c'était tout cela, rehaussé par l'attrait piquant d'un scandale annoncé.

La marquise était convenue avec de L'Epône qu'elle quitterait le salon vers deux heures et qu'il resterait maître de choisir, pour se retirer lui-

même, le moment opportun. Ce n'était pas déroger à ses habitudes, car lorsque, dans son salon, la présence de ses joyeux invités dépassait certaines heures de la nuit, elle les laissait souvent et partait, suivie de mademoiselle Hus.

Juvisy, la marquise et mademoiselle Hus s'étaient parfaitement donné le mot d'ordre de leur côté. Le vicomte brûlait, impatient de voir arriver l'heure qui devait confondre son rival et réhabiliter la femme qu'il aimait.

Il est neuf heures ! La compagnie a quitté la salle à manger de la marquise, où le souper a été gai à ravir. On a fait d'amples libations. Les habiles à raconter l'aventure de la veille, les savants dans l'art de bien placer le mot du jour, se font admirer. Bertin a bu avec excès ; ses yeux petits, brillent d'un feu pétillant ; c'est un satyre un peu grassouillet en frac de velours marron, aux mains blanches et potelées ; ses lèvres sont rubicondes et ses poches crèvent d'or.

La conversation au salon est animée et lutine. On regrette les beaux jours passés si gaiement, les chasses de Sénart, les banquets de Soisy, les déjeuners d'Ormoy, les soirées de Champrosay. On voudrait en être encore au début de cette saison qui est finie. L'heure chemine pendant ce temps. Plus d'un regard va se poser sur les aiguilles de la pendule, impatient du dénouement qu'on attend.

Bertin ne se contient pas. Il paraît étrangement agité. Enfin de L'Epône ayant fait un pas vers la porte de sortie, il le prend sous le bras et l'entraîne dehors.

— Chevalier, lui dit-il à voix basse, j'ai une proposition à vous faire.

— A moi ! cela me va, Bertin, si c'est de l'or qu'elle peut me valoir.

— Beaucoup, et à coup sûr.

— Parlez, car j'en ai besoin.

— Je le sais.

— Mon carrossier me tourmente.

— Je le sais.

— Je dois au commandeur.

— Je le sais.

— Je dois à... à... à...

— Je sais tout.

— Et mes ressources sont à sec.

— Je le sais ; aussi je vous offre une magnifique rafle de six.

— J'accepte.

— Je suppose que vous n'aimez pas madame de Cailleul ?

— Pas plus que toute autre femme.

— Elle n'a plus même pour vous le mérite de l'inconnu.

— C'est à peu près vrai ; où en voulez-vous venir ?

— Eh bien ! moi, je trouve que c'est un morceau de roi.

— Explique-toi, Bertin.

— Il y a une transaction possible entre l'homme qui désire peu et celui qui désire beaucoup, quand celui-ci est disposé à payer cher ce qu'il convoite.

— Enfin, où cela nous mène-t-il ?

— Je connais dix minutes de votre vie qui pourraient vous produire mille louis.

— Je ne savais pas mon temps si précieux, Bertin, dit le chevalier, et ces dix minutes...

— Sont celles qui vous sont accordées ce soir par la marquise : je vous les achète...

— Tudieu, financier, comme vous y allez vite.

— Mais, monsieur de L'Epône, vous n'aimez pas.

— Il est vrai.

— C'est un pari.

— D'accord ; mais votre demande n'en est pas moins excessive.

— Mille louis sont aussi excessifs et bons à prendre...

— Oui... Cependant...

— Et douze cents encore mieux.

— Vous m'en direz tant...

— Eh bien ! Douze cents louis, cela vous va-t-il ?

— Voyons un peu, se dit de L'Epône. Si je perds mon pari...

— Mais cela est impossible ; c'est le gagner deux fois que de triompher dans un fondé de pouvoir.

— Enfin, si ces messieurs contestent... Il faut admettre cela... c'est cinq cents louis qu'il me faudra payer... Bertin, la compensation que vous m'offrez n'est pas assez large... Mon sacrifice vaut mieux ; voyez, consultez-vous,

— Allons, s'écria Bertin, j'ajoute les cinq cents louis.

— A la bonne heure, répondit de L'Epône : j'accepte.

Un moment après, ils étaient dans le salon. Minuit sonnait. La soirée s'en allait avec ses allures vives, un peu friponnes. A deux heures, la marquise et

mademoiselle Hus avaient quitté l'assemblée. Vers deux heures et demie, Bertin avait disparu inaperçu. De L'Epône était sorti à sa suite.

Il y avait peu de temps que le chevalier était absent, quand le vicomte de Juvisy entra brusquement dans le salon.

— Messieurs, je viens vous prévenir contre une erreur au fond de laquelle il y aurait une double duperie pour vous.

On regarda Juvisy.

— De L'Epône a perdu son pari.

Étonnement général.

— Non-seulement perdu sa seconde manche, mais perdu la première.

— Que signifie ?

— Cela signifie que jamais le chevalier n'a pénétré jusqu'à la marquise.

— Cependant... murmuraient quelques-uns.

— Je vous dis, messieurs, que le chevalier a échoué complètement, et mieux, que l'on s'est joué de lui.

De L'Epône, sur ces mots, entra dans le salon. Étonné de la protestation énergique de Juvisy, il déclara que son succès venait à l'instant même d'être décuplé par la substitution, de Bertin à sa place.

— Bertin ! s'écria Juvisy. Quoi ! Bertin !...

— Oui, Bertin, répondit de L'Epône avec fermeté.

Le vicomte fut pris aussitôt d'un accès de fou rire qu'il lui fut impossible de dominer. Il voulait parler, mais il ne le pouvait ; enfin, il parvint à dire :

— Messieurs, j'atteste que le chevalier de L'Epône se trompe, et que son faux diamant n'a jamais triomphé que d'une fausse marquise.

L'étonnement général était à son comble. On regardait de L'Epône, qui commençait à perdre contenance.

Juvisy sortit du salon et revint bientôt, tenant madame de Cailleul par la main.

— Voici, dit-il en riant, qui répond péremptoirement aux affirmations du chevalier.

Cependant, dit de L'Epône, Bertin vient de se rendre...

— Chut ! Fit Juvisy. Ne parlez pas si haut... Il vient de se rendre auprès de... mademoiselle Hus... Ne troublons pas son bonheur.

— Messieurs, dit de L'Epône, je suis poussé à bout... Vaincu cette fois, je prétends avoir été victorieux la première.

— Ni l'une ni l'autre, chevalier, répondit Juvisy.

— Heureusement, dit de L'Epône sans perdre contenance, que dans le désir, à tout événement, de m'assurer une preuve contre l'incrédulité, j'ai... je confesse ma faute et j'en demande le pardon... j'ai laissé intentionnellement sur certain bras, près du coude, une légère égratignure d'épingle... Cela me paraît concluant.

Madame la marquise, pour toute réponse, fit tomber les manches de son peignoir.

De L'Epône resta muet au milieu du rire général de ses amis.

— Messieurs, dit Juvisy, j'ai l'honneur de vous présenter, dans madame de Cailleul, la vicomtesse de Juvisy...

Toute l'assemblée s'inclina devant la marquise. De L'Epône était interdit. Juvisy lui tendit généreusement la main et mit fin ainsi à sa confusion.

Le lendemain, mademoiselle Hus, avec une assurance que sa vie ne fit que confirmer plus tard, et sans doute pour complaire à la marquise, parut au salon nu-bras. On apercevait, en effet, à son coude, une toute petite ligne rouge que la pointe indiscreète d'une épingle avait dû faire.

Bertin était parti de grand matin pour Paris.

LE PAVILLON DE ROQENCOURT

— Et quand je ne serais pas très-sûr que votre goût pour moi fût aussi vif que vous le dites, comtesse ?

— Vous seriez ingrat, sire.

— Ingrat ! je ne voudrais pas l'être... Cependant, voyons un peu si je suis bien informé...

— Ma curiosité ne va pas jusque-là.

— Le maréchal de Richelieu... comtesse ?...

— Il a beaucoup d'esprit, sire.

— Lauzun ?...

— Il a la jambe fort belle, sire.

— Le duc d'Aumont ?...

— Il est très-attaché à Votre Majesté.

— A la bonne heure !... Cette franchise est charmante.

— Mais je n'avoue rien.

— Pourquoi ne pas convenir de bonne grâce ?

— Quoi ! que je me confesse sans péché !

— Ainsi l'on a menti ?

— On a menti, sire.

— Je vous crois ; au surplus, mon inquiétude n'irait pas là.

— Et vous avez grandement raison.

— Elle se porte ailleurs.

— Comment cela, sire ?

— Parmi ceux que je n'ai pas nommés, il en est un qui par la légitimité de ses droits...

— Dieu soit loué, il passe à côté ! pensa madame de Mailly, dont le cœur avait un moment battu d'anxiété.

— On dit le comte fou de sa femme.

— Nouvelle calomnie, sire...

— Oh ! cette fois, je crois être dans le vrai.

— Le comte n'est ni mari ni amant... Il est ambitieux.

— Il sera fait gouverneur d'une de nos provinces.

— Sire, merci pour lui !

— Mais il partira incontinent pour son gouvernement demain, aujourd'hui, si c'est possible.

— Ce n'est pas moi qui le retiendrai.

— Ainsi, vous n'en aurez nul regret ?

— Sire, ne suis-je pas à vous ?

— Je m'en félicite, comtesse, car je vous aime avec une ardeur qui s'accroît en dépit des mélancolies jalouses et de l'inquiétude de la reine.

— Comment ! Cette pensée conjugale vous trouble encore ?...

— Non... j'oublie... dit le roi en se penchant vers sa favorite qu'il enlaça de ses deux bras.

Louis XV et madame de Mailly se trouvaient alors dans un pavillon situé à l'extrémité occidentale des dépendances du château de Roquencourt, qu'elle habitait. La situation de ce pavillon était des plus romantiques. Presque oublié à cause de son isolement, rien ne pouvait être mieux approprié aux convenances amoureuses du roi, dont l'imagination se passionna toujours sous l'influence de la solitude des bois. Le pavillon, — et ceci faisait son principal mérite, — était presque sous les pas dû roi par sa proximité de Marly, d'où l'on venait en moins de douze minutes à cheval. Versailles n'en était pas plus éloigné. Maule, Ville-d'Avray, Marnes, Saint-Germain, Saint-Cloud, tous ces lieux aimés de Louis XV, et souvent visités par lui, étaient également voisins.

On connaît les principaux détails de cette première aventure de Louis XV. Sans nous y appesantir, nous nous contenterons de rappeler que le cardinal de Fleury, qui avait mis dans sa confidence le maréchal de Richelieu et madame de Cardignan, avait résolu de détourner le roi du souci des affaires gouvernementales par les fantaisies du cœur. Donner une maîtresse à Louis XV était devenu la grande préoccupation de son ministre. Il s'agissait de rencontrer une femme, comme le disait madame de Cardignan, qui, satisfaite du département des plaisirs, ne songeât point à disputer au cardinal celui des affaires : « J'ai mûrement étudié la comtesse de Mailly, dame du palais de la reine, écrivait-elle à ce dernier, je crois pouvoir affirmer que nous ne saurions mieux rencontrer ; c'est une femme ardente et d'une expérience parfaite. »,

La négociation de cette intrigue ne fut pas longue. Tandis que madame de Cardignan la suivait auprès de la comtesse, le maréchal de Richelieu l'abordait auprès du roi. Louis XV avait alors environ trente et un ans, et ses dispositions étaient telles que le pouvait souhaiter le maréchal. Un moment

on avait craint que le succès de cette affaire ne fût tout à fait compromis : Louis XV, timide on inexpérimenté, avait montré peu d'empressement dans son premier tête-à-tête avec la comtesse ; mais à la seconde occasion il se ravisa. La comtesse fut si heureuse des façons du roi son élève, qu'à l'issue de ce rendez-vous elle courut en rendre compte à madame de Cardignan avec une vivacité d'allure et une crudité de paroles que les chroniques du temps ont eu le soin de recueillir, mais qu'il faut leur laisser.

Le caprice du roi devint plus vif de jour en jour. Madame de Mailly lui était indispensable. Elle réunissait, à la vérité, beaucoup de ces mérites qui assurent presque toujours aux femmes un empire, sinon de très-longue durée, du moins plus absolu que celui qu'exercent les beautés plus régulières. Voici comment les mémoires contemporains la dépeignent : sa taille était haute et un peu étoffée de belles chairs, sa poitrine vaste, éblouissante de blancheur. Dans sa démarche il y avait quelque chose de délibéré, quoiqu'elle eût le ton caressant et l'organe agréable. Ses deux grands yeux noirs étaient durs, mais langoureux en amour ; ses dents très-belles, sa bouche grande, mais délicieusement gracieuse quand le rire s'épanouissait sur ses lèvres. Elle avait le pied grand, le nez peut-être trop long et le teint trop brun, et cependant il eût été difficile de rencontrer un ensemble de physionomie plus piquant que le sien. Sa conversation était très-enjouée, spirituelle, hardie ; toutes les audaces et les couleurs de la régence s'y retrouvaient, ses poses pleines de voluptueuses agaceries ; en un mot, c'était tout à la fois une nature galante, passionnée, aimant le plaisir pour le plaisir, comme les avars aiment l'or pour l'or.

Cependant, malgré son goût excessif pour la comtesse et les encouragements de son entourage, le roi professait un respect plein de convenance pour la reine. Les égards qu'il avait pour elle témoignaient de la bonté de son âme. Il craignait avec la simplicité d'un jeune homme de blesser le cœur de sa femme. Ses précautions tendaient à lui cacher des infidélités qu'elle eût fini par soupçonner quand bien même de trop officieux serviteurs ne se fussent hâtés de les lui faire malicieusement entrevoir. Le choix même de madame Mailly, attachée à sa maison, imposait des ménagements particuliers, et le roi semblait vouloir lui épargner l'ennui de connaître la vérité sur ce point. De là le parti pris par la comtesse d'habiter Roquencourt ; de là aussi la fréquence des chasses que faisait le roi aux alentours de cette résidence.

Le mois d'août touchait à sa fin, et les bois, égayés par les chauds rayons d'un beau soleil, épanouissaient leurs richesses agrestes sous l'influence d'un ciel transparent, d'un vent lourd qui charriait avec peine les senteurs et les invisibles tourbillons d'effluves fécondantes dont l'air était chargé. Depuis plus d'une semaine l'atmosphère se maintenait dans cette poétique sérénité.

La forêt de Marly offrait alors de belles occasions de chasse : aussi Louis XV ne songeait-il pas à s'éloigner de cette résidence, quoique ses grands équipages de vénerie, à ce moment de l'année, fussent établis à Sénart, leur escale entre Compiègne et Fontainebleau. On sait, d'ailleurs, quelle raison première avait le roi pour rester à Marly.

Les chasses de la *petite meute* se répétaient souvent, Elles avaient lieu sans apparat : quelques privilégiés seuls étaient admis à faire partie de la suite. Le roi aimait ces chasses, dans lesquelles il jouissait d'une liberté qu'il faisait tourner au profit de ses plaisirs avec la comtesse.

Or, c'est ce qui précisément était advenu ce jour-là.

Le matin, les quêtes avaient été faites d'un côté aux *Grassais* et à la Garenne de Roquencourt ; de l'autre côté, depuis le chemin de Fourqueux jusqu'à Joyenval.

Le Point-de-Partage et la Place-Royale étaient les deux rendez-vous de l'assemblée, et le roi, qui avait ses idées, avait choisi la Place-Royale.

Le chevreuil, détourné et attaqué avec vigueur, avait pris parti, et depuis vingt minutes à peu près se faisait battre sur le plateau de Fourqueux, lorsque le roi, qui avait ralenti sa course, fit un crochet, et, suivi seulement de son valet de chambre, laissa la chasse pour se rendre au pavillon de Roquencourt, où l'attendait madame de Mailly.

La meute chassait d'assurance. De beaux veneurs parmi les hôtes de Marly se montraient dans les lointaines perspectives de la forêt.

Le carrosse de la reine par deux fois avait-parcouru la longue route du *Désert*, quand, tout à coup, les chiens balancent, hésitent et s'arrêtent ; mais à peine s'étaient-ils refroidis qu'ils redoublaient de gorge, et, sauf quelques uns d'entre eux, recommençaient à chasser avec plus de Vigueur qu'auparavant, seulement la direction, de l'animal a changé ; il a passé par la Bretesche et roule sur Noisy.

— Palsembleu ! s'écria l'un des plus anciens piqueurs de l'équipage royal, ou je me trompe, ou ceci est un changé.

Cette opinion n'était pas celle du commandant, et ni le comte de Toulouse, ni d'Yauville, son successeur, n'étaient là pour résoudre la difficulté.

Il faisait si mauvais revoir, qu'il était impossible de consulter les connaissances du terrain.

— En pareil cas, répétait le commandant, il faut s'en rapporter aux chiens ; et la meute donne à merveille : ainsi, allons !

— C'est égal, maugréait le piqueur, m'est avis que si nous maintenions notre chevreuil de meute, il pour suivrait les mêmes randonnées et battrait le même pays.

En effet, la meute, les veneurs, et à leur exemple les carrosses, qui, tout à l'heure, couraient au nord de la forêt, se dirigeaient en ce moment vers l'extrémité opposée ;

Le relais du Point-de-Partage donne, et c'est de lui maintenant que dépend le sort de la chasse.

— Mais !... dit le roi en bondissant tout à coup hors du canapé où la comtesse était à ses côtés, ces sons de la trompe... ces abois... La chasse appuierait-elle de ce côté ! C'est impossible !... Oui... les trompes se rapprochent encore... encore !...

Le roi s'avance vers la fenêtre du pavillon pour interroger son valet de chambre, resté à la garde des chevaux ; et comme il se penchait eh dehors, il voit à quelques centaines de pas de distance tout son équipage de chasse, puis des cavaliers, et un peu plus loin, sur la chaussée du Cœur-Volant, le carrosse de la reine elle-même.

Quelle que fut la rapidité de son mouvement pour se rejeter à l'intérieur de la chambre, plusieurs parmi ce monde de spectateurs le reconnurent, et le plus grand nombre crut l'avoir reconnu.

Le roi néanmoins a quitté la comtesse en toute bâte, et remontant à cheval, il part et rejoint son équipage au moment même où l'animal, dont l'étonnante refuite avait conduit la chasse jusque-là, venait d'être aperçu par corps, rentrant en forêt par les buissons qui reliaient les bois de Roquencourt avec ceux de Marly.

Alors seulement le commandant de l'équipage s'aperçut de son erreur : hommes et chiens, à l'exception du vieux piqueur, avaient été dupes de la subrogation d'une chevrette à la place de son mâle.

Aussitôt on rompt les chiens, et comme il n'y avait nul espoir de parer au change, le roi donna l'ordre d'attaquer un autre animal dans les cantons où

l'on se trouvait.

— Ce pavillon, madame, dit l'une des dames qui accompagnaient la reine et qui venait d'être interrogée par elle, ce pavillon est une des dépendances du château de Roquencourt, qu'habite la comtesse de Mailly.

Ce fut pour la reine le premier mot d'une révélation qui se compléta quelques jours plus tard.

En même temps que ces incidents survenaient dans la forêt de Marly, une scène qui en était comme un épisode se passait sur la route de Versailles.

On n'a pas oublié l'exclamation de joie échappée à la comtesse de Mailly, pendant sa conversation avec le roi : « Grâce à Dieu, avait-elle dit, *il passe à côté !* » Ce cri d'un sauvé qui voit le péril s'éloigner résumait tout un petit chapitre du roman.

M. de Mailly, colonel des gardes-françaises, à Versailles, avait dans son régiment un très-jeune officier qui lui était cousin à la mode de Bretagne. Les grâces juvéniles, le joli visage du chevalier de Giac, avaient intéressé l'esprit et les yeux de la comtesse. De son côté, il s'était épris pour elle de cet amour qui fait rêver, fait soupirer, marcher, veiller, aller, venir, sans pour cela qu'on ose donner une libre expansion à toute cette sève ardente qui tracasse l'imagination et le corps. La comtesse se plaisait à suivre les phases de ce sentiment inquiet, contenu, en attendant le hasard qui devait amener l'explosion.

Cependant cet amour, d'un mutisme si tapageur, avait fini par piquer à l'oreille M. de Mailly, et celui-ci s'ingéniait à trouver des prétextes de service pour retenir le chevalier dans ses quartiers. Quoi qu'il fît pourtant, son but n'était jamais atteint qu'à demi : tantôt c'était le chevalier qui imaginait une raison spécieuse de venu à Roquencourt, tantôt c'était la comtesse elle-même qui en avait une pour l'y appeler.

Mais depuis plus de deux semaines le pauvre chevalier n'avait entendu parler de la comtesse : la date de cette indifférence chez elle coïncidait à peu près avec celle de son entretien décisif avec le roi. Le chevalier, qui ne savait comment expliquer l'oubli, le silence dont il souffrait, s'en effrayait ; ses lettres restaient sans réponse ; deux fois même il s'était présenté au château sans avoir pu y rencontrer madame de Mailly. C'était à étouffer d'amour et de dépit. Il n'étouffa pas ; mais sa tête s'échauffa au point que ce jour-là il laissa Versailles et son service pour accourir de nouveau à Roquencourt.

Il arrivait à franc étrier, et, malgré ses anxiétés de cœur, la gentillesse juvénile de son visage paraissait plus coquettement efféminée à l'aide du frais costume dont il avait fait choix. Sous son tricorne se détachaient des boucles de cheveux poudrés, et ses habits étaient de soie d'un gris tendre, aux boutons de cornaline. D'une main, il gouvernait son cheval, et, de l'autre, il avait peine à porter un énorme bouquet épanoui comme un arbre.

M. de Mailly, en compagnie de M. de Nesle, son beau-père, de MM. de Montmorin et de Fronsac, se dirigeaient en ce moment vers la forêt, où ils allaient se rallier à la suite du roi.

Dès que le comte aperçut le chevalier de Giac, il avança vers lui.

— Quoi ! C'est vous, chevalier ?

— Mon cousin !

— Je vous croyais de garde à l'orangerie.

— Mon cousin...

— Je suis votre colonel en ce moment, chevalier.

— Eh bien ! Colonel, le vicomte de Rozenval a bien voulu me remplacer...

— Sans ordre ! et à quel propos ?

— Colonel, voici... une violente migraine, une indisposition subite, qui, je crois, exigeait l'air, le mouvement. Vous savez que feu mon père était fort sujet à ces migraines.

— Je comprends... Et ce colossal bouquet que vous tenez, chevalier, c'est sans doute par ordre du médecin ?

— Ce bouquet, ah !... Exactement, colonel ; le parfum de ces fleurs est un remède souverain contre l'espèce de migraine dont je souffre.

— Au moins, dit le comte avec sévérité, fallait-il, puisque vous manquiez ainsi à vos devoirs, ne pas en venir rendre témoin votre colonel. Que ne dirigiez-vous votre promenade d'un autre côté ?

— L'air est si bon sur ces hauteurs... et l'hospitalité de ma noble cousine est si douce...

— Chevalier, il m'est pénible de vous le dire, mais si je me dispensais de vous punir en cette circonstance, je serais blâmé, et à coup sûr vos camarades crieraient à l'injustice !... Vous garderez les arrêts pendant quatre jours...

— Comment, mon cousin ...

— Je suis votre colonel, chevalier, je vous le répète.

— Oh ! je verrai la comtesse pour qu'elle intercède en ma faveur.

— Huit jours d'arrêt, chevalier, pour votre persistance, et cela tout de suite, à l'instant même.

M. de Mailly, qui avait fait halte au début de ce colloque, partit au galop en achevant ces dernières paroles et alla rejoindre ses amis. Il laissa le pauvre chevalier passablement ébahi et fort affligé de sa déconvenue à u bout de laquelle il voyait un nouvel exil pour lui.

La chasse s'élançait de nouveau quand M. de Mailly et les autres cavaliers qui l'accompagnaient parurent.

Les plus matois dans cette assemblée de gens de cour accueillirent la venue du comte avec le sourire aux lèvres ; mais ni celui à qui s'adressait cette impertinence, ni M. de Nesle, ce beau-père quelque peu puritain, n'eurent le temps de s'en apercevoir : meutes et veneurs fendaient l'espace, le roi en tête, allant de conserve avec MM. de Maurepas et de Florentin. Il leur avait fait signe de s'approcher, et il paraissait plus occupé de son entretien avec eux que des accidents de ce nouveau laisser-courre.

Comme la chasse tirait à sa fin, M. de Maurepas avisa M. de Mailly qui allait se retirer, et l'aborda.

— Comte de Mailly, je vous fais mon compliment.

— Et à quel sujet, monseigneur ?

— Je n'ai plus l'honneur de m'adresser à M. le colonel des gardes-françaises.

— A qui donc, je vous prie ?

— A M. le gouverneur de Béarn.

— Que dites-vous ?

— Le roi vous appelle à ce poste ; demain votre nomination officielle vous sera notifiée.

— Cette faveur...

— Est due à vos bons et loyaux services... Oui, comte, demain matin votre nomination officielle, et après-demain vous quittez Versailles pour vous rendre à Pau, où l'on vous attend.

— Si tôt, monseigneur ?

— Ce sont les ordres du roi.

— Oh ! je verrai Sa Majesté, et je solliciterai quelques jours.

— Je ne vous le conseille pas.

— Cependant j'aurais des affaires à régler.

— Vous n'aurez pas deux jours de délai.

— En vérité, dit M. de Mailly en souriant, si je n'étais le plus reconnaissant des sujets de Sa Majesté, j'en serais le plus malheureux.

— Cela se ressemble peu...

— Madame de Mailly sera fort étonnée, et jamais ses préparatifs de voyage ne seront faits en aussi peu de temps.

— La comtesse restera.

— Ce n'est pas possible.

— Ce serait fort prudent à vous de ne pas la déplacer.

— Ah ! Monseigneur n'est pas de mon avis sur ce petit arrangement domestique ?

— Non.

Et sur quoi Votre Seigneurie fonde-t-elle son opinion ?

— Je ne puis vous répondre que par une confidence.

— D'avance je vous en sais gré.

— Le roi, je puis le présumer, ne vous laissera pas dans votre gouvernement du Béarn, il vous destine celui de Normandie.

— A moi ?...

— A vous-même ; vous n'aurez pas passé trois mois à Pau que vous serez rappelé... Vous comprenez alors que...

— Je suis confus des bontés du roi, et dans ce cas... oui... il se pourrait... Eh bien ! il me faut y penser.

— C'est cela, c'est cela, comte ; à demain, mais n'allez pas au moins mécontenter le roi. Adieu

Le lendemain, M. de Mailly, qui avait vu M. de Nesle, son beau-père, en savait un peu plus long sur les causes de la faveur du roi. Il savait qu'il ne s'agissait pas uniquement de récompenser son mérite...

Il se montra très-peu accommodant d'abord, fit le jaloux, cria très-haut. De son côté, M. de Nesle, drapé dans son austérité quelque peu marquée d'affectation, élevait la voix comme un homme qui veut tenir tête ; mais la lutte eût été folle, impossible. Cette attitude, de leur part, provoqua des sévérités qu'ils eussent mieux fait d'éviter. On leur parla fort net alors, et comme ils regimbaient, les exigences devinrent de plus en plus grandes, à ce point que le comte reçut l'injonction expresse de s'interdire toute observation, même toute relation avec la comtesse. Il eut à choisir entre un malheur inévitable, mais sans compensation, et le même malheur racheté par d'immenses avantages.

Quant à M. de Nesle, comme il criait aussi de son côté : « Allons ! lui dit-on, c'est de l'argent que vous voulez ; voici un bon de deux cent mille livres. Allez en toucher le montant au trésor royal, et ne faites plus l'enfant. »

M. de Mailly fit ses malles.

Le surlendemain, le roi chassait à Saint-Germain avait vu la comtesse le matin et ne devait plus la rencontrer que le soir, à l'issue d'un souper chez madame de Cardignan, où madame de Mailly avait été invitée.

La journée était avancée, et déjà la comtesse, en belle tenue d'apparat, abritée sous la fraîche toiture de son délicieux pavillon si plein pour elle de douces réminiscences, attendait l'heure de la promenade. Elle était vraiment ravissante dans ces riches atours du temps : la poudre et les dentelles lui seyaient, ces mouches lutines campées sur la joue rendaient sa physionomie plus agaçante ; sa taille haute paraissait plus svelte à l'aide des somptueuses étoffes de damas dont se faisaient les robes, surtout du prestige des paniers, qui prêtaient de la dignité même à la femme la plus dépourvue de noblesse naturelle.

La mode voulait alors que le rang, l'importance d'une dame se traduisissent par la dimension de ce genre d'ajustement : la comtesse se distinguait par l'énormité des siens, et c'était, parmi les rivalités féminines, une lutte à cet égard qui dépassait souvent de beaucoup le but qu'on voulait atteindre.

Tout à coup la comtesse entendit le bruit mat d'un cheval au galop qui approchait. A cet instant elle croyait distinguer de lointains soupirs de la trompe mourant à l'horizon, et ces vagues échos la faisaient rêver.

Elle se leva brusquement pour courir à la fenêtre.

Une paysanne arrivait à cheval, assise de côté dans une selle à la fermière. Ce n'était d'aucun intérêt pour elle, et elle reprit sa place. Mais le cheval s'arrête devant le pavillon, dont bientôt après la porte s'ouvrit brusquement ; on monte l'escalier, enfin on entre chez elle.

— Ah ! Chère comtesse ! Quel bonheur, je vous trouve...

— M. de Giac !...

— Moi-même, que votre oubli désespère.

— Oh ! Chevalier, quelle imprudence !...

— Vous voyez au contraire que je suis un homme de précaution ; ce costume...

— Est une folie de plus.

— Et pourtant je suis admirablement déguisé. Qui viendrait chercher, sous ce capuchon, sous cette mantille grossière, un officier des gardes-françaises ?

— Enfin, que me voulez-vous ?

— Ah ! Cousine ! Ce que je veux ! mais vous voir d'abord, vous dire que je sais maintenant pourquoi je rêve à vous, pourquoi je voudrais ne jamais vous quitter.

— Et c'est cela qui vous amène ?

— Sans doute...

— Et depuis quand tout cela vous est-il venu à l'esprit !

— Depuis que le comte est parti.

— Quoi ! Vous sauriez déjà...

— Assurément, et voyez un peu quel homme affreux... Il part sans lever mes arrêts... Mais ce qu'il n'a pas voulu faire, je l'ai fait de ma propre autorité.

— Chevalier, chevalier, vous me compromettez.

— Quel langage ! — Est-ce que vous n'auriez plus de bienveillance pour moi, cousine ?.

— De la bienveillance ? Oui, certes.

— Et de l'amitié ?

— Et de l'amitié aussi.

— Eh bien ! cette amitié ne peut vous conseiller de me rendre malheureux, et je vous le dis, si vos yeux n'ont plus pour moi la même douceur, si votre main ne reste plus dans la mienne quand nous sommes seuls... je... je ne survivrai pas à ce changement.

— Mais, pensa madame de Mailly, voilà qui pourrait me devenir un embarras sérieux. Et pourtant, ce pauvre enfant... Mon cher parent, lui dit-elle en se composant le visage et jusqu'au son de la voix, je vous le répète, vous avez eu tort de vous rendre ici, de me surprendre de la sorte : cela ne se fait pas. Pour un homme de votre rang, savoir se conduire est la première science. Dans le monde, ce n'est pas tout d'aimer : il y a des moments pour le dire, parce qu'il y a aussi des moments pour être écouté... Mon silence vous étonnait, soit, mais il fallait le respecter et attendre. Une femme ne peut pas toujours avoir l'air de s'occuper de ce qui l'intéresse, et le dévouement qu'elle apprécie le plus, en ce cas, est celui qui se résigne et se soumet.

— Je m’aperçois, en effet, que j’ai mal fait, cousine ; mais vous en prenez bien à votre aise... Attendre !... attendre !... Est-ce qu’on peut toujours attendre ? Il n’y a que les indifférents qui le puissent.

— Et qui vous dit que je ne pensais pas à vous, chevalier ?

— Oh ! Cousine !

— Que je ne souhaitais pas vous revoir ?

— Ah ! Ces paroles me font du bien ; elles dissipent les larmes qui m’étouffaient, mon cœur bat !...

— C’est qu’il m’intéresse, pensa la comtesse. Si je ne craignais !... Mais, mais je ne vous permets pas de m’embrasser !... Vous êtes fou, chevalier !... Allons, vous verrez !...

Madame de Mailly n’acheva pas : le bruit du galop d’un cheval, comme tout à l’heure, était venu tout à coup la surprendre.

— Pas possible ! s’écria-t-elle tout émue ; mes pressentiments ne me trompaient pas.

— Qu’y a-t-il ?

— N’approchez pas de cette fenêtre !

— Enfin, qu’y a-t-il ?

— Il y a, il y a... que voici M. de Mailly !

— Votre mari ! Mais aussi, qui s’y serait attendu ? Qui vous croyais débarrassée de lui !

— Et je le croyais aussi ; mais le voilà, vous dis-je maintenant, que vais-je faire de vous ?

— Mon Dieu ! Cousine, faites de moi ce que vous voudrez, je ne m’en plaindrai pas... Un cabinet... une moire...

— Il n’y a rien ici pour vous protéger, pas même meuble, une draperie ; non, je ne vois rien... rien...

— Qui sait ! Il ne me reconnaîtra peut-être pas ? :

— Allons donc ! Mais c’est cet affreux déguisement compromet le plus... Que faire ? Le voilà qui descend cheval, qui monte... Ah ! s’écria-t-elle comme inspirée chevalier, baissez-vous.

— Comment, comtesse ?...

— Baissez-vous vite, vite... et tenez, ici. ;.

Le cri de la comtesse retentissait encore, que M Mailly entra.

— Que signifie ? lui fit la comtesse, qui restait droite immobile et glacée.

— Ne vous étonnez pas de ce retour ; j’ai vainement essayé de vous voir avant mon départ, je n’ai pu vous joindre. D’abord, j’ai pensé que vous

vous dérobiez à explication entre nous, et ce doute, je l'avouerai, en laissant mon cœur, a peut-être contribué à ma résolut mais, à peine sur la route, je me suis demandé si de côté vous n'aviez pas subi quelque contrainte ; si largement par lequel on me séparait de vous avait votre probation ; et cette idée, qui était une espérance, m'a ramené.

— Le roi, monsieur, vous croit bien loin de Versailles, et s'il vous savait ici, il penserait que vous avez voulu le braver.

— Mais si vous m'aimez, madame ?

— Ce serait peu vous aimer que de nuire à votre fortune. En vérité, je ne m'explique pas un pareil enfantillage de la part d'un homme sérieux.

— Madame, pour être sérieux, on n'en est pas moins jaloux ; au contraire, on est jaloux sérieusement alors ; voilà tout.

— La jalousie, monsieur le comte, la jalousie... Il y a des résolutions sur lesquelles on ne revient pas sans s'exposer à mourir sous le ridicule.

— Vous me blâmez donc d'être venu ?

— Beaucoup.

— Et vous me renvoyez ?

— Au plus vite. Partez, dérobez-vous à tous les yeux ; chaque minute est pleine de mille dangers pour vous et pour moi.

— Je commence à croire que j'ai fait une sottise.

— Bien grande.

— Votre franchise...

— Partez... oh ! partez, monsieur ; songez que le gouvernement de Normandie vous est destiné.

— On me l'a dit.

— Eh bien ! ... eh bien !... il est trop tard, continua la comtesse tout effarée ; vous perdez votre gouvernement, votre fortune, et vous me perdez du même coup !

— Que signifie ? demanda M. de Mailly.

— Regardez, regardez, répondit la comtesse.

— Grand Dieu ! s'écria son mari, c'est le roi ! Ah ! Je joue de malheur !

— Eh bien ! Monsieur ?

— Eh bien ! Madame, si je sautais par cette fenêtre !

— Le beau moyen en vérité. Gardez-vous-en.

— Maudit pavillon ! Pas une issue...

— Pas une... Ah ! Eh bien ! M. de Mailly, voulez-vous que je vous sauve

?

— Mais il me semble que c'est le seul parti qu'il ras, reste à prendre ; car voici le roi, il vient, il descend de cheval.

— Le voulez-vous ?

— Oui... à tout prix...

— Eh bien ! fermez les yeux.

— Comment ?

— Faites ce que je vous dis. Et en même temps, elle lui indiquait, en appuyant la main sur ses épaules, qu'il fallait s'accroupir.

— Ah!... Bien ! très-bien... j'y suis.

— Mais pas de ce côté.

Le bouton de la porte du pavillon tournait en ce moment, et le roi abordait la comtesse le sourire aux lèvres

Il était en costume de chasse.

Comme il entrait, la jeune fille, la jeune paysanne qui vous savez, sortait de la cachette où elle était restée invisible jusqu'alors, et saluait madame la comtesse de Mailly dont elle prenait congé.

— C'est bien moi, chère, dit le roi.

— Ah ! sire.

— Qu'avez-vous donc ? Seriez-vous souffrante ?

— Souffrante, oui.

— Mais vous êtes émue aussi ?

— Émue, c'est vrai, mais de plaisir, sire, dit la comtesse.

— Ah ! C'est à merveille, j'ai bien fait d'accourir vers vous. Je n'y tenais plus, la chasse n'en finissait pas... l'arrivé à propos, à ce que je vois : vous alliez partir, c'est du bonheur ; mais quelle froideur ! Quelle réserve ! Vous restez immobile !...

— Sire, je ne suis pas bien du tout ! — S'il pouvait m'aller chercher du secours, pensait la comtesse, très-embarrassée de sa contenance.

— Cependant, vous êtes charmante dans cette toilette.

— Vous le voyez ainsi, sire ?

— Ravissante ! Je ne vous ai jamais trouvée mieux.

— Vous me rendez heureuse, sire, mais prenez garde, vous me décoiffez.

— Et quand cela serait, le grand mal !

— C'est que je suis tout habillée pour ce soir.

— Qu'importe !

— Mais il importe beaucoup... Je me sens mal, sire.

— Ah ! Tant pis ! Vraiment... Figurez-vous que je n'avais que quelques instants à moi... Mais vous ne m'écoutez pas, décidément vous êtes extrêmement distraite, gênée même. Vous ne bougez pas !...

— Allons ! il faut trouver autre chose, se dit la comtesse, dont la position devenait de plus en plus critique vous avez raison, je suis un peu préoccupée, sire.

— Je le vois bien.

— J'ai peut-être une grâce à vous demander.

— Est-ce bien le moment, ma chère ?

— Voyons, sire, êtes-vous de belle humeur ?

— Cela dépendra de vous.

Pendant que se passait cette scène dont la comtesse ne pouvait entrevoir l'issue, pendant qu'elle balançait les moyens par lesquels elle sortirait de la souricière où elle était prise et où elle avait pris les autres, le chevalier rencontrait le carrosse de la reine, qui s'y trouvait en compagnie d'une de ses femmes.

— Ma belle, dit la reine, n'avez-vous pas rencontré deux gentilshommes dans cette allée ?

— Madame, répondit le chevalier, si Votre Majesté cherche le roi, elle n'a qu'à se diriger vers le pavillon de Roquencourt.

— Allez ! dit la reine à son cocher.

— Sire ! Criait au même instant une voix au dehors, sire ! voilà la reine.

— Oh ! Sire, de grâce, partez, partez, s'écria la comtesse ; la reine m'en veut, évitez qu'elle vous sache ici,

— Toujours épié ! Toujours sur mes tracas ! Ses affidés l'auront prévenue ! Oh ! je mettrai un terme à ces obsessions !

— Oui, sire, mais pour le moment, partez ; montez cheval, prenez à travers le parc, c'est un chemin sûr ; allez ! Allez !

Et le roi, cédant, non moins aux instances de madame de Mailly qu'à la crainte de blesser la reine, partit en toute hâte.

— Ah ! s'écria la comtesse en délivrant M. de Mailly de la prison qu'il occupait sous ses paniers, ne vous plaignez plus de votre étoile : vous vous sauvez en plein naufrage. Profitez de la leçon.

— Je profiterai plutôt de celle que vous m'avez donnée, madame.

— Et c'est un parti sage.

— Je pars. Mais avant de nous séparer, de grâce, un mot : quel est le mystère qui a précédé le mien ?

— Quoi, monsieur ! de la curiosité à la place de la reconnaissance ! En vérité, vous dégouteriez des bonnes actions.

Et la comtesse tendit sa main à M. de Mailly, en signe d'adieu.

Il la prit, puis regardant mélancoliquement sa femme, il porta sa main à ses lèvres, et lui dit :

— Allons, puisque vous le voulez, madame, adieu.

— Adieu ! Comte...

M. de Mailly alla reprendre son cheval. Il l'enfourcha tout rêveur, et s'orientant du mieux qu'il pût afin de sortir du pays sans être vu, il s'enfonça dans la forêt. Comme il débouchait d'une allée, il avisa à quelques centaines de pas devant lui une paysanne à cheval qui semblait chercher son chemin. Elle allait bon train. On sait quel est l'empire sur nous d'une préoccupation de l'esprit ou du cœur : tout ce qui frappe nos regards et nos oreilles la nourrit. A cette vue, M. de Mailly se sentit poussé par un irrésistible besoin d'éclaircir un doute.

— Si c'était le mot de l'énigme que je cherche ? dit-il. Et il lança son cheval.

Son intention fut devinée, du moins il put le croire, car il vit bien que le cheval qu'il voulait atteindre commençait aussi à courir plus fort. Il accéléra de nouveau la vitesse de sa monture ; l'autre en fit autant.

— Parbleu ! c'est mon énigme, à coup sûr, se disait-il, Et comme il était bien monté, il gagnait peu à peu du terrain.

Tout à coup, le péril pressait, il faut croire, il voit la paysanne quitter sa position incommode, encaissée de côté dans sa selle, et se mettre à califourchon malgré ses, jupons qui l'empêchent. Bientôt le vent, qui s'engouffrait dessous et les faisait ballonner, laisse apercevoir distinctement des bottes aux yeux ébahis du comte. Alors sa curiosité n'a plus de borne ; c'est de l'ivresse : il éperonne, il cravache son cheval ; la paysanne éperonne et cravache à son tour : c'était une chasse effrénée et grotesque tout à la fois. Enfin les deux cavaliers, après de longues refuites en forêt, se jettent en plaine, l'un toujours à la suite de l'autre.

Mais la lutte ne peut se prolonger, le cheval du comte ; a plus de fond. Il gagne ; le voilà à la queue de l'autre, il l'atteint.

— Le chevalier de Giac ! s'écria le comte.

— M. de Mailly !

— Pas possible !

— Très-possible !

— Comme vous fuyez, chevalier !

— C'est bien le moins qu'on puisse faire devant un revenant. Je vous croyais à Pau, mon cousin.

— Et moi, je vous croyais aux arrêts.

— Aux arrêts !... grâce à vous ; mais je me suis vengé.

— Vengé ! et comment ?

— En envoyant la reine à votre secours, cousin.

— Ah !... dit le comte... Ainsi, je n'étais pas seul ?...

Et comme le chevalier ne répondait pas :

— Pauvre roi ! dit M. de Mailly avec un indicible sourire de contentement dédaigneux.

X, Y, Z

I

— Docteur, ce que vous me dites m'afflige. Quoi ! vous me condamnez de par Hippocrate, Galien, Sydenham et... vous-même, à quitter Paris pour prendre la poste on les chemins de fer et m'en aller par monts et par vaux à la recherche des bienfaits thérapeutiques des fontaines d'eaux minérales ?

— Vous ne guérirez qu'à ce prix.

— Je suis donc décidément malade ?

— Vous êtes le seul à ne pas vous en apercevoir. Vous changez à vue d'œil ; si cela continue, bientôt l'on ne retrouvera plus trace de cette physionomie animée et magnétique, de cette luxuriante vitalité qui naguère sortait par tous vos pores. Vous vous faites vieux avant que d'être vieillard. La santé, mon ami, est l'instrument de tous » succès, de toutes les joies ; la maladie est une vieillesse qui n'inspire aucun respect : elle paralyse et n'ennoblit pas. Ainsi, dès qu'un symptôme hostile éclate, il faut l'écraser. Or, tout compte fait, je découvre en vous plusieurs diagnostics. Le principal est une gastralgie chronique, accompagnée d'émaciation générale. Pour balayer ces menaces, qui pourraient s'aggraver, que faut-il ? Deux mois, trois mois au plus peut-être de villégiature, quelques verres d'eau minérale, et des bains de mer ; c'est-à dire qu'il s'agit pour vous d'aller habiter, pendant toute la durée de la belle saison, des lieux ravissants, où parmi les plaisirs on n'a que l'embarras du choix.

— Je n'hésiterais pas, mon cher docteur, si j'avais foi dans l'infailibilité de votre art ; mais, vous le savez, je crois plus à l'amitié qu'à la médecine.

— Soyez sceptique tout à votre aise ; mais, moi, en qualité d'ami vrai, je veux vous guérir ; je serai votre médecin *malgré vous*... Partez, vous dis-je... Votre famille, d'accord avec moi, le souhaite ardemment ; madame la baronne de Grandville, votre tante, surtout. Elle nourrit certains projets intimes à votre sujet, et leur accomplissement n'est possible, dit-elle, qu'autant que vous aurez recouvré cette florissante santé d'autrefois. Vous n'êtes pas présentable.

— Quitter Paris dans cette saison !

— Le beau dommage, en vérité, que de quitter Paris à la fin du mois de juin ! Encore une semaine, et Paris, mon cher, ne sera plus dans les rues. Vous retrouverez vos amis sur vos grands chemins. Vous commencerez le cours de vos excursions par Dieppe ; quelques bains à la lame seront un excellent préliminaire des eaux minérales à l'intérieur. De là vous vous rendrez à Plombières, où un séjour de trois semaines donnera du ton à la puissance gastrique, qui, chez vous, est sans nerf. Ensuite, vous irez essayer des eaux ferrugineuses d'Allemagne, à Hombourg, par exemple, dont les sources sont très-énergiques ; puis vous achèverez votre guérison à Baden-Baden. Enfin, si votre, fantaisie vous y pousse, car, en fait de voyage, il n'y a, je le sais, que le premier tour de roue qui coûte, vous recueillerez tes plus heureux résultats en passant votre automne à Cheltenham.

— Diable ! docteur ; mais c'est un voyage de Cook que votre ordonnance.

— Qui veut la fin doit vouloir les moyens.

— Et mes affaires ?

— Il y a temps pour tout.

— Je me décide.

Le jeune homme sonna son domestique.

— Allez me commander deux chevaux de poste, lui dit-il, pour demain dix heures, et faites disposer ma chaise.

— A merveille ! s'écria le docteur. Je vais en toute bâte porter cette bonne nouvelle à madame la baronne de Grand ville, votre tante ; elle en sera enchantée. Au revoir, mon jeune ami ; surtout, n'oubliez pas de m'écrire. Adieu!

II

15 juillet.

Vous êtes à Dieppe, en pleine saison des bains et à une époque peu éloignée de nous, où la tourmente républicaine n'avait pas soufflé. On allait encore à Bagnères, à Vichy ; on chassait, on courait à Chantilly ; les salons du faubourg Saint-Germain n'étaient pas solitaires ; la Chaussée-d'Antin étalait son luxe financier, et l'ouvrier, tout pimpant dans son costume du dimanche, dansait gaiement aux fêtes patronales.

Le matin, on avait couru dans la vallée d'Arqués : ciel demi-chaste, demi-voilé, terrain sec et dur, atmosphère tiède. Les courses avaient été superbes ; rien n'avait manqué à leur éclat : ni belle assistance, ni chevaux rapides, ni riches enjeux, ni même incidents romanesques, comme on verra.

Vers neuf heures du soir, Dieppe frémissait encore des émotions de cette journée. Les joies folles se traduisaient en banquets somptueux et en préparatifs de bal pour la nuit.

Partout, sur la plage et dans le pittoresque faubourg de la Barre, de vives lumières aux croisées.

Parmi cette ville d'hôtelleries regorgeant d'étrangers et occupées à si haut prix pour cette saison des bains, l'hôtel de la reine Victoria se fait plus particulièrement remarquer par son animation. Les appartements du premier semblent un palais improvisé de lumières et de fleurs. Un dîner est sur sa fin.

Autour d'une table chargée de recherches culinaires, de flacons aux encolures cosmopolites, sont rangés de joyeux convives : on dirait une toile de Winterhalter, à la fraîcheur des toilettes, à la beauté de ces têtes juvéniles d'hommes et de femmes alternées de tons chauds, blonds, roses et blancs.

On ne mange plus. De temps à autre, le vin du Rhin et le Champagne viennent effleurer les lèvres.

— Bravo ! Saint-Léon, le mot est charmant.

— Charmant ! dirent plusieurs voix.

— Vous êtes si bruyants à ce bout de table, fit une jeune femme, que nous n'avons pas entendu.

— Madame, c'est une impertinence qui ne vaut guère la peine d'être redite.

— Il semble, Saint-Léon, que vous ayez peur qu'elle — me soit répétée. A l'adresse de qui donc est-elle ?

— Du sommelier de l'hôtel. Saint-Léon, madame, met en question la sincérité du vin à la glace qui vient de nous être servi pour vin de Johannisberg. Il prétend que ce Johannisberg est un sauterne frappé d'hypocrisie.

La jeune femme sourit.

C'était la reine de l'assemblée.

Son sourire la révélait tout entière ; toute sa physionomie avait concouru à la grâce indicible de ce mouvement de ses lèvres. L'inflexion délicate de son nez, les légères plissures de ses beaux yeux noirs en amande, à la façon des yeux de Lola Montes, mais d'une expression plus élevée, avaient complété par leur jeu la symétrie de ce prestigieux sourire. Elle portait la tête un peu penchée sur ses épaules, en sorte que son regard venait toujours vous prendre comme en dessous et semblait littéralement posséder la faculté de vous soulever et de vous renverser à son gré. Cette femme était d'origine irlandaise ; mais comme les belles femmes de ce pays, elle appartenait tous les types caractéristiques de la beauté. Elle avait les épaules et le cou anglais, le front romain, les yeux andalous et la désinvolture française. Dans les mouvements les inflexions moelleuses de sa personne était empreint un irrécusable cachet de bonne élégance et de vraie distinction. Il y avait en elle de la grande dame accoutumée aux existences fastueuses, de l'enchanteresse par l'habitude et le secret de séduction qu'elle possédait, de l'artiste enfin, car elle tenait au théâtre, qu'elle avait pris, quitté et repris plusieurs fois, selon les hasards de la fortune. Fanny O'Farell avait paru avec éclat dans le ballet à Vienne et à Berlin. Sa vie était une fête continuelle ; mais, au milieu de ses plaisirs et de ses succès, elle sentait souvent qu'elle n'était pas classée dans la société régulière. Quelque chose manquait aux contentements de son orgueil ; elle rêvait parfois une autre place dans le monde que le trône artistique qu'elle occupait ; mais ce désir, dont elle savait la réalisation impossible, brillait comme l'éclair, puis s'éteignait dans les tourbillons de son monde qui l'entraînaient. Les fortunes de la vie avaient eu, comme toujours, une grande pression sur sa destinée ; mais dans la direction qu'elle avait prise, elle avait subi l'influence d'une exaltation trop passionnée, d'un génie trop poétiquement romanesque ; ainsi, souvent, il suffit d'un défaut dans l'équilibre moral de la plus brillante organisation pour qu'elle passe d'une sphère à une autre, comme il suffit d'une tache pour que la plus splendide étoffe soit mise au rebut.

A cette soirée de Dieppe, je me la rappelle comme si l'impression datait d'hier, elle était vêtue d'une robe blanche en mousseline de l'Inde, dont les habiles échancrures laissaient voir, sans les découvrir, les gracieux contours de ses épaules. Des bracelets aux ciselures hardies, cloutés diamants, de fines opales et d'émeraudes, s'enroulaient sur ses bras à demi cachés par le blanc neigeux et transparent de ses manches. A ses beaux cheveux noirs étaient mêlées quelques fleurs printanières que répétait le bouquet attaché à son corsage.

La coquetterie qui se lisait dans les plus petits détails de sa toilette, l'appareil un peu solennel de ces fleurs et ces lumières à profusion, avaient quelque chose d'insolite même dans les habitudes de cette jeunesse dépensière.

La conversation, en effet, malgré les efforts de quelques convives, revenait sans cesse sur un même sujet, car une idée qui se rattache à un événement de la journée, préside au dîner ; elle plane sur la table au-dessus des convives, elle absorbe tous les esprits, elle est au cœur de plusieurs.

Pour ceux-là le charme de la réunion n'est ni dans l'excellence des mets, ni dans la finesse des vins, ni dans les causeries animées, il est dans une espérance.

Le matin, Fanny O'Farell et ses amis parcouraient la vallée d'Arqués. Elle montait, selon son habitude, un cheval de bonne race, vif et difficile à gouverner ; car non seulement elle trouvait une satisfaction de vanité à

montrer son audace et son habileté d'amazone, mais pour qu'un plaisir en fût un à ses yeux, il lui fallait la saveur des fortes émotions : un cheval docile eût été indigne d'elle. En véritable Irlandaise, elle se moquait de ces montures de manège, calmes, routinières, si aimées des cavaliers d'occasion. Son cheval à elle, outre sa vigueur excessive, n'était qu'à demi dressé. Il frémissait au moindre bruit, s'inquiétait de l'imprévu ; une borne, un buisson, un cri venait-il à sa rencontre, il bondissait ou regimbait. Elle l'attaquait de la voix, de l'éperon ou de la cravache, et il partait alors d'un galop furieux. Fanny s'épanouissait de bonheur, elle franchissait les haies, les ruisseaux, les fossés, défiant les timides de la suivre dans ses dangereuses étourderies. Un de ces épisodes si fréquents dans ses promenades était survenu : son cheval, lancé à fond de train, venait de s'engager sur une étroite chaussée qui relie les deux rives de la rivière d'Arqués à l'endroit le plus large et à l'heure où les eaux de son lit déjà profond se trouvaient augmentées par l'affluence de la marée montante. Tout à coup, de la route qui du côté nord s'abouche avec la tête de cette chaussée, parut un taureau échappé et lancé lui-même au galop. A cette vue, le *hunter*, terrifié, fit un écart et se jeta dans la rivière. Des cris de terreur poussés par tous les témoins de cet événement avaient retenti, et simultanément trois cavaliers se précipitaient au secours de Fanny. En quelques minutes, amazone et cheval touchaient l'autre bord sans autre accident que celui d'un bain pris sans préparation ; mais grâce à son costume d'étoffe sombre et épaisse, les inconvénients de l'eau dont Fanny était imbibée étaient peu de chose pour l'aspect de sa toilette. Sa verve railleuse trouva dans cet incident un sujet fécond, mais ce ne fut qu'après l'expression de sa gratitude.

— Merci, M. de Laval ! merci, baron de Beaufort ! merci, vicomte de Méridigny ! avait-elle dit. Eh quoi ! vous, si souffrant, vous n'avez pas hésité ? Oh ! merci !... Mais comment jamais m'acquitter envers vous ?

— Hélas ! lui avait répondu M. de Laval avec tristesse, vous ne le pourrez jamais : nous sommes trois !...

— J'y aviserai, reprit-elle gaiement. En attendant, nous dînerons tous aujourd'hui chez moi, vous l'entendez, et mes sauveurs en réalité, et mes sauveurs platoniques, ajouta-t-elle en s'adressant gaiement à ceux des cavaliers qui étaient près d'elle, et qui, moins heureux ou moins prompts, ou moins hardis que les autres, étaient restés cloués sur la rive, spectateurs émus, mais immobiles de son sauvetage.

Comme on le pense, nul n'avait failli à l'invitation.

— Quoiqu'on ne sauve pas, on dîne, avait dit le plus stoïque des cavaliers.

— Il faut convenir, chère, s'écria l'une des amies les plus intimes de Fanny et la plus folle de ses convives, il faut convenir que c'est un beau chapitre à mettre dans tes mémoires que l'événement de cette journée ! Comment ! trois personnes qui se dévouent pour toi au risque de leur vie ! Mais je n'ai jamais rien lu de semblable. » Un, cela se comprend.

— J'en suis fière et bien heureuse, dit Fanny ; aussi je ne l'oublierai pas !

— Oublier ! oublier ! il s'agit bien de cela. Te voilà liée par la reconnaissance, Fanny ! Il est vrai que c'est le mauvais côté de ton bonheur. Trois créanciers pour une dette.

— Des créanciers qui seront toujours les obligés de madame, dit M. de Beaufort.

— Vous n'en êtes pas moins trois qui avez des titres égaux à faire valoir.

— Que madame se rassure, dit le comte de Laval, nous nous sommes fait la promesse de nous incliner respectueusement devant ses décrets, quels qu'ils soient.

— Grandeur d'âme, monsieur le comte, que vous mettez sur vos lèvres en vrai gentilhomme que vous êtes, mais qui ne saurait être au fond de votre cœur.

— Qu'importe, répondit le vicomte de Méridigny, pourvu que par cet accord la liberté de madame ne soit pas entravée

Fanny fit un signe de tête approbatif.

— Une femme, d'ailleurs, reprit monsieur de Laval, n'a-t-elle pas toujours des procédés délicats et exquis pour exprimer un sentiment tendre, une préférence même sans blesser celui qui n'en est pas l'objet !

— Et, en pareil cas, continua la même voix de femme, comme dit le proverbe : A bon entendeur, salut !

— Oui, il y a des pensées qui se devinent ! Et quand on sait le monde, on se tient pour prévenu à une parole, heureux ou résigné.

Pendant ce colloque, Fanny était restée pensive, ses yeux se portant tour à tour sur le vicomte de Méridigny, M. de Laval, et le baron de Beaufort.

A peine arrivé à Dieppe, M. de Méridigny s'était trouvé en plein pays d'amitié. Les simples connaissances en voyage, à la campagne, aux bains de mer, aux *watering-places*, en un mot, deviennent des intimes comme on sait : ce sont des épaves auxquelles s'attachent les naufragés de l'ennui et de l'isolement. Il avait dû sa présentation dans le monde de la brillante Fanny au zèle de ses amis, et avait subi bien vite la fascination qu'exerçait cette femme autour d'elle ; en peu de jours il avait pris rang parmi les plus assidus. Cependant il était au milieu de ce monde comme un contraste : cela tenait à ses façons un peu timides encore, à l'air de mauvaise santé qui frappait en lui ; à

la régularité hygiénique de ses habitudes. Il ne jouait pas, ne buvait pas, ne bravait jamais la longue insomnie des nuits de bals. S'il montait à cheval, c'était avec modération. En un mot tout en lui était symétrique, calme et carré.

Le baron de Beaufort avait le charme et l'éclat de la : beauté juvénile. Joueur et cavalier infatigable, buveur intrépide, hardi, audacieux à tout. Deux fois il s'était vu riche par l'héritage successif des biens de sa mère et de son père, et deux fois, prenant son capital pour son revenu, il l'avait éparpillé. Mais grâce aux libéralités testamentaires de sa nombreuse et opulente parenté, le jeune baron mène encore un train honorable en attendant quelques centaines de mille francs qu'un grand-oncle lui tient en réserve.

Le comte de Laval a quarante-deux ans. C'est un homme posé d'aplomb sur cent mille francs de rente. Il jouit d'une excellente santé ; sa face est colorée, son galbe admirable. Ses manières sont faciles, mais il n'a rien d'avenant au physique. Il connaît le monde, aime le plaisir ; mais avec trop d'habileté pour compromettre sa dignité ou sa considération par un entraînement irréfléchi de la passion, Enfin, c'est un de ces hommes qu'on recherche par la raison qu'ils sont riches, titrés, et qu'ils sont encore célibataires.

— Silence, mes amis, Fanny va parler. Madame O'Fareil, en effet, avait pris son verre.

— Au courage ! au dévouement ! dit-elle en s'adressant à MM. de Laval, de Beaufort et de Mérigny !

— A, l'amour ! répondit Laval.

— A la chevalerie des plus beaux jours, ressuscitée par vous, messieurs, continu a-t-elle.

— Bien trouvé, car vous êtes la dame de nos pensées, dit Mérigny.

— Mais si nous sommes vos chevaliers, dit à son tour M. de Beaufort, nous avons droit d'exiger un gage.

— Incontestablement, s'écrièrent plusieurs.

— Nous voici en plein moyen âge, observa l'un des convives, un vieux touriste, sir Holburn ; cela rajeunit.

— Madame, reprit M. de Beaufort, permettez-nous de solliciter de vous un souvenir, un mot qui classe cette journée.

— Eh bien ! baron, dit Fanny en lui tendant son verre à demi versé et tout rosé du Champagne qu'il contenait... buvez ; voilà notre alliance.

— Bravo ! bravo ! fit la table.

— Madame, dit M. de Mérigny, serai-je moins heureux ?

Fanny se leva, fit quelques pas vers le vicomte, et lui posa un baiser sur le front.

— Bravissimo ! firent encore les convives.

— Madame, dit M. de Laval à son tour, me laisserez-vous envier le bonheur de mes rivaux ?

Fanny détacha les fleurs qui étaient à son corsage, puis en ayant fait rapidement une couronne, elle alla la placer sur la tête du comte.

— *E sempre bene !* s'écria la galerie ; charmant, délicieusement invneté !

— Alors nous voilà en plein Bas-Empire, observa encore sir Holburn. Cela me rejourt fort, et les Français sont vraiment, très-folâtres. Voyons, se dit-il, éludions la symbolique signification de ce salem tout parfumé d'Orient !

Le touriste n'était pas le seul, comme on le pense, à chercher la solution de cette équation féminine à trois inconnus.

Fanny, par une poétique fantaisie de son imagination, venait d'intriguer tout le monde.

La conversation fut moins animée à partir de ce moment.

MM. de Laval, de Beaufort et de Mérigny étaient devenus tout rêveurs.

La soirée s'écoula néanmoins sans que leur imagination se fût avancée d'un seul pas vers la lumière qu'ils désiraient.

Plus heureux qu'eux trois, sir Holburn, tout en savourant sa tasse de thé quelques heures plus tard, se prit à sourire d'un véritable contentement d'archéologue qui a soulevé une médaille dans un champ romain.

Nul ne fit attention à ce sourire, et le petit vieillard jouit silencieusement et à lui tout seul du motif qui l'avait fait naître.

« Oui, pensait-il, En analysant tous les sentiments du cœur de la femme : M. de Laval étant riche, M. de Beaufort fort joli garçon et mauvais sujet, M. de Mérigny honorable, mais maladif ; puis en opérant la réduction des termes de ce problème, dans lequel X est pour moi la couronne, Y le verre de Champagne et Z le baiser, je trouve que X est égal à mariage, Y à l'amour et Z à l'estime, et qu'ainsi la séduisante Fanny offre sa main au comte, son cœur au baron et son amitié à Mérigny. C'est peu engageant pour le premier. »

La nuit fut pleine d'insomnie pour les héros du petit poème de la veille. D'une admiration contenue, d'une cour jusque-là pleine de réserve, ils étaient presque subitement tombés dans les impatiences d'un amour déclaré.

M. de Laval fut le premier à aborder une explication décisive.

— Les événements, et vous y aidant, madame, m'ont rendu depuis hier un peu moins heureux que je n'étais.

— Comment cela, comte ?

— Vous savez que toutes mes préoccupations se concentrent sur vous ; tant que je vous ai vue indifférente pour moi comme pour tous, je me suis résigné. J’attendais que le temps vous inspirât plus de bienveillance à mon égard. Aujourd’hui, j’ai sujet de m’inquiéter, car d’autres rendent justice à vos mérites, et le hasard leur a fait un accès auprès de vous.

— Pourvu que ma volonté n’y soit pour rien...

— Oh ! c’est tout, en effet ; mais m’autorisez-vous à me livrer à cette croyance ?

— Ce serait m’engager...

— Eh bien ! pourquoi hésiter ?

— Vous me demandez mon secret.

— Je vous demande mieux encore. L’entraînement qui me porte vers vous est tel que je ne saurais plus me contenter de nos rapports incolores. Depuis hier je ne suis plus le même homme : inquiet, perplexe, j’allais dire jaloux...

— Je l’avais entendu, répondit Fanny en riant, avant que vous l’eussiez dit.

— Jaloux, soit ; j’aspire maintenant à devenir pour vous quelque chose de défini. Voyons... il me semble que, comme le roi Henri, je suis à peu près bon, à quelque sauce qu’on me mette. Désormais, que je ne sois plus simplement M. de Laval, un des mille admirateurs de la belle et séduisante Fanny. Faites de moi ou votre ami ou...

— Achevez, comte.

— Acceptez ou mon amitié ou mon amour. Dans l’un ou l’autre cas, je saurai du moins les limites du rôle qui m’est assigné. Le voulez-vous ? Comme ami, je me rendrai digne de votre estime, n’en doutez pas ; mais si j’ai votre cœur, ma fortune...

— Comte de Laval, je serai sincère dans ma réponse ; je sens que la franchise, après votre aveu, est un devoir. Je suis bien jeune encore pour songer à l’amitié. Quelle serait, en effet, l’amitié d’une femme de mon âge ? Moins que rien... elle serait subordonnée à tous les autres sentiments qui nous maîtrisent.

— Je le pense ainsi, interrompit M. de Laval avec un empressement tout gros d’espérance.

— Et l’amour est si précaire, si peu sûr, continua Fanny, ses lendemains sont si peu semblables aux jours d’avant, que je suis déterminée à ne pas braver ses dangers.

— C’est-à-dire, madame, que vous me repoussez ?

— Je n’ai pas dit cela ; ce n’est pas le mot.

— Cependant...

— Vous me demandez, n’est-ce pas, continua Fanny, ou mon cœur ou mon amitié ?

— Oui.

— Je pense, comte, que vous me demandez trop ou trop peu, et, pour vous comme pour moi, je refuse.

— Madame, je m’incline devant votre volonté, répondit M. de Laval, qui venait de comprendre toute la portée de cette restriction.

— C’est cela, comte, replaçons-nous sur le terrain des relations du monde où nous étions.

M. de Laval n’insista plus.

Une heure plus tard, le baron de Beaufort accourait auprès de Fanny.

— Qu’avez-vous donc, cher baron, lui dit-elle, dès qu’il se fut assis, votre air est tout bouleversé ?

— Le sang-froid avec lequel vous m’interrogez est admirable. Ne savez-vous pas quelle est mon affection pour vous ?

— Vous m’en avez parlé quelquefois.

— Dites donc vingt fois, cent fois, et je vous ai sans cesse répété que ma seule ambition serait de lier ma vie à la vôtre en devenant votre mari. Ce sentiment, depuis hier, a pris le caractère de la plus extrême violence, car j’ai des rivaux. Je ne veux plus rester dans le doute : il faut, Fanny, pardonnez-moi cette expression de vive tendresse, il faut que votre bouche se prononce et fixe mon sort. Voire refus serait une séparation éternelle que vous n’imposeriez.

— Mon cher de Beaufort, calmez-vous d’abord et raisonnez un peu. Vous marier, vous !...

Je suis maître de moi.

— Trop !... Puis à votre âge !...

— J’ai vingt-deux ans.

— Comme c’est respectable, mon ami ! Mais passons... Songez que vous avez votre fortune à faire, un nom qui vous oblige, vos goûts à modifier, votre caractère à rendre plus grave. Ce que vous voulez aujourd’hui, demain le voudrez-vous encore ? J’en doute. Vous êtes un homme charmant, mais quelle légèreté ! Non, mon ami, je ne serai pas votre femme, parce que j’espère qu’un jour vous trouverez mieux que moi, et que ce serait mal à moi de couper les ailes à votre avenir.

— J’avais prévu votre réponse ; je savais que vous alliez me congédier.

— Mon bon ami, mais vous êtes fou ! Vous ai-je jamais témoigné que votre présence ne me fût pas agréable ?

— Je ne dis pas cela... Mais l'amour est clairvoyant, sachez-le, et je sais faire la différence de votre langage avec moi et de celui que vous tenez, soit avec M. de Laval, soit avec M. de Mérigny. Vous entrez avec eux clans des détails intimes de votre existence ; vous parlez de vos intérêts, de votre intérieur...

— Franchement, de quoi voulez-vous que je parle au comte avec ses quarante-deux ans, et au pauvre Mérigny avec son air maladif ?

— Mais il est très-joli homme, le vicomte.

— Oui, mais qu'il est maigre !

— Ses traits ont beaucoup de distinction.

— Oui, mais qu'il est jaune !

— Il est fort spirituel.

— Mais il est si grave, si sérieux, si calme... si vertueux, que c'en est effrayant. Et moi qui suis si fantasque ! Nous sommes des contrastes qui ne s'assimilent pas. M. de Mérigny est un de ces hommes dont une femme comme moi fait son ami ; un mari jamais. Que voulez-vous ! ce n'est pas toujours, il faut l'avouer, que nous sommes assez bien avisées pour donner notre tendresse aux qualités sérieuses.

— Ah ! vous avez un art profond pour cacher vos vrais sentiments... Vous ne m'aimez pas.

— C'est possible, mais pourquoi le pensez-vous ?

— Vous ne me l'avez jamais dit.

— Est-ce qu'on dit aux hommes comme vous qu'on les aime !

— Alors on le prouve, madame, en les épousant.

— Quelle idée vous vous faites du mariage ! Mais si j'étais aussi folle moi-même que vous... avant un an, dans six mois, vous en seriez au repentir... peut-être aux reproches. Le mariage ne convient qu'aux hommes...

— Tels que le comte de Laval, n'est-ce pas, et c'est lui que vous choisissez ; je vous devine. Eh bien ! je ne serai pas le témoin de la préférence que vous lui donnerez, madame. Vous ne voulez pas de moi, soit ; je pars, je m'éloigne, je vous quitte ; car, sachez-le bien, dit le baron en se saisissant de son chapeau, votre refus est une douleur et un outrage tout à la fois. Adieu.

— Baron ! baron ! fou que vous êtes, écoutez-moi donc.

Mais M. de Beaufort n'entendait rien, et Fanny n'avait pas encore cessé de l'appeler qu'il avait disparu.

— Il reviendra ! se dit-elle ; mais il sera trop tard. Elle n'était pas encore remise du léger trouble qui avait suivi la sortie du baron, qu'un domestique annonçait le vicomte de Mérigny.

Il était très-ému, et l'expression malade de ses traits s'accusait davantage.

— Je viens, madame, fort humblement causer avec vous de mes perplexités... Ne m'en voulez pas de cette démarche. En toute autre conjoncture, j'aurais maîtrisé mon impatience ; mais, entre vous et moi, je vois des rivaux qui ont, entre autres avantages, celui de vous connaître depuis longtemps. Mon excuse est dans la sincérité d'un sentiment qui s'est efforcé de se montrer à vos yeux et que vous n'avez peut-être pas assez vu. Je ne vous demanderai pas, madame, ce qu'il y a d'espérance pour eux dans la part qu'ils ont reçue hier de votre bienveillance ; je n'ai pas ce droit-là ; je vous demanderai seulement, comme grâce, de m'aider à trouver la véritable interprétation de la faveur qui m'est échue en tombant de vos lèvres. Vous le pouvez d'un mot.

— Ce mot, quel est-il, monsieur de Mérigny ?

— Dites que vous acceptez mon amour et que vous lui accordez la réciprocité.

— Je ne le puis.

— Serait-il possible !

— Je suis sincère...

— Le vicomte allait continuer, quand des bruits de voix dans l'antichambre annoncèrent des visiteurs.

Des amis arrivaient en foule.

En un instant l'appartement fut plein de monde. On venait s'entendre, se dire un dernier mot, car le son même des courses étaient finies, et beaucoup se disposaient à quitter Dieppe. Ces beaux oiseaux de la mode, au plumage chatoyant, s'amassaient avant de s'envoler vers d'autres régions.

Mérigny fut contraint d'ajourner l'entretien qui lui tenait au cœur. Il comptait sur le lendemain ; mais cette occasion si désirée ne s'offrit pas. Fanny était restée à peu près invisible.

Le surlendemain son étonnement fut presque de la stupeur en apprenant qu'elle avait brusquement quitté Dieppe.

On se perdit en conjectures sur ce départ.

Elle avait pris la poste pour Amiens. C'était tout ce qui avait transpiré de ses projets.

Le comte de Laval, le baron de Beaufort n'étaient pas plus initiés que les autres dans ce mystère.

— C'est un de ses mille caprices, une boutade, disaient les uns.

— Elle aura reçu des offres brillantes de quelque directeur de grand théâtre, et elle n'aura pas voulu nous avouer qu'elle acceptait, disaient les autres.

Les éléments de la société dont Fanny était l'âme cherchèrent de nouvelles affinités ou s'éloignèrent de Dieppe à leur tour.

Mérigny rentra peu à peu dans les préoccupations que lui inspirait sa santé.

Après une série de bains de mer, et comme il commençait à ressentir en même temps que du mieux physique, de vagues atteintes d'un indéfinissable ennui, il écrivit à son docteur :

« Que dois-je faire ? »

A quoi celui-ci se hâta de répondre : « Suivre votre itinéraire ; partir pour Plombières. »

M. de Mérigny se rendit d'un trait à cette seconde escale de son itinéraire médical. Il arriva incomparablement mieux de corps qu'il n'était en venant à Dieppe ; mais, par compensation, plus mal d'esprit et de cœur. Il souffrait d'une double blessure : de l'éloignement d'une femme aimée, et de l'indifférence que cette même femme lui avait marquée par la brusquerie inexplicée de son départ ; aussi chercha-t-il à tromper le mélancolique ressentiment qu'il emportait avec lui.

Dès les premiers essais qu'il fit des eaux de Plombières, il en éprouva d'heureux effets ; ses forces augmentaient, il se sentait physiquement revivre. Cette circonstance le rapprocha du monde et des plaisirs qui viennent se chercher à Plombières, comme dans toutes les stations thermales de grand renom.

Au nombre de ces plaisirs figurait la chasse à courre ; elle était la principale occupation de plusieurs cercles d'hommes de fortune, dont les riches équipages parcouraient sans cesse les pittoresques localités des Vosges,

M. de Mérigny se rallia à ce monde, auquel il appartenait et par son rang et par son nom. Il les suivit d'abord avec l'insouciance du désheuré. La chasse est un de ces auxiliaires que les cœurs endoloris appellent à leur aide pour sortir de peine ; c'est un spécifique de la nature des voyages qui engourdissent l'âme en harassant le corps. Il forçait même sa santé pour courre le chevreuil selon son humeur. Il avait chassé au début pour se distraire ! peu à peu il prit goût à cet exercice, le plus noble de tous, dit Buffon, mais qu'il avait ignoré jusque-là ; il chassa ensuite avec un intérêt de plus en plus vif ; enfin, il se passionna et prit feu à cette poésie des sons de la trompe retentissant sous les hautes futaies, au clattement des meutes, au hennissement des chevaux ; si bien qu'à son tour, il voulut avoir son équipage : chiens, chevaux et piqueurs !

Un mois se passa ainsi. L'action des eaux minérales, admirablement secondée par l'exercice incessant qu'il prenait, fut merveilleuse. Le contraste de la teinte safranée de son visage avec l'auréole noire de ses yeux disparut. Une légère coloration pointillait déjà sur ses joues.

Le docteur Blondel, à qui la nouvelle de ces métamorphoses avait été transmise par le vicomte, lui écrivit avec zèle pour l'engager à continuer. Il était tout ému de sa perspicacité scientifique. Il pressentait avec orgueil une guérison dont Paris s'entreprendrait au profit de sa gloire et de ses honoraires. Allez vite à Baden-Baden, répondit-il au vicomte. Plombières a produit tout son effet ; un plus long usage de ses fontaines pourrait même nuire maintenant ; partez !

M. de Mérigny aspirait, comme on le pense, après le retour des beaux jours de sa santé, si longtemps et si tristement ternis, au fort de sa jeunesse. Heureux des changements qui s'étaient opérés, il se sentait moins d'irrévérence pour la médecine en général, et surtout pour les conseils de son affectueux docteur. Cependant, telle était la véhémence emportée de son nouveau goût, qu'au milieu des chiens et des chevaux dont se composait son coûteux équipage, il était presque tenté de ne pas interrompre le cours de ses chasses.

Mais à côté des recommandations du docteur, apparaissait parfois au fond de son cœur, et à travers des nuages de tristesse, le souvenir de Fanny. Un jour, la lettre d'un ami lui ayant vaguement insinué que la belle fugitive pouvait bien s'être dirigée vers une des *watering-places* en vogue de l'Allemagne, Baden-Baden, si couru pour ses fêtes et ses cercles, lui vint à l'esprit comme une espérance, et sur cette idée, il décida son départ.

Il partit en effet ; et tandis qu'il roulait vers Francfort sur-le-Mein, la meute, chiens, chevaux et piqueurs, qui désormais étaient entrés dans les nécessités de son existence, suivaient à petite journée la route de Paris, où ils allaient attendre son retour.

— Aimable et charmant garçon ! se dirent plusieurs des compagnons de M. de Mérigny, réunis au moment de son départ et qui voyaient fuir la chaise qui l'emportait. Charmant garçon !

— Toujours est-il, observa l'un d'entre eux, qu'il quitte Plombières avec une maladie de moins.

— Oui, et cinquante-trois chiens de plus, répondit un vieux baron, grand chasseur lui-même, et qui, à ce métier, avait mangé les trois quarts de sa légitime.

On rit du rapprochement, et tout fut dit.

Le vicomte ne trouva pas Fanny à Baden, mais il ! trouva ce monde doré, brillant et nombreux qui s'y voit toujours. Des princes, des barons plus ou moins médiatisés, des conseillers auliques, des diplomates, des officiers généraux, des noms de la pairie anglaise, des Français de, qualité, des chercheurs d'aventures, des chevaliers

d'industrie, des touristes, des capitaines irlandais sans brevet officiel, des floueurs, des grecs, de la bohème russe, anglaise, allemande, des juifs, des artistes, des dentistes et des coupeurs de cors. Tel était le composé de ce monde qui affluait dans les hôtelleries de Baden. Baden ne change pas : ce que vous y avez vu il y a vingt ans, dix ans, vous le reverrez l'année prochaine. C'est un monde stéréotypé. Il semble que les uniformes, les grandeurs, les décorations restent en permanence, et que les visages seuls se renouvellent.

M. de Mérigny, d'abord isolé dans cette bigarrure où il n'avait rencontré personne, sinon de connaissance du moins d'amitié, s'occupa de sa santé. Il s'établit en homme qui veut en finir avec une entrave aux trois quarts aplani, pour prendre ensuite plus librement son essor.

Le vicomte n'était plus le même. Son regard avait acquis un jet magnétique ; sa peau brune avait pris la vigueur des teintes méridionales ; son système musculaire avait recouvré la plénitude de son élasticité. Il ne se sentait pas tel qu'il avait été quelques années auparavant ; mais plus fort, plus robuste même que lorsqu'il se portait bien à Paris. C'était une tentation naturelle chez un homme si jeune encore que de recourir aux soins de la toilette pour rehausser l'éclat de ces brillantes métamorphoses. Aussi Mérigny se faisait-il remarquer par le bon air de ses habits. Il laissa croître sa barbe, d'un beau noir et d'un brin net et lisse ; d'épais favoris encadraient l'ovale de son visage ; ses cheveux, bouclés naturellement, ajoutaient à la coquetterie de cette tête qui tenait des camées de l'art antique.

Plus d'une parmi les belles princesses slaves si romanesques, comme on sait, plus d'une parmi les grandes dames aux titres vrais, de même que parmi les existences douteuses qui affluaient à Baden, eut des prévenances significatives pour ce charmant cavalier de France ; mais les yeux les plus beaux l'appelaient vainement, M. de Mérigny pensait à Fanny, et quand le dépit le saisissait, au bout des rêveries qu'elle évoquait, il se repliait sur la chasse.

Si le soir il se trouvait mêlé à la foule qui encombraient les salons de conversation, c'était derrière le tapis vert de la roulette ou du trente et quarante qu'il allait se placer.

Le vicomte n'avait jamais mis le pied dans un tripot doré, et se sentit étrangement fasciné à la vue de ces coups du hasard qui adjugeaient ou enlevaient à quelques joueurs, en une seconde, des sommes fabuleuses. Il pensa aux folles dépenses où l'avait entraîné son séjour à Plombières, et il lui parut piquant d'en appeler aux caprices du sort pour couvrir ses caprices à lui, et faire payer par les eaux ce que les eaux lui coûtaient. Il laissa tomber un billet de banque sur la rouge et gagna.

Ce fut une étincelle dans la soute aux poudres. Il joua de nouveau et avec bonheur. En deux nuits il se vit possesseur d'une somme double de son revenu.

La fixité de son bonheur faisait de lui un joueur facile, désintéressé, parfait. Il devint l'un des personnages les plus recherchés à Baden.

Deux mois avaient passé depuis son départ de Paris pour Dieppe, et dans cet intervalle de temps, quelle révolution, quelle expansion dans l'existence de M. de Mérigny, jusque-là si calme, si compassée et si restreinte ! Il n'avait fallu à sa sève pour circuler vigoureusement que le contact de quelques circonstances électriques qui avaient été pour lui ce qu'est le soleil d'avril pour les plantes qui dorment.

« Voilà où j'en suis, » écrivait-il au docteur Blondel, à qui pourtant il ne disait pas toutes les circonstances de sa vie. Je chasse comme feu le duc de Bourbon, et je bois comme lord Brougham. » Il aurait pu ajouter : Je joue comme O'Bearn du congrès de Vienne... et suis toujours prêt à me battre comme M. de Rovigo... Voilà ce que je dois à vos judicieux conseils ; votre idée de m'envoyer pérégriner aux établissements thermaux est une inspiration de cette grande médecine qui ne guérit pas seulement avec le Codex, mais qui complète ses efforts par des influences morales.

« Cher vicomte, répondit le docteur, la saison avance, le climat de Baden, quelle que soit l'opinion de mes confrères à cet égard, ne saurait vous convenir plus longtemps. Par les jours humides et froids il dispose aux pneumonies. Il vous reste à visiter Cheltenham, et à la rigueur Bath, dont les sources sont particulièrement efficaces en automne. Ce sont deux délicieuses villégiatures du grand monde anglais à connaître. Si vous voulez vous assurer une excellente santé acquise à tout jamais, n'interrompez, pas le cours de cet heureux régime errant que vous avez suivi. »

A quoi Mérigny avait répondu : « Docteur, je continue votre médication, et je pars. »

Il s'était décidé en faveur de Cheltenham. La saison d'automne commençait ; on arrivait en foulé ; les maisons se louaient à grand prix ; les artistes affluaient ; les bals étaient commencés sous la direction de Julien ; les théâtres s'étaient ouverts.

Le vicomte fut ravi de son voyage. L'Angleterre fit impression sur lui. Cette haute civilisation qui se manifeste dans les grandes choses du monde aussi bien que dans les plus petites choses matérielles l'édifiait. Seulement, à la vue de l'immensité de cette nation pratique, il se sentit le cœur contristé par l'idée que la France, si riche

d'intelligence, paralysait son génie dans les préoccupations d'un libéralisme puéril, se tordait dans les impossibilités d'une égalité sotte et vaniteuse.

Le vicomte était trop gentleman pour qu'il ne devint pas à Cheltenham l'objet de la politesse et des prévenances des meilleurs cercles.

Un matin qu'il traversait Lansdowne-place, une voiture passa près de lui. Il regarde, et reconnaît Fanny.

— Fanny !... Eh quoi... vous ici !... Arrêtez !

— Monsieur ! fit madame O'Farell, qui n'avait pas reconnu, et toute surprise de s'entendre ainsi appeler.

— Mérigny ! s'écria le vicomte interdit.

— Oh ! mais... quoi... vous, monsieur de Mérigny ?

— Moi-même.

— Quels changements !

— Vous trouvez ?

— A ce point que je me demande encore si c'est bien le vrai Mérigny de la rivière d'Arqués.

— Oh ! bien lui-même.

— Eh ! quelle affaire, mon Dieu, vous a donc conduit à Cheltenham ?

— Evidemment un heureux pressentiment, puisque vous voilà.

— Et de quelle terre promise revenez-vous avec cette brillante santé ?

— De Plombières et de Baden-Baden, où j'avais pensé un moment vous rencontrer.

— Moi

— Oui, vous ! Votre départ m'avait laissé si triste, si affligé ! si incomplet !

— L'affliction, mon cher vicomte, vous sied à merveille !

— J'ai travaillé à me guérir le corps, ne pouvant espérer de me guérir l'âme... Que de reproches j'aurais à vous faire ! mais vous ne m'en avez pas laissé le droit, et je me tais... Oui... rassurez-vous ! je ne reviendrai pas sur ce passé...

Mérigny fit une pause ; c'était un douloureux ressentiment ; puis il continua :

— Daignerez-vous m'apprendre, à votre tour, comment je vous trouve à Cheltenham ?

— Vous ne devinez pas ?

— Non, sur l'honneur.

— Mon cher monsieur de Mérigny, j'ai accepté un engagement pour une partie de la saison d'hiver.

Mérigny eut un éclair de dépit en apprenant que Fanny avait repris la scène.

— Comment avez-vous pu vous décider...

— On m'a fait de si beaux avantages ; d'ailleurs, je désirais habiter l'Angleterre ; c'est un pays où une femme, dans ma sphère, a des chances d'avenir et de fortune qui pour elles n'existent pas en France... Vous avez des préjugés, vous autres...

— Mais cela n'explique pas votre départ mystérieux, précipité...

— Je me trouvais à Dieppe dans une fausse position, j'ai voulu en sortir...

— Egoïste !

— Non, prudente ou fantasque, soit, mais pas égoïste. Au surplus, nous causerons, mon cher vicomte, tant que vous voudrez, et de vous et de moi. Je serai toujours visible pour vous à *Queen's hôtel*, sauf le vendredi soir ; c'est mon jour de théâtre ;

Ils se revirent, comme bien on pense ; Mérigny avait hâte de se rapprocher de cette femme, dont le souvenir avait grandi dans son cœur. Fanny, de son côté ; n'avait pas de mot pour rendre l'étonnement qu'elle éprouvait à la vue du vicomte. Quelle différence entre le Mérigny d'avant et le Mérigny qu'elle retrouvait ! Il ne lui fallut pas beaucoup de jours pour apprécier la trempe refaite de son caractère, l'essor de sa nouvelle existence. A la bouillotte, il jouait, gagnait ou perdait en opulent nabab ; à la chasse au renard, si fréquente aux environs de Cheltenham, monté sur un excellent cheval, hardi cavalier, il franchissait haies et fossés en véritable jockey de steeple-chase. Elle s'émerveilla ! Conteur aimable et gai, pétillant de verve, à table, il buvait du xérès, du vin du Rhin, du porto, sans dédaigner le madère et le claret, et cela sans sourciller, portant toutes voiles dehors !

A ses yeux, l'homme était complet. Le charme opéra. L'étonnement chez elle fit place à un sentiment d'une autre nature. Elle se prit à rêver au vicomte au milieu de ses préoccupations et de ses succès de théâtre. Elle éprouva une sorte d'intimidation même, à la pensée que son talent d'artiste allait subir l'épreuve de son jugement.

Mérigny fut un des premiers assis le vendredi soir au théâtre.

L'assemblée était splendide. On donnait le ballet d'*Imogène*, dans lequel Fanny avait créé un pas nouveau.

Elle fut accueillie avec cette frénésie anglaise qui, chez nos voisins, semble plutôt le résultat d'un *parti pris* que celui d'une admiration soudaine provoquée par les merveilles de l'art ; l'enthousiasme atteignit des proportions folles.

Jamais succès théâtral n'était venu à la hauteur de celui qui accueillit Fanny dans l'expression de son rôle. Elle fut demandée, redemandée ; triomphalement applaudie ;

Mérigny, pendant que la salle frémissait sous les acclamations, était pâle d'émotion, moite de crainte et de bohnour. La nuit fut une longue insomnie, nuit inquiète, perplexe.

Le lendemain, il était de bonne heure auprès d'elle.

Fanny avait sur une table, à ses côtés, vingt lettres d'amour plus passionnées les unes que les autres, vingt offres de position brillante que lui avait valu son beau succès de la veille. C'est un usage en Angleterre.

— J'ai tenté une lutte impossible avec moi-même, lui dit Mérigny, en me condamnant au silence. Je vous aime, Fanny, et cet aveu que je vous ai fait à Dieppe, vous me voyez tout prêt à le renouveler ; que dis-je ! je vous aime d'une passion plus folle, plus vive, plus ardente après votre succès d'hier. Oh ! laissez-moi croire que vous ne m'avez pas dit votre dernier mot le jour où je vous ai avoué que je vous aimais !

— Mais, interrompit Fanny... mais que vous ai-je donc dit ?... je ne me le rappelle pas.

— Faites que j'en perde moi-même le souvenir à jamais.

— Eh ! quand je vous dirais que je vous aime, monsieur de Mérigny ! serait-ce une raison d'être heureux et pour vous et pour moi ? Voyez, continu a-t-elle en lui mettant sous les yeux l'encyclopédie de lettres amoureuses qu'elle avait reçues ; voyez ! si une femme ne fondait son bonheur que sur les avantages de la fortune, que d'occasions... et, pourtant, je les refuse !... Et elle jeta les lettres au feu.

— Eh bien ! si pour vous prouver à quel point votre empire est grand sur moi, je vous disais : Fanny, moi aussi ma fortune, mon nom sont à vous. Que feriez-vous ? fit-il en lui tendant la main.

— J'accepterais, monsieur de Mérigny, et sans condition, répondit-elle, en laissant tomber sa main dans celle qui lui était présentée.

En Angleterre, on est fort expéditif en fait de mariage.

Mérigny se contenta d'écrire au docteur qu'il était complètement guéri... Quelque temps après, le docteur sut toute la vérité.

— Et moi, se dit-il, qui l'envoyais aux eaux pour le sauver ! Partout où il se guérit d'un désordre physique, il gagne un défaut moral ! A Dieppe, il se passionne ; à Plombières, il se fait chasseur ; à Baden, il devient joueur, et à Cheltenham, il se marie avec une comédienne... C'est singulier comme on arrive au but.

CAPRICE

LADY CAVENDISH ET MADAME DE FLAVIGNY.

Le bois de Boulogne resplendissait de toutes les richesses d'une belle matinée de printemps. Sur les allées lisses comme celles d'un jardin anglais, couraient et disparaissaient de brillants équipages. Dans celui qui vient du prendre l'allée de Madrid, et qui roule d'un bruit si mat sur le sable, est une jeune femme. Elle interroge d'un regard continu la lointaine perspective des avenues devant lesquelles passe sa calèche.

— Il n'est donc pas encore deux heures ! dit-elle. Oh ! mais si fait, se répondit-elle presque aussitôt ; il est bien deux heures !... Et, toute rayonnante d'une soudaine émotion de contentement, elle se rejeta au fond de sa voiture.

Dans ce moment, un jeune homme, monté sur un cheval irlandais, paraissait au fond d'une allée et s'avavançait au grand trot. La voiture ne tarda pas à s'arrêter, ainsi que le cavalier, qui se trouvait à la portière.

Il allait mettre pied à terre, mais à un geste significative de la jeune dame, il ne quitta pas son cheval. Ce geste avait dit : Vous voyez bien que je ne peux pas vous donner place dans ma voiture, je n'ai pas mon chaperon avec moi : lady Cadington est indisposée.

— C'est juste, répondit le jeune cavalier, les bienséances le veulent ainsi, et pourtant vous êtes Anglaise et veuve, le monde vous accorde plus de liberté.

— Cela est vrai, mais à condition que nous n'en ferons pas usage.

— Peut-être n'êtes-vous pas, fâchée, milady, que cette condition vous fournisse un prétexte.

— Cette observation ne mérite aucune réponse, monsieur ; votre système à vous, et je vous blâme, c'est de toujours exiger de vos amis des paroles qui engagent ; nous autres Anglaises nous ne pouvons nous faire à de telles impatiences ; aussi laissons cela. Ma voiture va suivre cette allée, tenez-Vous à la portière et causons. D'abord, parlez-moi de votre visite chez le comte de Saligny.

— Il m’a fait un accueil parfait, un de ces accueils qu’on s’accorde de puissance à puissance. Il y à eu chasse, cavalcade ; on voulait me retenir toute la semaine ; mais les jours me paraissaient bien longs, et, au milieu de ce blason de grandes dames, quelque chose me manquait !...

Milady sourit et fit signe qu’elle ne voulait pas en savoir davantage. Elle continua :

— Comment s’est passé votre temps le soir ?

— Que vous disais-je ! La compagnie a insisté pour entendre la lecture de ma comédie.

— Eh bien !

— Eh bien ! Le succès a dépassé mon attente.

— Recevez mon compliment... Et le ministre ?

— Je l’ai vu hier. Il a mon dernier travail entre les mains, et m’a dit qu’il ferait son rapport au roi.

— De mieux en mieux, dit la jeune dame avec un radieux sourire de satisfaction.

La dame et le cavalier, qui marchaient de conserve, avaient gagné l’a venue fashionable et populeuse du bois. Tous deux avaient si bon air, leur causerie paraissait si intime, que la curiosité des promeneurs en était éveillée. Le jeune cavalier était bien pris dans sa taille, aucun de ses mouvements n’était gêné ; son visage était un type de distinction. Il était difficile, en le voyant, de ne pas lui assigner un rang social plus élevé que celui qu’il occupait en réalité. En Espagne, en lui parlant, on l’eût appelé *don* quoi que ce soit ; en Allemagne, monsieur *le baron* ; en Angleterre, *sir* ; et dans la France d’autrefois, quand les effigies sociales n’étaient pas mêlées comme celles des pièces d’argent, on lui aurait dit : monsieur *le vicomte*.

La jeune dame avait non moins de distinction et de façons aristocratiques ; mais, à part l’idéalité de ses traits, ce qui était le plus remarquable en elle, c’était l’élégante aisance avec laquelle ses vêtements s’ajustaient à sa personne. Un peintre, en la copiant servilement sur la toile, aurait pu faire un charmant tableau au pastel. Toutes les capotes seyaient à cette tête, pourvu que ces capotes fussent élégantes ; toutes les mantilles de dentelle seyaient à sa taille, tous les brodequins de soie fine seyaient à ses pieds, tous les gants de pur canepin brodé, petits et effilés, seyaient à ses doigts. La soie, le velours, la dentelle, les fleurs, les pierres fines, les couleurs les

plus vives, tout cela posé sur elle, à profusion ou avec parcimonie, allait à sa personne, et gagnait à être sur elle.

Parmi les cavaliers et le monde des équipages, beaucoup étaient de la connaissance de lady Cavendish, et la saluaient en passant. A chaque nouvelle salutation, elle éprouvait un ineffable sentiment de joie intime. Ce sentiment pouvait se traduire ainsi : Monsieur de Blainvilliers est un homme élégant, jeune ; il a du talent, il est recherché par la société parisienne, c'est donc quelque chose d'être aimée de lui. Mais l'entraînement de ces réflexions ne l'aurait pas amenée à dépasser certaines limites de bienséance. Comme veuve, elle pouvait se permettre beaucoup ; mais elle était jeune et belle, et sa jeunesse et sa beauté la rendaient circonspecte. Comme Anglaise, elle aurait pu invoquer les usages de son pays, très-tolérant envers toute femme libre des liens du mariage ; mais elle était en France, et ses compatriotes, toujours jaloux de ce qui n'est pas eux, exerçaient sur elle un contrôle malveillant qui, sans changer ses goûts, l'obligeait cependant à les comprimer.

M. de Blainvilliers était au fait des exigences de cette position et s'y soumettait de bonne grâce. En public, il n'était qu'une simple connaissance ; dans le cercle discret d'une ou deux intimités, c'était un ami. Il tenait merveilleusement le double rôle qui lui était échu.

Presque toujours ce que lady Cavendish allait demander qu'il fit, il l'avait pressenti, et il exécutait le désir exprimé. Son amitié avait la seconde vue.

— Vous avez l'air préoccupé ? lui dit-elle.

— Oui, car je sais bien qu'il faut que je vous quitte, et je suis à peine venu.

— Vous dites vrai. Si vous restiez plus longtemps avec moi, vous me mettriez de mauvaises affaires sur les bras, Le capitaine Fauntleroy vient de passer ; c'est une mauvaise langue ; et madame O'Mera, dont la voiture a rencontré trois fois la mienne, m'a regardée en souriant presque ironiquement.

— Tout ce monde est bien envieux !

— Leur colère me fait rire.

— Dites que vous en avez peur, car vous n'osez la braver.

— Oui, pendant quelque temps encore.

— Que je voudrais connaître vos projets !

— Peut-être les avez-vous devinés ; mais s'il peut vous être agréable de les apprendre de ma bouche même, quelque jour prochain nous en causerons.

— Pourquoi pas maintenant ? Voyez comme cette allée est fraîche et solitaire, ombreuse... Nous ne serons pas interrompus.

Lady Cavendish sourit de cette impatience.

— Y pensez-vous, maintenant ? Mais c'est tout un plan d'existence dont il s'agit, et pour vous le communiquer) il me faut une convenance de temps qui me manque ici. A une autre fois. Partons : vous par cette direction, et moi par cette autre. Adieu. A ce soir, chez lady Cadington.

La jeune femme tendit sa main à Mr, de Blainvilliers, qui, après l'avoir saluée à la française, c'est-à-dire en se découvrant fort respectueusement, déboucha du bois par l'avenue de Saint-Cloud, pour se rendre chez lui, rue Pigale.

Vers le milieu de la rue de Varennes, au fond d'une cour, et entouré d'arbres, est un charmant petit hôtel, dont le calme est aussi profond que s'il se trouvait bâti au milieu, des bois. La rue de Varennes est une de ces voies, en petit nombre à Paris, où s'abrite le repos opulent. Cet hôtel, par sa situation, c'est le sommeil dans le repos. Il appartenait à une jeune femme de vingt-cinq ans au plus, quoique veuve depuis quelques années.

Il était facile, au choix de cette demeure et à l'ameublement, de prendre une idée assez exacte du caractère de madame de Flavigny. C'était l'élégance unie à la simplicité la plus sévère. Lady Cavendish et madame de Flavigny, nonobstant leur conformité d'âge, d'éducation, de fortune, de beauté et de grâce aristocratique, étaient deux antithèses par leurs goûts et leurs habitudes. Madame de Flavigny vivait en dehors du monde, dont lady Cavendish faisait ses délices. Le bal, la représentation, le mouvement allaient à l'une, tandis que l'autre ne se plaisait que dans la retraite et les relations de la plus étroite intimité.

Le salon dans lequel madame de Flavigny se tenait habituellement et recevait ses visites de prédilection, se faisait remarquer par une profusion de livres, d'albums et de charmantes compositions de peintures. Çà et là des travaux à l'aiguille en voie d'achèvement. A côté du piano, une riche collection de musique. L'atmosphère de ce salon était tout imprégnée de je ne sais quelles émanations qui devaient féconder la conversation. Il suffisait de jeter un coup d'œil autour de soi, et soudain mille sujets vous étaient inspirés. Les habitudes de madame de Flavigny n'avaient rien de l'austérité

de la prudence. Gaie, avenante, affable, il était facile de pressentir que le veuvage n'était pas un état pour elle définitivement accepté, On disait même que, parmi ses visiteurs les plus assidus, il avait un jeune homme sur qui son choix, un jour ou l'autre, pourrait bien s'arrêter. Madame de Flavigny ne s'était jamais interrogée à cet égard d'une manière décisive ; mais les personnes qui l'approchaient se flattaient, comme toujours, de lire mieux qu'elle dans ses propres sentiments.

Ce jeune homme, à la vérité, avait en lui des qualités qui répondaient aux idées favorites de madame de Flavigny. C'était un esprit grave, sentimental, studieux tout à la fois et enthousiaste. Il n'avait aucune d'ambitions de la jeunesse d'aujourd'hui. Son enthousiasme semblait se concentrer dans le cercle des affections de l'âme et du cœur. C'était surtout par là qu'il avait su s'emparer de l'attention de madame de Flavigny. Malgré la fréquence de ses visites, elle n'en voyait jamais arriver l'heure sans une vive émotion. La régularité de son visiteur, qui arrivait toujours avant l'aiguille du cadran, l'enchantait par-dessus toute chose. Elle y voyait la preuve irrécusable que les obligations du monde et les occupations de l'ambitieuse comptaient pour rien dans son existence de jeune homme.

La femme qui, comme lady Cavendish, veut que son amant soit puissant, recherché, admiré de tous, aime-t-elle moins ou plus que la femme qui, comme madame de Flavigny, veut qu'il soit à elle exclusivement, qu'il vive s'absorbe dans le cercle de l'affection qu'elle éprouve pour lui ? Grande question de la métaphysique du cœur, dont la solution n'est pas encore trouvée.

Quand la pensée de madame de Flavigny se concentrait un peu vivement sur l'avenir dans lequel elle faisait entrer ce jeune homme, sa curiosité s'éveillait naturellement sur son compte, et elle cherchait à approfondir son caractère.

— J'ai bien de la peine à comprendre qu'au milieu d'une jeunesse tout occupée d'idées d'ambition, vous puissiez admettre que le bonheur ne soit pas dans la fortune et la renommée ? J'ai besoin que vous me révéliez le secret de cette exception.

— Selon moi, la renommée, la gloire et la fortune, peuvent satisfaire la vanité, conduire à la considération et au plaisir, mais point au bonheur réel. Le désert du cœur est son sol naturel.

— Dans quelles conditions vous placeriez-vous donc, si vous aviez le choix de votre destinée ?

— D’abord, dans un milieu indépendant ; puis, dans la mutualité d’un sentiment qui pourrait se passer d’auxiliaires pour vivre.

— Oui, disait madame de Flavigny avec rêverie... le bonheur durable n’est ni dans le mouvement ni dans la vanité.

Ces entretiens s’arrêtaient toujours à cette limite, au la de laquelle arrivent ces aveux que la prudence de madame de Flavigny eût considérés comme trop prémas ; mais quelque indéterminés encore que fussent ces entretiens, ils se prolongeaient pendant des heures. Madame de Flavigny venait-elle, après une longue séance, à entendre sonner la grosse horloge de la salle à manger, elle tournait ses regards étonnés vers son compagnon, et semblait lui dire : Quel dommage que vous partiez ! mais il le faut. Il sortait, et, à la porte extérieure de l’hôtel, il trouvait un cabriolet de remise qui l’attendait. Le cabriolet partait et se rendait habituellement rue Pigale. Car ce jeune homme n’était autre que M. de Blainvilliers lui même. Un billet parfumé, au cachet héraldique, qu’il trouvait souvent chez son concierge, venait tout à coup lui imprimer une secousse, et détourner le jet de ses idées pour le précipiter dans un autre courant ; car ce billet était signé : LADY CAVENDISH !

M. de Blainvilliers se trouvait placé dans une position délicate. Les circonstances la lui avaient faite, non moins que les qualités et les défauts de son organisation ; il avait un cœur bon, généreux, un esprit élevé ; mais il était doué, pour son malheur, d’une âme dont la faculté d’assimilation était excessive. Son enthousiasme vibrait au contact de toutes les poésies. Les hasards de sa vie d’homme du monde l’avaient mis en relation avec lady Cavendish, d’une part, et, de l’autre, avec madame de Flavigny. D’abord, il s’était plu tout simplement dans la société de ces deux femmes ; subissant leur influence sans arrière-pensée. Auprès de lady Cavendish ; brillante, vive, orgueilleuse, il s’inspirait de cette poésie de grandeur, d’ambition, de succès, qui rayonnait de lady Cavendish. Auprès de madame de Flavigny, bonne, élégante, généreuse, craintive ; solitaire, il s’inspirait d’une poésie plus intime. Plus tard, l’entraînement qu’il éprouvait devint un sentiment ; le sentiment s’augmenta de la certitude qu’il eut bientôt qu’une place à part lui était acquise dans les préoccupations de ces deux jeunes femmes.

Maître d’un très-modeste patrimoine, M. de Blainvilliers avait reconnu que, pour s’assurer de la considération, il devait demander à ses talents des ressources auxiliaires. Quand son engouement pour lady Cavendish eut pris un caractère de ténacité sérieuse, son zèle, pour le travail redoubla. Il

rechercha la protection des puissants, se fit des amis de ceux qui dispensent la réputation à Paris. Lady Cavendish lui était devenue une émulation ; car, pour l'intéresser, il fallait qu'on parlât de lui, de ses talents, de son importance, et qu'on pût lui prédire un brillant avenir.

— La vraie condition de la femme, disait-elle à M. de Blainvilliers, c'est de prendre sa valeur, sa considération de l'homme auquel elle s'associe.

Ainsi, M. de Blainvilliers se livrait aux séductions de ce double amour ; mais cette existence, en apparence si facile, si douce, n'était pas sans ennuis. M. de Blainvilliers avançait peu ses affaires dans les hautes régions. Les puissances qu'il courtisait de ses œuvres et de son temps, semblaient ne pas lui rendre toute la justice qu'appelait son mérite. Souvent il affectait devant lady Cavendish un air de sérénité que ne justifiaient pas les mécomptes de la journée. Il s'habillait avec une recherche extrême et le sourire sur les lèvres, quoique l'âme assombrie, et se rendait dans les salons fastueux où il était assuré de la rencontrer. C'était alors que le coin-de-feu du petit hôtel de la rue de Varennes lui apparaissait comme un abri désirable, un port contre la tourmente des désappointements. Là on ne le poussait pas sur la scène du monde pour s'affaire applaudir. On lui disait : Soyez calme, dispensez-vous de travailler pour les spectateurs comme un sauteur d comédie.

Le monde, pour qui le hante et n'est pas passé riche est un abîme qui dévore. M. de Blainvilliers était arrivé bout de sacrifices. Des dettes compliquaient sa position Des échéances menaçaient ; les promesses d'en haut ne se réalisaient pas ! Il sentait derrière lui, toujours vivant cette fatale nécessité de se produire, de figurer dans les cercles brillants, afin de ne pas déchoir. Il allait chez les ministres, sollicitait des entrevues, visitait les intimes, et les faveurs n'arrivaient pas.

Un jour, ce jour avait été accablant pour lui de dés enchantements et de mécomptes, il avait trouvé l'accueil de ses intimes plus froid que de coutume. Son énergie en avait été ébranlée. Une tristesse pénétrante l'avait envahi Il arriva chez lady Cavendish dans cette sombre disposition. Il était pâle, sa parole était brève. Ce n'était pas cette fluente expansion de jolis riens, de compliment dorés, dont lady Cavendish avait l'habitude. Elle fut frappée de ce changement sans en soupçonner la cause. Entre ses opinions sur M. de Blainvilliers et la réalité, il avait une muraille épaisse ; pierre à pierre elle s'écroula,

— Avez-vous entendu parler de la fête qui se prépare à l'ambassade ?

- Oui, madame.
- Vous en serez ?
- Pas cette fois.
- Vous riez !
- Je dis vrai. Je n'ai pas l'esprit aux fêtes.
- Qu'y a-t-il donc ?
- Du découragement en moi.
- Êtes-vous sérieux ?
- Oh ! très-sérieux.
- Expliquez-vous.
- Madame, je viens de faire une découverte importante :
- Voyons cette découverte, monsieur.
- C'est que je ne suis pas ne pour les grandeurs.
- Excellente plaisanterie.
- Non, vous dis-je, je ne plaisante pas. La considération, la fortune ne valent pas la peine qu'on se donne pour les acquérir.
- Vous m'étonnez de plus en plus.
- Ah ! c'est que vous n'avez jamais pu savoir de quelles aspérités la vie est semée pour quelques-uns.
- Vous n'êtes pas de ce nombre ?
- Vous vous trompez. Mon existence est pleine d'amertume et d'agitation sans résultat... j'en suis las. Pour les uns, la fortune et les honneurs sont des dons tombés du ciel ; pour d'autres, c'est une route pénible, sans issue. Marcher, solliciter, travailler, ne pas dormir, craindre, se créer des inimitiés, voilà à quelles conditions on arrive au vain plaisir de faire parler de soi un peu, ou de se créer sur les autres hommes une influence éphémère. Cette existence ne convient pas à ma nature. Je sens qu'il y a en moi quelque chose qui appelle le calme, le repos et même la médiocrité... Mais pardon, madame, à quoi bon vous entretenir de toutes ces mélancolies ?...
- Au contraire, monsieur de Blainvilliers, je vous écoute avec intérêt ; vous ne pouvez pas en douter, sûrement ; mais vous avez des amis nombreux, influents, n'est-ce pas ?
- Je ne crois plus à ces amis.
- Vous êtes à la veille d'être appelé à des fonctions élevées, m'avez-vous dit ?
- J'y renonce.

— Et le monde ?

— Je m'en éloigne.

— Et que dira-t-on ?

— On dira... Le monde vaut-il donc la peine qu'on se préoccupe de ses opinions ?

— Moi, je le pense ; mais, au surplus, pourquoi quitter le monde quand on a, comme vous, un patrimoine qui vous suffit ? La terre de Blainvilliers est à vous ?

— Le nom seul, madame, est à moi.

— Je croyais que ce ne pouvait être que la désignation d'un domaine héréditaire.

— Ce n'est pas toujours ainsi en France.

— C'est fort étrange ; mais qu'importe, laissons cela, pour nous occuper de vous. Votre fortune serait-elle insuffisante, embarrassée...

— Mes goûts répondront dorénavant à ma fortune. J'en ai fini avec les étourderies folles et vaines ; je demanderai mes plus douces jouissances aux inspirations du cœur et de la pensée. J'ai de quoi peupler la solitude la plus grande, Combattre la médiocrité la plus obscure, et ce trésor de souvenirs, madame, c'est à vous que je le devrai.

— Vous êtes poète ; demain vous serez plus positif.

La poitrine de M. de Blainvilliers se gonfla, et il dit avec étouffement de cœur :

— J'en doute, madame.

Lady Cavendish resta sous une pénible impression, après cet entretien ; cependant, elle se persuada que M. de Blainvillier savait exagéré sa tristesse.

Le lendemain, M. de Blainvilliers, à la vérité, n'avait pas la même exaltation de chagrins. Il se repentait de sa franchise ; aussi ne s'exila-t-il que du monde, sans quitter les salons de lady Cavendish. Le couteau de la nécessité pesait sur lui, et courageusement il avait su entrer dans la voie des honorables résignations.

Lady Cavendish ne crut pas de longtemps à un parti pris, elle tenta de le ramener, elle continua de lui envoyer des invitations de bal, s'étonnait à chaque occasion nouvelle de ne pas l'avoir vu chez le duc un tel, chez la comtesse une telle, dans les raouts, aux concerts, aux ambassades. Après quelque temps d'espérance et d'attente vaine, les résolutions de M. de Blainvilliers l'attristèrent ; cela s'aperçut à quelque peu moins d'éclat sur

ses traits. A cette phase de tristesse succéda une vraie préoccupation ; elle se troublait à la vue de M. de Blainvilliers, rougissait comme un enfant dans ses entrevues avec lui, laissant voir de la gêne, de la contrainte jusque dans sa contenance.

M. de Blainvilliers s'étant présenté un soir, comme de coutume, chez lady Cavendish, on lui annonça qu'elle était Partie. Il pensa qu'on faisait erreur ; on lui répéta que lady Cavendish était réellement partie ;

— Avez-vous une lettre pour moi ?

— Oui, monsieur.

— Mais donnez-la donc !

Il prit la lettre avec un tremblement d'impatience.

« Mon cher monsieur de Blainvilliers,

Nous partons, lady Cadington et moi, en toute hâte pour l'Angleterre, où une affaire de famille m'appelle ; je voulais vous attendre pour vous faire part de cette subite résolution, mais lady Cadington a jugé qu'il valait mieux que cette entrevue n'eût pas lieu, et elle a exigé de moi le sacrifice d'un plaisir au nom d'un devoir.

Adieu. »

M. de Blainvilliers attribua le ton froid de cette lettre, aussi bien que le départ, à la réalité d'un événement et famille ; mais il ne tarda pas à savoir que lady Cavendish n'avait ni parents, ni amis en périls, ni intérêts compromis. En un mot, que nulle raison n'avait justifié et voyage. Sa réflexion se concentra sur lui-même, et il vit clair : c'était de lui qu'on s'était éloigné. Lady Cavendish ne l'avait pas aimé pour lui-même ; ce qu'elle avait aimé, c'était son éclat ; l'affection qu'elle avait pour lui était conditionnelle. M. de Blainvilliers trouva dans sa dignité un adoucissement à ses regrets.

L'éloignement de lady Cavendish avait laissé le champ libre à madame de Flavigny. Le cœur froissé par le souvenir de la première, il se replia vers la seconde avec une tendresse reconnaissante des peines qu'elle lui avait du moins épargnées jusque-là.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Un jour, un cavalier ministériel se présenta à sa porte. M. de Blainvilliers était nommé à un poste diplomatique ; le ministre lui annonçait que le lendemain il serait présenté au roi.

Après plusieurs jours donnés à ce changement de fortune, débarrassé de ses devoirs officiels, il songea au petit hôtel de la rue de Varennes. Quelle surprise ! quelle joie pour madame de Flavigny ! pensait-il.

M. de Blainvilliers est vêtu de noir, un ruban rouge-est attaché à sa boutonnière, son visage est radieux. Le cabriolet qui le transporte brûle le pavé. Il sonne, le cœur lui bat, il est introduit.

— Oui, c'est moi, dit-il à madame de Flavigny qui le regardait avec étonnement. C'est moi... Ce sont là les métamorphoses que quelques jours ont produites.

— Quel mystère !

— Je suis heureux, madame, laissez-moi vous le dire.

— Quel que soit ce bonheur, monsieur de Blainvilliers, j'y prends une vive part.

— Pour l'homme qui se sent une valeur, il est une position pleine de souffrance, c'est de rester en bas, perdu dans la foule. Je l'ai connue, moi, madame. Enfin, la chance a tourné... la fortune me revient.

— En effet... ce ruban... vous êtes...

— Ce n'est pas tout, madame ; pardonnez cet orgueil à qui fut méconnu si longtemps... Le roi m'a nommé à un poste éminent.

— Et vous accepterez ?

— Refuser serait une faute irréparable peut-être... J'ai été froissé, humilié par les dédains de plus heureux que moi ! J'ai ma revanche à prendre.

— Ainsi, quand je vous croyais content de votre sort, peu soucieux de renommée, que je vous croyais au-dessus des atteintes de l'ambition, vous nourrissiez en secret, sans me le dire, des idées de grandeur, de gloire... que sais-je...

— Je n'avais qu'un louable désir de me faire une indépendance ; mais d'ailleurs, quelle satisfaction plus sentie que de se voir élever et d'élever celle qu'on aime ! Comme on porte haut la tête, quand sur elle on voit rayonner le mérite, la fortune ! Quoi de comparable à la félicité de l'homme envié, obéi par les autres et venant déposer grandeur, pouvoir, influence aux pieds de la femme qu'il aime, et lui disant : « Toi, je suis ton esclave ! »

Madame de Flavigny tenait ses regards immobiles et chargés de tristesse attachés sur M. de Blainvilliers.

— Ainsi s'explique votre absence... Vous commencez à négliger vos amis... déjà... C'est mal.

— Épargnez mon bonheur, dit M. de Blainvilliers ; un mot encore comme celui-là, et vous le détruiriez.

Madame de Flavigny n'insista point ; mais elle demeura rêveuse et distraite, si bien que le contentement de M. de Blainvilliers, qui faisait contraste, fut refoulé au dedans. Il s'efforça de dissiper les étranges préoccupations qu'il remarquait en elle, et de galvaniser leur entretien qui se glaçait de plus en plus. Il fallut remettre l'espoir du succès à une autre fois.

— Ne pourrais-je pas, avec plus de justice que vous, dit-il à madame de Flavigny, vous taxer d'indifférence pour le bonheur de vos amis ? Mais toute autre interprétation donnée à votre froideur me paraîtrait préférable.

— Et vous auriez raison, répondit madame de Flavigny avec une contrainte qu'elle aurait voulu dissimuler.

— Adieu donc, madame, lui dit M. de Blainvilliers, et il lui tendit la main.

— Adieu, dit-elle.

— Et à demain, continua M. de Blainvilliers, au moment où il passait le seuil de la porte.

La porte se ferma... Madame de Flavigny, restée seule, marcha d'un pas précipité vers son canapé, s'assit, et se couvrant les yeux de son mouchoir, se dit :

— A jamais !

Le lendemain, M. de Blainvilliers reçut la lettre que voici :

Un jour a suffi pour emporter des illusions qui m'étaient chères. Après vous avoir vu si souvent, j'avais cru connaître le fond de votre caractère. Cette persuasion me faisait trouver un bonheur intime dans des rapports dont la nature pouvait se modifier d'un moment à l'autre. Du moins, pouvais-je me confier sans crainte aux hasards d'une pareille possibilité. Aujourd'hui, je me dois à moi-même de me mettre à l'abri de ces hasards. J'avais mal jugé et je m'égarais dans une voie dangereuse. Hier, en vous écoutant, j'ai éprouvé une émotion que je n'ai pas pu vaincre. C'est le ressentiment d'une immense douleur. Heureuse et confiante à l'époque de mon premier mariage, le monde et l'ambition ont détruit ma félicité, nonobstant toute la tendresse de mon mari et ses promesses solennelles. Vous m'avez rappelé, par votre langage, ces paroles qu'il m'a adressait en répondant à mon cœur alarmé, et ces paroles pourtant avaient été l'avant-

coureur de mes profonds chagrins. Depuis lors une résolution suprême a été prise par moi, résolution incompatible avec les sentiments qui sont en vous. Oublions donc le passé ; demain, au moment où ma lettre vous parviendra, je ne serai plus à Paris. Recevez mon adieu, au fond duquel il y a plus de regrets que je ne veux me permettre de vous exprimer.

LÉONTINE DE FLAVIGNY. »

M. de Blainvilliers relut cette lettre pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Il ne répondit pas ; il sortit tout effaré et courut à la rue de Varennes. Madame de Flavigny était partie en effet, et personne ne connaissait le lieu de sa retraite.

Il écrivit pour dissuader madame de Flavigny de l'opinion qu'elle s'était faite sur lui. Le lendemain, il écrivit de nouveau ; le surlendemain, encore. Toutes ses lettres lui furent renvoyées sans avoir été décachetées. — Et ainsi, pensa-t-il, madame de Flavigny non plus ne m'aimait pas d'un amour vrai, et ce qu'elle aimait, elle, c'était mon obscurité !...

Cette nouvelle déception avait saisi M. de Blainvilliers à l'improviste. Il en fut accablé. Lady Cavendish et madame de Flavigny, ces deux sources de poésie contrastée pour lui, avaient également failli à ses espérances ! Mais un matin se leva en se demandant si lady Cavendish et madame de Flavigny valaient bien la peine qu'il les regrettât d'un regret aussi sincère. — Toutes deux recherchaient leur bonheur auprès de moi, dans la satisfaction de leurs idées, sans une abstraction et non dans le sentiment : ce sont les expressions différentes, disait-il, d'un même égoïsme.

Les devoirs de sa charge, le mouvement du monde agité dans lequel il vivait, avaient, sans guérir cette blessure du cœur, adouci ses plus aigres douleurs. Il vivait donc de cette vie laborieuse, zélée, de l'homme qui concentre ses idées dans le désir de se faire une fortune. C'était déclaré.

— Je comprends tes regrets, mon cher Blainvilliers, lui disait un de ses amis, le confident de ses chagrins ; mais, soyons de bonne foi, tu t'étais fait une position peu régulière entre lady Cavendish et madame de Flavigny. L'issue de toute cette affaire est un châtement mérité ; mais, enfin, tu n'es pas abandonné du ciel, encore moins des hommes : il faut en profiter. Te voilà dans une nouvelle phase, il s'agit d'en finir d'un coup avec tout le passé, dont la teinte romanesque contraste avec le positivisme de ta situation actuelle. Il faut, mon ami, te consoler de tes peines de cœur et de

tes folies de jeunesse, comme on s'en console toujours, par un mariage de raison. Les partis ne te manqueront pas.

Ce sujet de conversation revint fréquemment entre M. de Blainvilliers et son ami.

— Eh bien ! mon cher, lui dit un jour M. de Blainvilliers, j'essayerai de ce moyen que tu me proposes pour en finir avec mes souvenirs.

Six mois après, M. de Blainvilliers était revenu en congé à Paris. Il avait pris un air plus grave. Sa démarche était plus posée, son costume moins juvénile, et son regard plus placide accusait plus de dignité peut-être, mais il avait perdu quelque chose de son chatoyant éclat. Six mois avaient suffi pour opérer toutes ces différences. Il n'était ni moins bien ni mieux : il était autre ; mais évidemment ces modifications s'expliquaient par d'importants, changements survenus dans sa position, par de nouveaux intérêts, de nouveaux devoirs. Mais, au fond, il était demeuré à peu près le même. Il est des impressions qui restent » nous toute la vie, comme certaines essences au fond des flacons. On briserait ces flacons, que leur parfum s'attacherait encore aux débris. Il y avait des lieux dans Paris, des airs de musique qui avivaient ses mélancoliques souvenirs.

Parmi les lettres qui lui furent remises un matin, il y en avait deux dont la vue lui causa une espèce de vertige, L'une était de l'écriture de lady Cavendish et l'autre de madame de Flavigny. Elles étaient toutes deux à Paris de la veille et désiraient le voir.

L'aventure était étourdissante, M. de Blainvilliers pris comme entre deux portes. Il fut lancé, précipité dans un tourbillon d'idées et de sentiments indéfinissables. Il bondit hors de sa chaise, et se mit à marcher à grands pas, Est-il bien possible, se demandait-il, est-ce lady Cavendish qui m'écrit ? est-ce madame de Flavigny qui m'appelle ? il ne prit pas le temps de réfléchir. S'il avait été maître de lui, il serait resté et aurait froidement répondu à ces deux lettres ; mais le poète et l'enthousiaste s'étaient réveillés ! Il n'avait plus cette calme raison qui pèse les sentiments à leur valeur et dirige les actions conformément à cette appréciation.

Tout était disposé chez lady Cavendish pour sa visite. A peine fut-il entré au salon, qu'une porte latérale s'entr'ouvrit, et lady Cavendish se montra.

L'émotion, la surprise clouèrent M. de Blainvilliers sur sa chaise. Il se couvrit les yeux comme pour cacher ce qu'il éprouvait. Lady Cavendish vint à lui.

— Mon ami, lui dit-elle en lui prenant la main, vous devez me trouver bien coupable envers vos sentiments ?

M. de Blainvilliers ne répondit pas. A peine s'il osait regarder lady Cavendish.

— Oui, j'ai été coupable, et vous avez dû souffrir à cause de moi ; mais vous n'avez pas été seul !...

— Comment cela ? demanda M. de Blainvilliers.

Il s'était enfin senti la résolution de fixer ses yeux sur lady Cavendish. Elle était plus belle que jamais ; le contentement lui prêtait une nouvelle âme qui semblait éveiller toutes les harmonies de son prestigieux visage. A cette vue, un indéfinissable sentiment de peine avait pénétré M. de Blainvilliers.

— Dispensez-moi de tout vous dire, répondit lady Cavendish ; qu'il vous suffise de savoir que je me suis trompée ; j'étais orgueilleuse, vaine, coquette, ou plutôt j'ai pu croire, comme vous, que j'étais tout cela... Je croyais que mon cœur ne pouvait se donner qu'autant que votre mérite, vos talents et votre fortune appelleraient les regards sur vous. Folie !... Nous aimons un homme, non à cause de ses richesses, de sa grandeur, de ses talents, non parce qu'il est haut ; de même nous ne cessons pas de l'aimer parce qu'il est pauvre, oublié, parce qu'il est bas ; nous l'aimons, parce qu'il est lui. Me voilà bien désabusée et surtout bien désireuse, *my dearest*, qu'il soit en mon pouvoir de vous faire oublier ce mauvais passé.

— Je vous revois, madame, c'est assez.

— Non, ce n'est pas assez pour m'acquitter envers vous. Je reviens avec une détermination qui peut effacer le souvenir de tous mes torts.

— Quelle est donc cette détermination ? demanda M. de Blainvilliers, dont l'embarras et les pénibles émotions ! allaient croissant.

— Mon ami, ma main est libre... voilà comment j'entends me faire pardonner. Allons vivre où vous voudrez, comme vous voudrez, loin du monde, de son bruit, de ses grandeurs. Vos goûts seront les miens.

— Vous avez bien fait de ne pas douter de l'amour que j'avais pour vous, mais vous me voyez confus... Votre retour, votre proposition si bonne...

— Vous devriez déjà m'a voir répondu.

— Hélas ! milady, il est vrai... mais cela ne dépend pas de moi.

— Expliquez-vous donc, je vous prie.

— Milady, je suis bien reconnaissant ou plutôt bien malheureux, car je n'ai pas le droit de me prévaloir de vos bontés.

— Que dites-vous ?... Ce refus est un outrage.

— Milady...

— Assez ! dit lady Cavendish, avec émotion, monsieur de Blainvilliers, assez !

Elle dit, et sortit précipitamment du salon pour passer dans une autre pièce.

— Elle s'éloigne s'en m'avoir entendu, dit M. de Blainvilliers. Singulière destinée que la mienne ! Ce résultat était inévitable... Allons ! il faut se résoudre à se retirer.

Il regarda tout autour de lui avec tristesse, sa poitrine se gonfla, il fit un soupir et sortit : c'était une page du passé définitivement close.

Mais après, madame de Flavigny l'attendait. On croira, du reste, que son cœur, encore tout chaud d'émotion, battait fort au moment où il entra dans le petit parloir de la rue de Varennes.

— Me voilà revenue, monsieur de Blainvilliers ; me voilà revenue à Paris, où le repentir m'amène ; écoutez moi, je vous prie. Ma lettre vous a dit les motifs de mon éloignement. Je croyais obéir à mon instinct. Je vous aurais voulu humble, isolé, sans appui et loin de l'influence du monde. Mon bonheur alors aurait eu plus de garanties. Mais le bonheur, pour nous autres femmes, n'est jamais subordonné à des contentements en dehors du cœur. Mon retour est la fin d'une longue lutte où mes exigences d'esprit ont cédé devant mes sentiments vrais. J'ai été vaincue par moi-même. Je parle sans fausse honte, continua madame de Flavigny, parce que j'ai été folle, dure, inhumaine, et ma franchise est l'expression de ma faute.

M. de Blainvilliers, vivement impressionné de ce qu'il Tenait d'entendre, resta muet et immobile. Des larmes lui tinrent aux yeux. C'était bien, en effet, madame de Flavigny qui était devant lui. Elle était émue, pâle ; le plaisir, l'anxiété, le repentir se lisaient sous les arcades pensives de ses beaux yeux. Jamais les lignes de son front n'avaient paru plus pures, plus correctes. Le timbre de sa voix était plus tendre, plus pénétrant.

— Le souvenir de toute cette bienveillance, madame, dit enfin M. de Blainvilliers, sera le dernier écho que redira mon cœur.

— Comme votre voix tremble... un chagrin voile vos paroles.

— C'est que le bonheur que vous m'offrez doit m'échapper.

— Je ne comprends pas, dit madame de Flavigny avec douceur. Douteriez-vous de ma sincérité ?...

— Oh ! jamais,

— Eh bien, alors ?

— C'est que ce bonheur me saisit à l'improviste... je n'étais pas préparé...

— Mais je ne comprends pas, interrompit madame de Flavigny tout alarmée... me serais-je trompée ?...

— Ne doutez pas, madame, de ma reconnaissance... de l'amour que j'ai pour vous ; mais, je vous le répète, votre retour... je suis confus... Oh ! plaignez-moi, madame.

— De grâce, de grâce, soyez plus clair... que signifient vos hésitations ?...

— Votre offre me touche, me flatte ; madame, mais voyez si quelque chose peut égaler mon affliction, je ne puis l'accepter.

— Assez ! s'écria madame de Flavigny, et elle se leva. M. de Blainvilliers, le cœur plein de tristesse, courut chez lui en toute hâte, et, s'étant mis à son bureau, écrivit :

« Milady,

Je vous dois l'explication de ma conduite. Le courage » m'a manqué pour vous la donner ce matin. Mais je ne puis me décider à demeurer une énigme pour vous ; je ne puis me décider à vous laisser dans le cœur des doutes à peu près semblables à ceux sous lesquels vous m'avez laissé me débattre si longtemps. Vous avez été l'une des plus vives clartés qui aient rayonné sur les illusions et les enchantements de ma vie. Un jour, vous m'avez brusquement privé de la lumière : j'ai souffert. Vous êtes revenue à moi et je vous en remercie, car cette fois vous m'apportiez plus que la compensation de toutes les souffrances que j'avais endurées. Malheureusement, cette compensation était tardive, et Dieu n'a pas voulu que je puisse en profiter. Six mois, ces funestes six "mois pendant lesquels vous m'avez abandonné, ont changé mon sort. J'ai noué ma liberté par un lien éternel. Désormais, vous ne pouvez rien pour moi, milady ; car je suis marié !... Adieu donc : ma reconnaissance sera aussi durable que profonde. J'entre dans cette période de la vie où le bonheur, c'est le souvenir, et mon souvenir, ce sera vous. »

Cette lettre terminée, M. de Blainvilliers en fit une copie dans laquelle il se contenta de substituer un seul mot à un autre. Il les plia toutes deux et les mit sous enveloppe. Sur l'une il écrivit : A milady Cavendish, rue du

Faubourg-Saint-Honoré ; sur l'autre : A madame de Flavigny, rue de Varennes.

Et les deux lettres partirent pour leur destination.

Sorti ainsi de la péripétie de ce double drame, M. de Blainvilliers reprit, avec le mouvement sérieux de ses fonctions diplomatiques, le cours monotone de sa vie intérieure. Quelquefois, seulement, sur le ciel mat et terne de son cœur, apparaissait le mirage de deux étoiles rayonnantes.

— Ainsi donc, je me suis trompé, se dit-il un jour qui était moins grave que de coutume. Il venait de récapituler dans son souvenir tout son passé, qu'il revisitait son vent :

— Je me suis trompé, et c'était bien pour moi qu'il m'aimait. Je dirai cela à ma femme.

LA JUMENT DU DESERT

La navigation à voile offre des périls nombreux dans la mer Rouge. Les rivages sont inhospitaliers, les sables mobiles, les vents tumultueux et variables. Le pilote ne peut jamais assez compter sur son expérience pour se croire en sûreté dans les mêmes parages qu'il a parcourus la veille sans accident. Quand de nos jours on se rend de Suez à Bombay, à bord d'un bateau à vapeur, et par la favorable permanence des brises du mois de mai, on est tenté, si on longe les côtes, de se croire sur un lac dont les flots n'ont jamais été soulevés par la tempête. Le vent vient-il à fraîchir, et le soleil s'est-il couché derrière une gaze jaunâtre et ensanglantée, couvrant à l'horizon un ciel indigo, le steamer bien avisé prend aussitôt le large, cherche au milieu du golfe les striures d'eau plus profondes. Là, du moins, si les bancs de sable qui apparaissent à vos yeux disparaissent souvent, comme par miracle ; si tout à coup, sur la nappe d'eau qu'on apercevait, une alluvion formidable se forme, du moins on n'a pas à redouter les courants qui vous portent sur les bas-fonds et les brisants de corail. Mais ce qui est possible à la puissance de la vapeur, ne l'est pas toujours à la force incomplète des bâtiments à voile, qui, malgré leur orientation, une fois engagés dans ces courants, cèdent peu à peu à leur action irrésistible ; quand la tempête les surprend ainsi, le naufrage est inévitable. Les populations de la côte, et souvent même les Bédouins de l'intérieur, sont attentifs aux signes précurseurs de ces grandes perturbations de la mer, et dès que le ciel menace, ils accourent sur le rivage, poussés par leur instinct de rapine.

Voyez, à la hauteur de l'île de Namah, ces troupes de cavaliers arabes qui surgissent du fond des sables. Les vents du midi sont déchaînés ; les flots du golfe moutonnent au large et déferlent sur la grève avec un horrible fracas. Les mauves au bec rose poussent leurs cris aigus en décrivant leurs vastes paraboles dans l'air ; l'aigle des montagnes pelées plane immobile malgré les oscillations de la nue. Un trois-mâts au pavillon anglais est à la côte ; sa quille est profondément engravée, et à chaque lame qui tombe sur sa coque inclinée on s'attend à la voir s'effondrer. L'équipage a désespéré du salut du

navire : quelques matelots se jettent à la nage pour gagner la terre, qu'ils n'atteindront pas.

Pendant ce temps, les Bédouins, dont les blancs burnous flottent au vent, courent d'un point à l'autre de la grève par petites brigades serrées et compactes ; d'autres, égrainés sur la côte, lèvent leurs bras et semblent appeler leurs compagnons retardataires ; d'autres encore essayent de prendre la mer à l'aide de petites embarcations pontées ; mais la lame est dure et s'oppose opiniâtrement à leur tentative. L'épave leur échapperait-elle, dévorée entièrement par mer ! Ils poussent des cris sauvages, comme s'ils voulaient que leurs vœux fussent entendus du Prophète, et ces cris se perdent dans les bruyants sifflements de la tempête.

Quelques instants après, les flancs du vaisseau se disloquaient, et ce dernier refuge manquant aux naufragés, il ne leur resta plus que des débris épars auxquels ils s'accrochèrent avec l'énergie d'un dernier espoir. A peu près au moment même où la tempête en finissait avec le navire, on v arriver sur la côte une autre troupe de Bédouins.'

Celui qui était à la tête de cette nouvelle tribu avait une célébrité qui n'était pas renfermée dans les limites du pays qu'il habitait. On parlait de lui à Médine, à Mascate, à Damas, à la Mecque, car Jabal était le possesseur de la jument le plus en renom alors en Arabie. Cette bête extraordinaire, sans rivale, tant par la beauté des formes que par le fond et sa vitesse incroyable, cette fleur du désert, était une élève de l'oasis d'El-Taïour, où demeurait Jabal, à quinze lieues environ sud-ouest de Moïlah.

Le navire, en se défonçant, laissa se répandre sur les vagues une partie des richesses qu'il contenait, et à cette vue les Bédouins redoublèrent leurs frénétiques acclamations. Les plus hardis entrent dans la mer ; mais ils ont passé autour de leurs reins une corde dont l'extrémité est tenue sur la grève par plusieurs des leurs. Tous leurs efforts se dirigent vers les caisses et les ballots qui flottent : nul n'a souci des chrétiens qui périssent au large.

Jabal seul avait son regard fixé sur un groupe d'hommes tamponnés aux angles d'une roche qui pointillait à plusieurs encâblures de la côte. Aucun bateau n'eût osé s'aventurer, encore moins un nageur. La jument de Jabal, aux éclats de la tourmente et au bruit de la vague, dilatait ses larges naseaux qu'elle semblait prendre plaisir à remplir de cet air d'orage ; sa queue, en se recourbant sur elle-même, laissait épanouir ses crins déliés sous l'effort du vent. Elle hennissait de joie.

Quelques-uns des Bédouins, cédant à l'admiration qu'éveillent toujours en eux les belles formes du cheval de sang, se laissaient distraire du spectacle de la mer et du butin qu'ils attendaient, par la vue de la jument de Jabal.

— Heureux Jabal ! pensaient-ils ; le Prophète t'a donné un avant-goût du paradis en te rendant possesseur de cette perle sans tache. — On peut hardiment ajouter qu'au fond de leur cœur ces paroles couvaient un acre sentiment de convoitise et d'envie. Jabal était, en effet, le plus favorisé des croyants du désert ; il se gonflait d'orgueil chaque fois qu'il se trouvait avec sa jument en présence des tribus amies ou rivales de la sienne.

— Eh ! que va faire aujourd'hui cet ami des chrétiens, se demandaient quelques-uns de ces Bédouins en désignant Jabal, qu'ils voyaient immobile sur sa bête au bord de la mer.

Jabal passait, en effet, et de longue date, au désert, pour aimer les chrétiens. Il n'avait pas voulu oublier qu'atteint de la peste à Damas, abandonné des musulmans, de ses frères, il eût péri sans une couverture pour se garantir du froid, sans une goutte d'eau pour apaiser sa soif, si un médecin anglais ne lui avait prodigué tous les secours de sa science et de sa bourse. Sorti des griffes de la contagion, il avait juré de n'être jamais l'ennemi du nom anglais.

— Le vent et la mer ne lui sont pas favorables aujourd'hui, reprenaient les cavaliers du désert, qui parlaient toujours de Jabal ; si cela continue, il verra périr ceux-ci sans pouvoir leur aller en aide.

— Dieu est grand, répondit Jabal, et rien n'est impossible à ma jument.

— Oui, nous le savons ; elle est le vent de la plaine.

— Elle est l'éclair dans la tempête.

— La balle dans la mêlée.

— Elle résiste dans les sables comme le mahari.

— Elle n'a pas de sœur dans ce monde, c'est une hirondelle.

— Elle atteint la gazelle et l'antilope avant qu'elles aient fait deux bonds.

— Elle dit à l'aigle : Descends, ou je monte vers toi.

— Elle a le courage du taureau et du sanglier, répétèrent successivement les Bédouins, mais Dieu n'a pas voulu qu'elle fût encore la dorade des mers.

Jabal, qui a pressenti l'instinct de sa jument à ses frémissements nerveux, effleure ses flancs des longues tiges de son éperon, et en même temps il lui pince l'oreille droite des ongles de son pouce et de l'index. Mais ce dernier

mouvement s'est fait avec une précaution cabalistique et de manière qu'aucun des assistants ne pût s'en apercevoir. Voici pourquoi :

Chaque Bédouin, en dressant l'animal qu'il monte, lui enseigne à obéir à quelque appel mystérieux pour les circonstances importantes ou désespérées : ce sont des mots d'ordre, des cris d'alarme qui restent un secret pour tous et qu'ignore souvent même le propre fils du maître. Le pincement de l'oreille gauche, appuyé d'une forte pression du talon, était le signe caractéristique auquel recourait Jabal dans les moments suprêmes, pour obtenir de sa bête ou sa plus grande vitesse, ou un énergique effort de son courage.

La jument, ayant compris ce que son maître espérait d'elle, hennit de nouveau et part, avec la violence de la foudre, dans la direction qui lui était indiquée. C'était la mer ! Et Jabal de s'écrier : Ce n'est ni la maladie, ni le fusil, ni l'Océan qui tue, c'est Dieu seul !

Les vagues étaient si fortes, que, tous deux, cavalier et jument, disparurent engloutis sous ces hautes et mobiles montagnes d'eau. Mais bientôt ils revinrent à la surface et gagnèrent le large.

Les Bédouins ne pouvaient arracher leurs regards de cette bête, qui, disaient-ils, donnait à son maître autant de satisfactions qu'elle avait de poils sur le dos. Ils la voyaient braver et traverser la lame, et, quand elle avait passé, secouer sa tête toute ruisselante d'eau, puis elle hennissait. Enfin, Jabal est arrivé à la roche. L'un des hommes qui s'y trouvaient lui demande, d'aussi loin qu'il peut, en langue arabe, ce qu'ils avaient à faire pour seconder ses intentions.

— Vous accrocher, chacun de vous, à l'une de mes bottes, répondit Jabal, qui, en même temps, manœuvrait sa jument de manière à rendre ce mouvement plus facile.

Les naufragés obéirent. Poussée par le vent et par la mer, la jument de Jabal, dix minutes après, abordait le rivage, où elle les ramenait en sûreté.

Jabal reprit la mer aussitôt pour répéter cette périlleuse aventure, mais en vain : tout l'équipage avait disparu englouti, balayé par l'Océan. Il revint au rivage, dont une vaste étendue était couverte des épaves recueillies par les Bédouins, qui s'occupaient à classer leur butin. Jabal s'approcha des deux Anglais et leur parla avec douceur et compassion.

— Milord, dit alors l'un des deux hommes à son compagnon d'infortune, ce généreux Arabe dit que, maintenant, nous devons nous rassurer, parce que nous sommes des hôtes que Dieu lui a envoyés.

— Appelez-moi simplement par mon nom ; je ne dois être qu'un voyageur anglais, et vous, Grec d'origine, vous êtes à mon service ; rien de plus.

Quand on se fut convaincu que tout l'équipage du navire avait péri, et après le partage des lots, chaque tribu songea à reprendre le chemin de ses tentes. Les voyageurs anglais furent placés sur un chameau, à la tête de la petite caravane qui obéissait aux ordres de Jabal, et l'on se mit en marche.

La renommée de sa jument, comme on peut croire, acquit un nouvel éclat par le succès de ce sauvetage merveilleux. Les nouvelles vont vite chez ce peuple nomade et cavalier. Il ne fut plus question, sous les tentes et dans les palais des villes, que des qualités surnaturelles dont Dieu avait doué cette noble créature. Les ennemis de Jabal et ceux qui lui enviaient la possession de sa jument, — ces derniers étaient nombreux, — mettaient une emphase artificieuse dans les éloges qu'ils lui prodiguaient. Ils espéraient, de cette manière, exciter chez les chefs puissants le désir de se l'approprier. L'aga de Médine se souvenait parfaitement de cette jument qu'il avait remarquée plusieurs fois. Il savait sa généalogie et tous les hauts faits de sa carrière. Il connaissait sa vue perçante, qui pouvait voir, par une nuit obscure, *un poil noir dans du goudron*. Il savait sa vigilance pendant le sommeil de son maître ; son flair, qui, de la plaine, éventait le lion descendant de la montagne ; sa sobriété, qui, au besoin, se contentait de quelques feuilles de palmier ; enfin, il pensait que la beauté de sa robe bai-brûlé et celle de ses formes offriraient un spectacle digne du Prophète sous le harnachement d'or et de soie dont il la couvrirait. Il fit appeler auprès de lui quelques hommes rusés et habiles, et les chargea de négocier l'achat de cette jument à l'aide d'offres très-libérales. Il y avait parmi eux des habitants de plusieurs tribus voisines de celle de Jabal. Comme on le présume, celui-ci resta sourd à toute proposition. Ces offres, même dans la bouche de quelques-uns des intermédiaires officiels, finirent par prendre une teinte d'intimidation, mais qui n'eut aucun effet sur ses résolutions.

Il était alors fort occupé de son hospitalité envers les étrangers qu'il avait recueillis. L'un d'eux parlant la langue arabe de manière à se faire aisément comprendre de l'habitant du désert, il sut que celui des deux qui était le maître, parti de Londres, allait en Perse, d'où il devait revenir par Bagdad et Alexandrie, pour retourner dans sa patrie. Cet étranger était marié, il avait, comme Jabal, un fils tout jeune dont il ne s'était séparé que pour affaires et commandé par le devoir.

— Oui, piqué dans le flanc par les éperons de la nécessité, dit Jabal.

— Autrement, continuait l'Anglais, je n'eusse jamais songé à quitter mon pays.

— Tu l'aimes ?

— Oui ; c'est un noble et puissant empire, que celui où je suis né. Si jamais tu étais tenté de le voir, celui qui te doit la vie, Jabal, serait heureux de t'en faire les honneurs, quoique sa condition ne soit pas grande.

— Merci ; que le Prophète te protège et t'y reconduise sain et sauf ; mes regrets t'y suivront ; Jabal ne saurait s'éloigner de ces terres libres et vastes où sa tente est posée par la destinée.

— Mais l'existence est dure ici.

— Ah ! si tu savais les secrets du désert, tu ne parlerais pas ainsi : vie de mouvement, bénie de Dieu et loin des sultans !

— L'Angleterre est un pays plus libre encore que tes déserts, Jabal.

— Je veux te croire ; mais où trouverai-je leur souffle embaumé qui double la vie, car il n'a pas passé sur l'impureté des villes ? Qui me rendrait nos chasses au lever du soleil et nos jours de migration, quand, à la tête de nos chameaux qui portent nos litières, nous nous éloignons du voisin qui nous gêne, et de l'affront que nous ne pouvons venger ! D'ailleurs, dis, que deviendraient sans moi ma famille et mes troupeaux ? ma jument bien-aimée qui hennit et tressaille le soir quand je lui présente sa musette d'orge ? Mon cœur est au désert, j'y dois mourir ; c'est là seulement qu'est l'indépendance, le vrai luxe de la vie !

— Ta jument est ton premier amour, Jabal, n'est-ce pas ?

— Écoute, je l'aime, il est vrai, parce que Sidi-Aomar, le compagnon du Prophète, nous prescrit d'aimer les chevaux, de les soigner à l'égal de nos enfants ; mais je l'aime aussi parce qu'elle est née dans mes pâturages, parce qu'elle est mon élève, que je l'ai dressée comme faisait mon père, et parce qu'elle est invincible à la course.

— Et c'est pour toi une source d'ineffables jouissances, que cette idée d'une supériorité sans égale ?

— C'est une bénédiction de Dieu, qui fait ma joie et mon orgueil.

— Tu es jaloux de sa renommée ?

— Oui, par amour de la vérité et de la justice. Je ne pourrais souffrir qu'on ternît cette renommée. Si quelqu'un, dans un moment de colère, m'accusait d'une mauvaise action, je me sens assez de calme pour mépriser son offense ; mais s'il disait que ma jument a été vaincue à la course, je

répondrais qu'il en a menti, parce que cela ne serait pas, parce que cela n'a jamais été et parce que cela ne pourrait être. Mais si pour moi cette terre renferme tes seuls trésors dont j'aie souci, je n'oublie pas que tes richesses, tes affections et tes joies sont ailleurs. Ton vœu est de me quitter, n'est-ce pas ; eh bien ! désigne le jour de ton départ, et tous les préparatifs de ton voyage seront faits... Où veux-tu te rendre ?

— À Médine, où je trouverai un consul de ma nation.

— Nous t'y accompagnerons.

— C'est bien loin.

— Il n'y a pas de distance pour nos chevaux : leur vitesse va aussi loin que toute pensée de voyage. Tu monteras l'un, de nos meilleurs élèves, ou le chameau qui t'a conduit ici, à ton gré. Plusieurs de mes amis et moi formerons ton escorte, et nous ne te laisserons que lorsque nous te saurons à l'abri des maraudeurs du désert.

— Écoute, Jabal, tu m'as sauvé de la mort, généreusement recueilli après le naufrage sous ta tente, où tu m'as traité comme un frère ; tu as rempli mon cœur de reconnaissance et d'amitié. Sache-le bien, Jabal, celui que tu as ainsi obligé sent vivement le prix d'un bienfait si saintement accompli envers lui, et il ne l'oubliera pas !

Comme cet entretien cheminait, la voix du muezzin retentit dans la tribu. Jabal s'éloigna de son hôte pour se disposer à la prière par la purification préalable, le *teyemmoun*, que prescrit le code religieux des musulmans. C'était une splendide et rêveuse après-midi. Les vents doux du désert charriaient des émanations primitives d'aromate et de musc ; le ciel était profond, les palmiers tenaient leurs flèches immobiles dans l'air comme des arbres d'émail. Les troupeaux, disséminés sur un vaste cercle, convergeaient doucement vers leur centre commun, la tribu. Des gazelles se montraient par petits groupes sur des mamelons arides, et regardaient curieuses et attentives. Tout ce paysage grandiose et dont les mobiles accidents semblaient des apparitions somnambuliques, appelait la méditation de l'âme ; et il était aisé de comprendre, en face de ces scènes solennelles, comment l'esprit religieux chez les Arabes naît, grandit et atteint si haut.

Après la prière, Jabal, qui s'était rendu dans une tribu voisine pour se concerter avec ses amis, dans l'intérêt du départ de ses hôtes, s'en revenait à sa tente. Tout à coup, il est tiré de ses réflexions par la voix d'un mendiant assis sur le nord du chemin et qui implorait secours. Le caractère de l'Arabe

offre, on le sait, de singuliers contrastes. Il est à la fois d'une générosité, d'un désintéressement sans borne et d'une convoitise insatiable. Sa parole est sincère, et le vol est souvent considéré par lui comme une action honorable ; dans ce dernier cas, la victime doit être toujours un étranger ou un ennemi ; mais la charité est une vertu qu'il pratique avec une constante ardeur. Dans ses croyances, la guerre sainte, le pèlerinage et l'aumône sont les actes les plus agréables à Dieu.

Couvert de haillons, les jambes enveloppées deviens linge, boiteux et malingre, cet homme sur la route si plaignait de ses infirmités et de la faim.

— Qui es-tu ? demanda Jabal.

— Un de tes frères, un fidèle croyant comme toi, et d'une des tribus alliées de Setma.

— Que veux-tu ?

— Un abri pour la nuit, et quelque peu à manger.

— Monte en croupe sur ma jument, lui dit Jabal, je le conduirai sous ma tente, où tu ne manqueras de rien,

— Je te rends grâces, mais je suis hors d'état de bouger, si lu ne m'aides.

— Dans ce cas, attends, je vais mettre pied à terre. Aussitôt Jabal descend de la jument, s'approche du mendiant, et s'efforce de le placer sur la selle.

Enfin il y parvient.

Le mendiant se sentant le pied à l'étrier, enfonça ses talons dans les flancs de l'impétueuse jument et s'éloigna de Jabal avec la promptitude du vent.

— Je ne suis point un mendiant, s'écria-t-il ; je suis Daher, et je m'empare de ta bête.

Jabal, à ces mots, resta étourdi ; il eut le vertige ; il avait senti le froid de la mort passer dans ses veines. Il se * remit promptement cependant, et, comme inspiré de Dieu même, il cria de toutes ses forces au ravisseur de s'arrêter, non pour lui rendre son bien, mais pour entendre ce qu'il avait à lui dire.

Daher sachant qu'il ne courait aucun risque, fit volteface, et s'approcha à trois longueurs de lance de Jabal.

Celui-ci faisait pitié à voir. Le caractère mâle et fier de son visage avait fait place à une expression humble, suppliante et résignée ; cependant un rayon doux comme l'espérance la relevait encore.

— Tu as pris ma jument, ma fortune, ma gloire, mes amours ; c'en est fait de ma vie. Mais, enfin, si telle est la volonté d'Allah, et qu'enfant du

péché, tu persistes dans ta perversité, je me résigne et je te souhaite bonheur et prospérité pour le mal que tu me fais ; mais je te conjure de ne dire à personne par quelle ruse tu es parvenu à me dérober mon bien.

— Et pourquoi cela ? demanda Daher.

— Parce qu'un autre pourrait être réellement pauvre, malheureux et infirme, et nul, après ta trahison, ne lui porterait secours. Si tu racontais cette aventure, Daher, on ne croirait plus à la réalité d'aucune douleur ; on maudirait les paroles du Koran, et on se garderait de faire un acte de charité, de peur d'être malheureux et de pleurer comme moi toute la vie.

Daher resta immobile un moment sur la selle. Ces paroles l'avaient profondément remué. L'attitude foudroyée où il voyait Jabal, qui n'était pas son ennemi, le toucha. Daher n'était point un voleur de profession, un banni des tribus ; le mouvement de son cœur l'emporta sur le génie dit mal qui l'avait poussé, et il mit pied à terre immédiatement.

— Jabal, s'écria-t-il, je te rends ta jument ; et se jetant sur lui, il l'embrassa. Je ne te la volais pas pour moi même ; je l'emmenais à Médine ; mais le Prophète ne me pardonnerait pas ma trahison, qui m'exilerait à jamais loin du désert et de mes compagnons d'enfance. Ce serait payer cet or d'un trop grand sacrifice. Par la vérité, je jure, Jabal, que nous sommes désormais frères et que nos fusils ne tireront plus qu'ensemble.

— Que Dieu te bénisse, répondit Jabal, puisque tu as enterré le couteau du mal entre nous. Avant de retourner chez toi, viens maintenant sous ma tente pour y vivre dans l'intimité de deux amis dont les âmes sont nouées ensemble. Que Dieu rende aveugle, ceux qui me porte » envie dans la possession de ma jument !

Daher se rendit à la tente de Jabal, où il fut fêté. Il y demeura pendant les quelques jours qui suivirent, et jusqu'au terme assigné pour le départ des deux étrangers. Pas un mot ne transpira de cette aventure, qui avait eu une si merveilleuse péripétie pour Jabal. Daher ne lui ayant pas laissé ignorer les projets hostiles qui se tramaient contre lui et sa jument, Jabal se promit d'être sur ses gardes, de redoubler de vigilance, d'agir avec circonspection, et de ne plus se contenter de l'instinct de ses chiens pour veiller autour de sa tente. Le jour, il aurait de fidèles *voyeurs* toujours aux aguets ; la nuit, sa jument aurait des entraves. En effet, à partir d'alors, pendant les heures de repos, elle était retenue par une chaîne de fer qui s'attachait à l'un de ses pieds de derrière ; cette chaîne ensuite venait aboutir dans l'intérieur de la

tente à un piquet de fer planté en terre sous le feutre qui servait de couche à Jabal. De cette manière, sa sécurité était à peu près complète.

Le premier avantage qu'il avait tiré des informations de Daher avait été de modifier l'itinéraire de son voyage vers Médine, de manière à déjouer toute embûche, et, comme on le pense, il ne négligea pendant sa marche aucune des mesures de précaution.

Le trajet se fit sans incident. Arrivée à peu de distance de Médine, la petite caravane s'arrêta dans un lieu sûr où Jabal, qui n'osait s'approcher plus près de la ville, dut se séparer prudemment de ses hôtes. Leurs adieux se firent avec toute l'effusion d'une amitié orientale. *Suis ton bonheur*, dit Jabal à l'Anglais, au moment où celui-ci, lui ayant serré affectueusement la main pour la dernière fois, prenait à pied avec son compagnon le chemin de Médine, sous la conduite d'un seul Arabe.

Cependant la pensée de l'aga Hassad ne s'était pas distraite de la jument de Jabal. Il y songeait avec une ardeur de possession que le temps ne diminuait pas ; sa convoitise et son orgueil avaient été excités au dernier degré par le refus persévérant de Jabal. Un jour, un Bédouin, grand flaireur de butin, riche, mais enrichi par la rapine, nommé Jafar, vint le trouver, et lui demanda combien il donnerait à celui qui le rendrait enfin maître de cette bête.

— Je chargerais d'or, et à son profit, les reins de la jument, répondit Hassad.

— C'est bien, répondit Jafar, satisfait de la promesse de l'aga ; tu l'auras.

— Ne te flattes-tu pas d'un vain espoir ?

— Tu verras ; je pars.

— Où vas-tu ?

— A la tribu de Jabal.

— Ainsi, tu crois au succès ?

— Oui, car j'ai vu, en venant chez toi, deux pigeons blancs qui volaient dans la même direction.

— Va donc, et que ton bon génie t'inspire.

Jafar était à peine éloigné qu'un autre Arabe accourait vers Hassad et s'écriait en l'abordant :

— Bénis le Prophète !

— Qui t'amène ?

— Jabal et sa jument sont à deux petites heures de galop de Médine, où il campe.

— Qui te l’a dit ?

— Mes yeux, qui ne se trompent jamais. Veux-tu t’emparer de cette bête ? Le moment est favorable : fonds comme le vautour sur la petite caravane, tu la tiens. Si Jabal fuit, il n’y a que deux directions qu’il puisse suivre : ou toujours devant lui, par Hédieh, pour rejoindre son oasis, ou à gauche, vers le désert. Place des chevaux d’attente sur ces lignes. S’il échappe à la poursuite d’un premier cheval, quelle que soit la vigueur de sa jument, elle n’épuisera pas le souffle d’un second sans succomber.

— Ton conseil est bon, dit Hassad, pourvu qu’on l’atteigne avant qu’il ait dépassé les limites du pays où je commande.

Le lendemain, à la pointe du jour, au moment où Jabal se remettait en marche, l’un des hommes de sa suite appela son attention sur des cavaliers qui se montraient à distance. Ils arrivaient grand train. Tout est suspect à l’homme qu’une trahison menace, à plus forte raison aux yeux des enfants du désert qui règlent leur vie sur le précepte : « Qu’il est beau et brave de voler l’ennemi, » et dont les aventures ne réussissent qu’à l’aide d’expédients sans cesse nouveaux.

Jabal avait le pressentiment que ces cavaliers, comme des nuages roulant à l’horizon, apportaient la foudre vers lui. Il y avait dans leur allure quelque chose qui troublait son esprit et commandait une résolution prompte de sa part.

— Il m’est facile de juger immédiatement de leur projet, dit-il à ses gens. Je vais m’éloigner de vous par une traite oblique ; ils me verront. Si c’est à moi qu’ils en veulent ils appuieront sur moi ; si, au contraire, ils se maintiennent dans leur direction actuelle, c’est que je me serai trompé, et nous nous rejoindrons pour continuer notre route ; autrement, Dieu décidera de mon sort.

Il se lança et mit en peu d’instant un grand intervalle entre lui et sa troupe. Il se retourne et voit en frémissant que les cavaliers à leur tour ont changé de route. Ils obliquent vers lui. Il pousse sa jument et regarde : les cavaliers l’imitent et accélèrent la vitesse de leurs montures.

— C’est sûr, pensa-t-il, ces enfants maudits du péché veulent me prendre ma jument ; mais ils sont insensés, n’est-ce pas, de se mesurer à toi, ma Karagha ! Pour y parvenir, il faut te vaincre, et toi tu es l’oiseau moins les ailes ! Quels sont donc les rivaux qu’on t’oppose ? Ils sont quatre : deux chevaux blancs et deux chevaux noirs ; c’est bien.. Pour nous débarrasser des premiers, je te dirigerai du côté du soleil, et ils fondront comme la neige

de l'Ararath ; pour en finir avec les autres, nous gagnerons les pays pierreux, et nous n'aurons rien à craindre : « Ce sont les négresses du Soudan, qui ne peuvent marcher pieds nus sur les cailloux. » Jabal fendait l'air ; mais trop expérimenté pour dépenser d'abord les forces de sa jument, il mesurait la vitesse de sa marche sur celle des autres. Et d'abord, jusqu'où cette lutte le conduirait-elle ? Il l'ignorait. Quels étaient au juste les projets de ces hommes ? Il ne pouvait le savoir. Cependant il put juger qu'ils ne voulaient pas lui faire quartier, à l'excessif élan qu'ils donnèrent à leurs chevaux. Jabal, de son côté, retint moins sa jument, dont l'ardeur s'éveillait. Pendant six heures consécutives, ils coururent ainsi. Il aurait pu agrandir l'espace qu'il avait d'avance sur les cavaliers, mais il ne le fit pas, et il ne tarda pas à en remercier le Prophète.

Comme il avançait toujours vers le nord, pays plat, sablonneux et chauve, il distingua sur la droite, et aussi loin que la vue pouvait porter, un groupe de cavaliers qui semblaient attendre : c'était le relais, tout prêt à donner sur lui, six chevaux frais et bondissants. Sa manœuvre était tout indiquée : elle consistait à s'écarter à gauche de cette embûche, et à gagner toujours de plus en plus le désert. Il avait à peine exécuté ce crochet, que les cavaliers partaient à fond de train. C'était au plus chaud du jour, et sa jument n'avait pas encore séché. Il mit ses talons dans ses flancs, et aussitôt sa vitesse doubla. Le sol n'a pas pour elle de solution de continuité ; c'est une ligne enrubannée ! En vain les autres cavaliers tracent de leurs éperons des raies sanglantes sur les reins de leurs chevaux, ils n'atteindront pas, même avant que le vent l'ait balayé, le tourbillon de poussière que ses pieds ont soulevé. Cette nouvelle traite s'était prolongée pendant six heures encore, et Jabal se trouvait alors à plus de quarante lieues du point où il s'était séparé le matin de ses gens. Deux heures après, la nuit tombait, et Jabal disparaissait englouti dans les ténèbres et le vague du désert. Il s'arrêta lorsqu'il fut à peu près certain que le péril était amoindri.

Il s'était confié à l'instinct de sa jument pour choisir le lieu de leur halte. C'était une toute petite île d'herbe et de végétation au milieu de l'immensité aride des sables. Cet emplacement n'avait pas des dimensions suffisantes pour qu'une tribu s'y établît : ce n'était qu'un abri offert, non par Shah-Abbas, le créateur des caravansérails de l'Arabie, mais par Dieu aux pèlerins du désert.

Un filet d'eau courait au milieu de quelques palmiers et de touffes de grenadiers. Jabal, sans débrider ni désangler sa bête, la fit boire et lui donna

un peu d'orge qu'il avait tiré de sa besace.

Ce soin accompli, il s'agenouilla, et se tournant la face dans la direction de la Mecque, il fit sa prière et remercia Dieu de sa délivrance. Puis il s'assit sur la pointe d'un de ces rochers aux teintes sombres qui pointillent çà et là à travers les sables de l'Arabie.

Dès que la jument fut complètement séchée, il reprit sa selle. Le lendemain, le soleil était à la même hauteur que la veille au moment de son départ, il se trouvait avoir parcouru un espace de quatre-vingts lieues ! Il lui restait encore environ quarante-cinq lieues à faire pour arriver, par une ligne courbe, aux limites de sa tribu. Ses ennemis avaient perdu sa piste ; mais, comme il était loin de se croire hors de péril, il poursuivit sa marche, ne s'arrêtant, à des intervalles éloignés, que pour ménager les forces toujours vives de sa monture.

Enfin, le soir, il revoyait sa tente, où il précédait la caravane d'un demi-tour du soleil. On se figure sans peine sa joie quand il se revit au milieu de ses frères, où il était en sécurité contre toute tentative violente. D'ailleurs l'aga de Médine n'avait pas d'autorité dans cette partie de l'Arabie, qui relevait plus directement du cheik de Moïlah.

Il y eut fête sous sa tente. Dans des réunions en plein air, l'auditoire étant rangé en cercle, suivant l'usage de l'Orient, Jabal eut plus d'une fois à recommencer le récit de sa course ; on ne lui faisait grâce d'aucun détail, d'aucune de ses émotions, et il se complaisait à les dire dans un langage qu'animait la chaleur encore brûlante de ses impressions.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'aucun incident troublât la trame uniforme de sa vie. Toujours vigilant, toujours inquiet dans sa sollicitude pour sa jument, Jabal commençait à penser que la malveillance et la convoitise s'étaient endormies, fatiguées de leur impuissance à son égard. Il était parvenu à l'apogée de cette gloire qui résulte, pour les habitants du désert, de la possession d'un cheval de haut prix ; car il était désormais admis dans l'opinion de tous que la jument de Jabal n'avait pas de rival : on la cilait en toute occasion et on jurait par sa vitesse.

Une nuit, vers deux heures, l'oasis était plongée dans le sommeil, le vent soufflait par bourrasques et rompait seul la continuité du silence. Deux hommes, profitant du calme et de l'obscurité, qui bientôt allait s'évanouir, après avoir flairé les abords de la tribu, s'approchaient avec précaution de la tente de Jabal. L'un d'eux, s'étant mis sous le vent, avançait avec moins de prudence et de manière à occuper l'attention des chiens, qu'il savait à leur

faction de nuit. Pendant ce temps, l'autre homme, après un long détour, rampant plutôt qu'il ne marchait, arrivait vers la tente du côté opposé. Les chiens poussèrent des aboiements, puis se turent. Il faut croire qu'à cet instant l'homme qui s'était montré à eux avait battu en retraite de quelques pas. Cette manœuvre avait pour but de calmer un peu les chiens, sans cesser complètement de les occuper.

Jabal fut à demi éveillé par ces aboiements. — Mes chiens n'ont ils pas donné de la voix ? se demanda-t-il. Et il se mit aux écoutes ; une rafale ébranla la tente et siffla dans les feuilles aiguës et dentelées des cocotiers voisins, mais les chiens restèrent silencieux. — C'est un chacal qui passe, se dit Jabal, et il retomba dans les lacs épais du sommeil.

Peu d'instants après, l'homme qui rampait toujours se glissa jusque dans l'intérieur de la tente et se mit doucement dans le lit de Jabal. Ceci fait, il fendit le feutre du lit avec son couteau, à l'endroit qui correspondait avec le piquet de fer, et parvint avec une adresse de singe à arracher ce piquet. Dès que par ce moyen il eut ôté l'entrave de la jument, il se retira, détacha la bête au dehors, et monta dessus. Puis, avant de s'enfuir, ayant saisi la longue lance de Jabal, il l'en frappa afin de l'éveiller, et il lui cria : *Je suis Jafar ; je t'ai volé ta noble jument, et je t'en préviens !*

Cet avertissement était en concordance avec les coutumes du désert. Voler une tribu hostile, ainsi que nous l'avons dit, c'est faire une action valeureuse, et celui qui l'accomplit est toujours désireux de publicité : il veut toute la gloire qui peut en résulter.

Jabal s'éveille en sursaut, comprend le sens des paroles qu'il vient d'entendre, se lève précipitamment et donne l'alarme. Il court vers la tente de son frère, dont il monte la jument, et suivi de plusieurs de ses amis également bien montés, ils partent à la poursuite du ravisseur : les premières lueurs du jour éclairaient le début de cette course.

Un de ses amis montait une jument de même race que la sienne. Elle était également renommée pour ses qualités de fond et de vitesse, mais elle n'avait jamais battu sa sœur. Jabal, en se lançant à la poursuite de Jafar, n'espérait pas atteindre son ennemi par la rapidité de sa course, mais il comptait sur quelque incident fatal à ce dernier. « Il tombera ! » pensait-il. Jafar cependant restait ferme sur ses étriers. Mais l'ami de Jabal, par un miracle inexplicable, avançait plus rapide encore. Cette sœur de Karagha, animée d'une ardeur inconnue, dévorait l'espace. Tous les compagnons

étaient distancés ; Jabal venait le second, et il voyait cette bête qui avançait toujours et gagnait du terrain, tandis que Karagha faiblissait.

Enfin Karagha n'était plus qu'à quelques longueurs de sa sœur, qui allait la dépasser aux yeux de tout le monde. Tout à coup, on entend Jabal qui s'écrie en s'adressant au ravisseur : *Pince-lui l'oreille droite, et touche-la du talon !*

C'était de la folie.

Jafar obéit à cet ordre. Aussitôt la jument qu'il monte déploie toute sa puissance, s'élance comme l'éclair, et de manière à rendre inutile toute poursuite ultérieure.

La lutte n'était plus possible, et Karagha ne tarda pas à disparaître au loin comme un nuage poussé par le vent du nord.

Les compagnons de Jabal étaient restés stupéfiés.

— Ane que tu es ! dirent-ils, tu viens d'aider ton ennemi à te voler ton bijou !

Jabal revint à lui aussitôt, comme un homme qui recouvre la raison après un moment d'égarement.

— Qu'ai-je fait ! dit-il, fou ! fou que je suis ! Plaignez-moi, mes frères, c'est la punition de l'orgueil : au moment où j'ai vu que ma jument allait être vaincue, j'ai pensé à sa gloire menacée, et j'ai perdu la tête. Je ne m'en consolerais pas, continua-t-il avec une profonde douleur ; mais Dieu l'a voulu, afin qu'il ne fût pas dit qu'une autre jument avait surpassé la mienne !

Jabal ne se consola point, en effet, de la perte qu'il avait faite. Les jours et les mois se suivirent sans qu'il entendît parler de sa jument. Il ne put pas même savoir si elle avait été conduite à l'aga de Médine, tant on avait cru prudent d'entourer cette circonstance de mystère.

Le découragement s'infiltra peu à peu en lui. Ce n'était plus cet enfant du désert, fier, alerte et courageux : c'était un homme triste, rêveur comme un iman, qui vieillissait avant l'âge, et à qui aucune bénédiction du ciel n'aurait pu désormais venir à titre de compensation. Le désert lui devint à charge, et comme il se rappelait qu'un frère de son père avait quitté l'Arabie pour aller s'établir bien loin à l'Occident, il cédait parfois à la disposition mélancolique de son âme au point de vouloir, à son tour, tenter la distraction de ce long voyage.

Six mois après, il se trouvait à Alexandrie, où il était venu pour se renseigner sur les pays du Sahara. La ville était plus animée que de

coutume. On y avait fêté le passage d'un ministre plénipotentiaire anglais, revenant des Grandes-Indes, et qui était chargé, auprès du vice-roi d'Egypte, d'une négociation importante. L'Angleterre venait de s'emparer du port d'Aden, et on la savait préoccupée de quelques autres spoliations du même genre sur le littoral de la mer Rouge.

Le port était encombré de curieux qui assistaient à l'embarquement de plusieurs magnifiques chevaux arabes que l'Egypte envoyait au gouvernement anglais.

Jabal, poussé par la curiosité de l'ennui, s'était approché d'assez près de l'embarcadère, et il regardait avec tristesse. Soudain il entend des hennissements prolongés. Il écoute : ces hennissements redoublent dans ce groupe de chevaux ; il en est un qui s'agite, qui piaffe, et qu'on a peine à contenir. Jabal regarde plus attentivement, et reconnaît Karagha, son trésor bien-aimé. Sa joie est délirante ; il crie, court, se précipite vers elle, lui parle avec l'émotion du saisissement et du bonheur. Il dit que maintenant la mort seule le séparera de sa jument.

Le bruit de l'aventure se propagea sur le port comme une commotion électrique. Aussitôt on vit la foule s'entr'ouvrir pour laisser le passage libre à l'ambassadeur d'Angleterre et à sa suite. Jabal lève les yeux, et à l'aspect de ce personnage, il cherche à démêler ses souvenirs confus.

— Mylord, lui dit l'un de ses hommes, c'est Jabal, notre note du désert ! celui-là même auprès duquel votre messenger allait se rendre.

— Généreux ami, dit alors l'ambassadeur à Jabal, qu'il voyait hésiter, ne me reconnaissez-vous pas ? Et il ouvrit ses bras pour l'y recevoir.

En peu de mots, il fut au courant de l'étrange conjoncture dans laquelle il retrouvait son noble sauveur, et témoigna chaudement de la joie qu'il en ressentait.

Des ordres furent aussitôt donnés pour que la jument de Jabal lui fût rendue ; mais sa reconnaissance, comme on l'imagine, ne se borna pas à cet acte de justice. Jabal, en quelques instants, était devenu le plus riche des habitants du désert, grâce aux libéralités de son puissant ami, — Croyez bien, lui disait ce dernier, que l'ange qui nous porte à exercer l'hospitalité est le même que celui qui appelle sur nous dans ce monde ou dans l'autre les bénédictions du ciel !

Le lendemain du jour où le vaisseau anglais mettait à la voile, Jabal, de son côté, quittait Alexandrie, non pour retourner dans sa patrie, mais pour continuer sa route vers le pays habité par ses frères d'Occident.

PARTIR A TOUT PRIX

— Je ne saurais me résoudre à partager votre opinion sur les voyages. Pour qui porte en soi un sentiment un peu poétique, voyager est le plus charmant des procédés pour s'inspirer.

— Dans ce cas, prince, vous m'accorderez qu'il faut emporter avec soi tout son monde, toutes ses affections. A cette condition seule, je crois qu'on pourrait, en effet, se consoler de n'avoir pas ses aises, ses meubles intimes, ses livres, son boudoir, ses tapis, sa toilette, et jusqu'à ses mules favorites, tous ces amis qui nous rendent la vie plus... Comment dirais-je ?

— Mais plus douce, plus nonchalante, plus orientale... Je crois que c'est là votre pensée...

— Peut-être bien... Voyez, prince, de quoi je dois me contenter ici.

— Le mobilier de cet hôtel n'est pas somptueux, j'en conviens, et pour une grande dame de Russie, accoutumée à ses palais si bien clos, si moelleusement ouatés, le contraste est grand ; mais n'oubliez pas que vous êtes de passage dans cette ville de province. Cependant, dites si vous avez sujet de regretter votre excursion dans le midi de la France ? N'êtes-vous pas encore toute palpitante des émotions que vous ont fait éprouver les Pyrénées !

— Ce voyage a été parfait ; mais si je le juge ainsi, c'est moins à cause des accidents merveilleux du pays, qu'à cause des amis qui m'entouraient. C'est le prisme à travers lequel je regardais ces vallées, ces torrents, ces pics gigantesques... Allons, vous devenez triste et soucieux.

— Oui, toutes les fois que je vous entends parler de la sorte.

— Et pourquoi ?

— Eh ! mon Dieu, c'est que ces amis étaient en grand nombre, et que parmi eux se trouvait le comte d'Aremberg, mon cousin, aimable et brillant cavalier... une réputation déjà faite...

— C'est vrai.

— Et pourtant, vous savez combien je souffre de tous les mérites qu'il possède, et qui ne vous échappent pas.

— Le comte nous a quittés pour aller voir Genève, ou nulle affaire ne l'appelait, si ce n'est le désir de voyager. Nous ne le reverrons pas de si tôt.

— Et c'est peut-être à cause de cela... Oh ! mais me pardonneriez-vous ce que je vais vous dire ?

— Vous commencez à avoir trop d'esprit pour ne pas forcer les gens à vous pardonner beaucoup.

— Ne serait-ce pas à cause de cet éloignement que vous parlez si mal des voyages ?...

— Je voulais vous consoler ; vous me remerciez galamment.

— Vous m'avez promis le pardon à l'avance.

— Je ne l'ai pas oublié, et je ne serai pas clément à son égard ; car je vous dirai, prince, que, selon moi, l'ami qui, sous prétexte plausible, sérieux, peut se passer de nous seulement pendant quinze jours, celui-là peut se passer de nous... toujours ; et il est juste d'user de représailles envers lui.

Ces paroles, dites avec un air qui les commentait d'une façon toute directe, produisirent un double effet sur le cavalier auquel elles étaient adressées. Elles éloignèrent une inquiétude de son cœur pour en faire naître une dans son esprit.

Voici le mot de cette énigme.

La jeune et brillante comtesse de Potowska, l'une des dames d'honneur de l'impératrice Catherine II, dans son itinéraire vers Paris, après une excursion faite aux Pyrénées, s'était arrêtée à Tours.

Ce n'était pas exactement la jolie et pimpante petite ville de notre temps, si célèbre par ses jardins ; c'était Tours en 1769 : encore un peu moyen âge. Si la comtesse n'eût écouté que son désir, elle eût passé outre cette capitale de la Touraine ; mais elle y demeura pour complaire en partie au prince qui l'accompagnait dans ce voyage, ou plutôt qui la suivait.

Ce cavalier était ce même homme dont la réputation s'éleva si haut quelques années plus tard dans les palais et les cours d'Europe. Il était fort jeune alors et dominé par les entraînements de son cœur ; mais à travers sa fougue impétueuse, se révélaient toutes les qualités qui firent de lui un type à part. Originalité gracieuse, séduisante urbanité, gaieté folle, goût exquis, fraîcheur d'imagination, verve intarissable, il comptait déjà avec charme qui commandait l'attention, et toutes ces séductions étaient rehaussées par une tête noble, un beau visage, une taille bien prise, une agilité, une force inimaginable, une facilité de maintien qui disait d'un coup et son origine et sa destinée. Aucune célébrité, parmi les hommes de cour, n'est arrivée, on le sait, au niveau du prince de Ligne. Il débutait.

Étant à Paris, où la comtesse Potowska se trouvait également, il éprouva une subite et irrésistible passion pour elle.

Comme elle allait aux Pyrénées pour essayer des eaux de Bagnères et du climat des montagnes sur sa santé très délicate, le prince résolut d'être de ce voyage. Au nombre des amis que la comtesse avait trouvés aux Pyrénées, et dont la plupart, parmi les hommes, lui faisaient une cour plus ou moins ouverte, le prince n'avait pas tardé à devenir l'objet d'une distinction particulière. La comtesse l'aimait, mais elle n'en était pas encore venue aux aveux : la grande jeunesse du prince l'effrayait ; elle attendait que l'épreuve du temps eût endormi ses craintes, pour se placer avec lui dans des termes plus définis.

La comtesse voyageait avec une parente plus âgée qu'elle, qui lui servait de chaperon ; le prince, lui, te bienséances le voulaient, voyageait de son côté, tantôt précédant, tantôt suivant la comtesse. Mais au moment où cette ardente passion était venue donner une nouvelle direction à sa vie, et qu'il prenait le parti de suivre la comtesse, il se trouva dépourvu à l'endroit des finances : les plaisirs de Paris, l'insouciance de la jeunesse, le désir de figurer brillamment dans le monde parisien, qui l'appelait à toutes ses fêtes, lui avaient fait cet embarras. Cette considération ne l'arrêta pas. Il partit, et comme à mesure qu'il voyageait ses réserves baissaient, il appelait réquemment sa famille à son aide ; mais son père, mentent de la prolongation de son séjour à Paris, surtout en son excursion dans le midi, qu'il traitait de folie, ne lui répondait pas, pour le contraindre à revenir par famine.

Le prince était à peu près à sec lorsqu'il arriva à Tours. Aller plus loin lui était littéralement impossible. Telle avait été la cause de ses efforts pour déterminer la comtesse à s'arrêter. Il avait vanté le climat salubre de la Touraine ; il avait parlé du château d'Amboise, de Chanteloup, tout voisin de là, et de Chamhord, plein des souvenirs chevaleresques du roi François 1^{er}. En un mot, il s'y était si bien pris, que la comtesse Potowska n'avait pu refuser. Mais quel que fût le plaisir qu'elle prît à faire selon le désir de son compagnon, sa volonté n'était pas libre. La durée de son voyage en France avait été limitée par sa souveraine. Il fallait être à Pétersbourg à jour fixe.

Le départ de Tours fut donc décidé. Le prince ne pouvait contester la force des raisons que faisait valoir la comtesse. — Il faut qu'elle parte, il le faut, disait-il, et moi je ne puis bouger, car le postillon est le plus inexorable des hommes, pensait-il ; à chaque relais, il vient impitoyablement le

chapeau à la main demander son salaire ! Rabelais lui-même n'aurait pu tout au plus frauder qu'une poste.

La pire nécessité pour lui, c'était de paraître forcément soucieux aux yeux de la comtesse. Sa fierté ne pouvait pactiser avec un aveu.

Il pensait, dans son jeune orgueil de prince, que c'eût été jouer et perdre l'affection de la femme qu'il aimait que de la laisser lire dans la réalité de sa position. Il chercha, mais en vain, l'expédient par lequel il sortirait d'embarras ; si bien qu'au moment où il offrait la main à la comtesse pour monter dans son berlingot de voyage, il lui disait avec le désespoir dans le cœur, mais avec une sérénité diplomatique de visage savamment étudiée, qu'il ne tarderait pas à la rejoindre.

— Oui, hâtez-vous ; je dois, vous le savez, passer si peu de jours à Paris !

Un moment après ces dernières paroles d'adieu, la voiture partait laissant le prince de Ligne, nouveau Gulislan, sur le pavé inhospitalier de la ville de Tours.

— Comment, se dit-il en se prenant le front de ses deux mains, comment, le ciel ne m'enverra pas ici tout exprès un voyageur, un ami ! C'est jouer de malheur !

Il avait encore les yeux tournés vers la route poudreuse que les chevaux de poste avaient suivie, quand il fut thé de sa rêverie par le bruit d'une autre chaise qui arrivait du côté opposé. Il regarde, regarde encore ; c'est à peine s'il peut en croire ses yeux : il avait reconnu son cousin, le duc d'Aremberg, l'un des compagnons du voyage des Pyrénées, celui qu'à tort ou à raison il prenait pour rival.

— Vous, mon cousin !

— Moi-même.

— Je vous croyais à Genève.

— J'ai changé d'itinéraire.

— Cela ne se voit que trop, pensa le prince. — Qui donc vous amène à Tours ?

— Le contenu d'une lettre de Paris, qui m'est parvenue à temps.

— De quoi s'agit-il ?

— Il est parlé d'une fête splendide que l'ambassadeur de Russie doit donner à Paris pour reconnaître fastueusement l'hospitalité empressée de la société parisienne envers lui. Toute la cour sera de la fête ! Comment se résoudre à n'y pas paraître ? Je verrai Genève une autre fois.

Le prince de Ligne fut étourdi de cette nouvelle. La comtesse se serait à cette fête, non-seulement sans lui, mais elle y verrait son cousin... Elle finira, qui sait, par comprendre, deviner la cause qui le tient cloué dans cette odieuse ville. Et alors, c'en est fait de sa réputation ; la bulle irisée de ses espérances s'évanouira au souffle de de cette découverte.

Le duc avait espéré trouver la comtesse à Tours. Il ne sut que le lendemain, et par d'autres que son cousin, qu'elle était partie la veille, à peu d'intervalle de son arrivée. Il fut piqué du silence que le prince avait observé.

Le duc était d'un caractère fier, d'un esprit grave ; ses habitudes étaient rangées ; il était connu par l'ordre strict qui régnait dans sa conduite et dans ses affaires. Il sympathisait peu avec les charmantes étourderies de son cousin. La rivalité sourde, inavouée, qui existait entre eux, rendait encore leurs rapports plus cérémonieux, plus difficiles ! C'était surtout aux yeux du duc que le jeune prince eût voulu paraître au-dessus d'un embarras pécuniaire. Cependant, pressé par les conjonctures, il hasarda sur sa situation d'argent quelques paroles qui, pour d'autres, eussent été assez claires, et que le duc ne voulut pas comprendre, heureux peut-être de la chance qui s'offrait pour lui de se trouver à Paris près de la comtesse, sans avoir à redouter ce damné rival qu'il ne pouvait éclipser.

Il se contenta d'annoncer à son cousin qu'il partait le lendemain matin d'assez bonne heure. Quand il se présenta le lendemain pour prendre congé du prince, on lui dit qu'il était sorti.

Peu d'instant après, il roulait sur la route d'Orléans.

Les maisons passaient au trot allongé de ses chevaux de poste, car le zèle du postillon était stimulé par le titre du voyageur et son équipage de bonne maison. De plus, avant que le duc se fût mis en route, un courrier du meilleur air, botté, éperonné, galonné, richement équipé, était venu se faire donner un cheval en son nom, et il était parti au galop pour aller à la poste prochaine commander le relais.

Passent Saint-Symphorien et Sainte-Radegonde, puis les ruines de Martmoutier et le village de Vernerie ; voici la Frillière, première poste.

Le duc, qui, dans son impatience d'arriver, redoutait la lenteur ordinaire des postillons français, moins mauvais pourtant qu'ils le sont de nos jours, s'étonna, radieux de contentement, à la vue des chevaux tout harnachés qui attendaient. Il en complimenta le maître de poste.

Le premier valet du duc donna le prix du relais.

— C'est un cheval de plus, observa notre homme.

— Je paye quatre chevaux, répliqua le valet, c'est notre train.

— Quatre, il est vrai, plus celui du courrier de monseigneur.

— Monsieur le duc n'a pas de courrier.

— Vous nous la baillez belle, et par qui donc, s'il Vous plaît, aurions-nous été avertis de la venue de monseigneur ?

— Je ne sais.

— Mais c'est tout simple : à la vitesse et à l'intelligence de son courrier.

La contestation se prolongeant, le duc d'Aremberg se fit rendre compte du motif qui l'avait amenée.

— Payez, dit-il à son domestique, sans nous occuper à pelle providence invisible nous devons une exactitude qui abrégera mon voyage. Il y a là-dessous quelque erreur... Puis, réfléchissant : Payez, continua-t-il ; il est juste que le service ne reste pas sans récompense.

Et la chaise roula de nouveau.

Amboise est le second relais.

Ici, la scène de tout à l'heure se renouvelle de point en point : même exactitude dans le service, même réclamation de la part des gens de la poste. Le duc paya, et ce fut ainsi jusqu'à Paris.

A peine arrivé, il s'était informé du lieu où la comtesse était descendue. Elle habitait une charmante petite maison meublée dans la Grange-Batelière, quartier nouveau qui s'élevait à l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris.

Paris offrait alors un aspect des plus animés : l'Opéra, chaque soir, regorgeait de monde ; on dansait à la Redoute ; le jardin Soubise était fréquenté par la foule des visiteurs de condition. Les seigneurs de la cour désertaient Versailles et Mari y pour venir à l'envi se mêler aux fêtes sans cesse renouvelées de la capitale.

Au moment où le coureur du duc touchait au seuil de la maison de la comtesse, mollement assise dans un canapé Pompadour, le sourire sur les lèvres et la joie au cœur, elle se livrait à une causerie intime.

— Comment, votre cousin est à Paris ?...

— Oui, chère comtesse ; il arrive, et vous ne tarderez pas sans doute à le voir.

— Monsieur le duc d'Aremberg ! annonça le valet de chambre.

Le duc est introduit, et la première personne qu'il voit en entrant, c'est son jeune parent, son rival, le prince de Ligne.

S'il n'avait été un esprit fort, il aurait cru aux sorciers. Il se contenta de croire à une supercherie, et se promit de la pénétrer. En attendant, il se mordit les lèvres de dépit.

Il savait que la raillerie est une arme dont il faut éviter de se servir à l'égard de plus fort que soi. Il s'abstint prudemment d'appeler son rival sur ce terrain, où celui-ci avait une habileté consommée.

La fête du ministre moscovite avait eu lieu à la grande satisfaction du monde de Paris, ébloui de ces magnificences exotiques : dans un palais de fleurs et de glaces, on avait vu figurer, avec toute la vérité des costumes, les danses nationales russes des provinces les moins européennes. Un moment l'orchestre s'était tu, et aux sons des balalaïka, guitares à trois cordes, et des voix dont la cadence est marquée par des battements de mains, les danseurs se lancèrent ; nouveauté des plus piquantes, comme on le pense, pour des spectateurs méthodiquement enchaînés aux traditions du menuet.

La fête éteinte, la comtesse Potowska n'avait guère plus devant elle que le temps nécessaire aux préparatifs de son long voyage. L'amour du prince de Ligne s'était déclaré. Il avait pris le caractère enthousiaste d'une véritable passion. La comtesse, quoique toujours réservée, retenue, circonspecte, comme le voulait Catherine pour toutes ses femmes, se sentait un irrésistible penchant pour le prince, au bonheur de qui manquait seul un explicite aveu de cet amour.

Ainsi, tout souriait au jeune prince ; Paris l'avait revu avec joie, Paris grandiose, qui, de tout temps, eut des élans sympathiques pour ce qui est brillant, vif et beau. Nul n'y vient sans y faire jaillir immédiatement l'écho de la voix qu'il apporte, le parfum dont il est le vase, le son dont il est l'idée : l'homme de génie y prend pied, la femme destinée aux plaisirs s'y sent pousser des ailes. Il y a rencontre de deux fluides, amitié électrique, alliance spontanée.

Le jeune prince aurait eu peu à souhaiter si les lettres si impatiemment attendues de sa famille eussent apporté enfin une amélioration dans ses finances, mais il n'en avait pas été ainsi. Les fonds n'arrivaient pas.

— Quel dommage, lui disait souvent la comtesse, que vous ne puissiez vous faire connaître de mon illustre souveraine. Il n'est pas un mérite qui ne trouve en elle un noble accueil. Prince, la cour de Saint-Pétersbourg, qui veut être aussi belle que celle de Versailles, vous appelle.

— Assurez-moi plutôt que c'est vous qui m'appellez, madame, et je pars à l'instant.

— Ne faut-il que cela ?

— Que cela.

— Eh bien ! venez, prince ; la Russie sera fière de vous avoir.

— Que vous êtes charmante, madame, en approuvant un voyage que j'étais bien déterminé à faire sans vous consulter.

— Quoi, vraiment ! dit la comtesse toute ravie.

— Et vous en doutiez, madame ?... L'argent m'arrivera, pensait le prince de Ligne. Mais l'argent n'arrivait pas, et les préoccupations devenaient plus sérieuses.

Un jour que la comtesse démêlait quelque doute dans son langage au sujet du voyage convenu, elle en éprouva une sorte de dépit vaguement jaloux qui ne céda que devant les vives protestations du prince.

— Ainsi, pour lui, partir était un devoir, non-seulement d'amour, mais de point d'honneur, et il ne s'agissait pas, comme de Tours à Paris, d'une route facile à parcourir en quelques heures. Le voyage qu'il allait faire était coûteux et long. Ce sont de ces routes qu'il faut couvrir d'or.

Pour comble de malheur, dans ce Paris, où son rang lui imposait mille obligations de dignité, il ne connaissait personne intimement, à l'exception du prince Max, alors colonel au service de France, et plus tard roi de Bavière. C'était un ami sincère, d'une générosité sans borne, d'un adorable dévouement. Il n'avait pas à hésiter ; il se rendit chez lui. En quelques paroles vives et précises, il le mit bien vite au fait de sa situation excessivement embarrassée. Mais le digne prince Max n'était pas encore roi ; il n'avait pas encore de ministre, des finances pour diriger et soigner ses épargnes, et il se trouva que sa bourse, à peu de chose près, était aussi malade que celle du prince de Ligne !

— Quel parti prendre, mon bon ami ? s'écria Max. Tout ce que je possède est à vous, mais vous n'irez pas loin, réduit à cette seule ressource.

— Et quand je songe qu'il me reste vingt-quatre heures à peine pour sortir de cet épouvantable enchevêtrement ; c'est à devenir fou.

— Mon ami, le sort d'une bataille ne se décide qu'au dernier instant : vous êtes à deux doigts de la défaite, j'en conviens, mais réunissons nos forces et tentons un héroïque coup de main. Je vais me lancer sur cet océan parisien en quête de quelque havre de grâce.

Le soir, Max voyait son ami. Il y avait un sourire dans son regard. C'est qu'à côté d'un insuccès complet dans ses démarches pour se procurer de

l'argent, il avait été se heurter contre une circonstance étrange, qui pouvait devenir une espérance et tourner au profit du prince.

— Pariez ! parlez, mon ami ! fit celui-ci.

— Ce que j'ai à vous dire est bien singulier.

— Je vous écoute.

— Voulez-vous partir à tout prix ?

— A tout prix, pourvu que la proposition me vienne de vous, prince.

— Eh bien !... oh ! mais vous n'y consentirez pas. Cependant, à votre place, je trouverais le moyen que je vous apporte une galanterie de la Providence.

— Alors, je suis parti, et je vous remercie. Je ne vous demanderai pas moins, par curiosité, de quoi il s'agit.

— Sachez, mon ami, que les dames de la cour de France ont coutume, deux fois par an, d'envoyer à Saint-Pétersbourg une... Ce diable de mot est bizarre à dire, fit le prince en s'interrompant.

— Dites toujours.

— Eh bien ! une poupée qui porte un habillement complet, la coiffure et la chaussure consacrées par la mode du jour. C'est une merveille d'art par le fini du travail, une merveille de luxe par la richesse des toilettes qui composent son trousseau, car toutes les fantaisies et les variétés de la mode la plus riche la suivent ; c'est à l'infini. C'est une affaire des plus importantes, que l'envoi de ce brillant échantillon de l'élégance française, et ce n'est pas au premier venu, je vous le certifie, qu'est confié le soin de la conduire et de la chaperonner.

Ici le prince Max fit une pause allemande. — Je ne sais pas précisément quel rapport... dit son ami, dont l'anxiété était au comble.

— Nous y voilà... L'homme de confiance, l'ambassadeur de ces dames, qui devait être chargé de cette importante mission, est tombé subitement malade. Il est hors d'état de se mettre en route. Or, le terme accoutumé pour l'expédition est expiré. Les choses pressent : la cour de Saint Pétersbourg souffre. Une excellente voiture bien close, bien abritée contre les intempéries du pays, est prête. Il n'y a qu'à y monter avec la poupée, et fouette cocher...

— Je comprends ! s'écria le prince... C'est là un pis aller comme un autre... Mais le ridicule tue... Si l'on savait...

— A cet égard, prince, rapportez-vous à mon amitié. Je demanderai le bénéfice de ce voyage en faveur de quelqu'un dont je répondrai et que je

désignerai. On sera très-heureux de mon intervention ; on acceptera, et vous voilà hors de France. Arrivé à Saint-Pétersbourg, mon secrétaire vous joindra et accomplira réellement la mission ; puis, vous ne tarderez pas à recevoir de mes nouvelles, car j'aurai eu le temps d'en avoir de mon père. Vous serez ainsi en mesure de faire brillamment votre apparition à la cour de l'illustre Catherine. Qui sait ! dès que votre famille vous saura sorti de Paris, vous rentrerez peut-être dans ses bonnes grâces.

— J'avais accepté, mon ami ; je partirai ! s'écria le prince de Ligne. Une folie de plus.

En quelques instants, les combinaisons par lesquelles devaient s'accomplir leurs projets lurent arrêtées.

Quand le prince reparut aux yeux de la comtesse, il semblait allégé d'un poids immense ; son élégante physionomie avait plus de mobilité ; son langage était plus facile, plus semé de mots heureux.

— Vous avez eu soin de vous précautionner d'une bonne voiture, prince ? lui demanda-t-elle.

— Excellente !

— Des essieux solides, des ressorts doux !... N'oubliez pas qu'il s'agit d'un trajet de huit cents lieues.

— J'ai tout prévu.

— En êtes-vous sûr ? Tenez, laissez-moi en juger par moi-même ; mieux que vous je sais ce qui convient aux routes que nous allons parcourir.

Le prince pâlit à cette offre pleine d'une si tendre sollicitude.

— Je ne souffrirai jamais...

— Et moi, j'insiste... j'ai peur pour vous, prince. Où donc est votre chaise ?

— Mais... balbutia le prince, à l'hôtel.

— Voulez-vous faire en sorte que je la voie ?

— Non, assurément, ce serait trop de peine. Tenez, vous me désobligeriez, chère comtesse, en poussant vos bontés jusque-là...

Le prince laissait percer une préoccupation, une gêne qui lui étaient si peu familières, qu'elles sautaient aux yeux aussitôt.

La comtesse, qui s'en aperçut, ne crut pas devoir renouveler sa prière.

Et l'incident finit là... du moins en apparence.

Le lendemain, elle quittait Paris.

Le surlendemain, le prince partait à son tour bien installé dans sa berline de circonstance et en compagnie mystérieuse d'un grand coffre qui occupait

une bonne partie de l'intérieur. — O amour ! — A l'extérieur, et sous d'épaisses bâches de cuir, se voyaient une foule de caisses, de malles ficelées et cordées avec soin.

La comtesse, sans s'arrêter, était arrivée à Berlin. Elle ne devait y rester qu'un jour, c'était convenu, et repartir sans avoir vu le prince. Mais l'impression produite sur elle dans leur dernier entretien avait germé. La comtesse avait médité sur l'embarras du prince, et il lui était venu en tête mille idées de femme. En même temps, la curiosité s'éveilla, comme pour attiser les petites étincelles de jalousie qui éblouissent toujours l'esprit quand l'amour est au cœur. Elle résolut de faire halte à Berlin, où elle ne pouvait manquer de saisir le prince et la voiture à leur passage, par suite de la précaution qu'elle avait prise d'envoyer un messenger dans le petit nombre d'hôtels où pouvaient descendre les gens de qualité. Mais son attente fut trompée : le prince, qui tenait à l'incognito le plus strict, arrivé à Berlin, ne fit que prendre des chevaux et repartit aussitôt. L'invisibilité du prince augmenta son inquiétude. Elle passa deux jours dans une impatience de grande dame. A la poste, quelques vagues paroles éveillèrent un doute en elle.

— Oui, madame, on a fourni quatre chevaux avant Mer à une berline française.

— A qui appartenait-elle ? Le savez-vous ?

— Le cavalier qui s'y trouvait s'est à peine laissé voir. Il y avait quelque chose de mystérieux dans tout l'équipage. Mais notre état à nous n'est pas de faire la police des voyageurs, c'est de recevoir leur, argent, et...

— Quelque chose de mystérieux ! murmurait la comtesse... Enfin, pourriez-vous me dépeindre ce cavalier ?

— Visage ovale, cheveux poudrés comme un vrai gentilhomme, frac vert à boutons de métal.

— C'est lui-même, pensa la comtesse... Est-ce tout ce que vous avez vu ? demanda-t-elle de nouveau, dans son désir avide de savoir.

— Tout, madame...

— Tenez, fit la princesse en offrant à l'homme.

Celui-ci ouvrit de grands yeux ébahis. La récompense avait galvanisé son zèle et avivé sa mémoire.

— Si madame la comtesse veut prendre la peine d'attendre une minute, j'ai là quelque chose qui pourrait peut être fournir un nouveau renseignement à madame.

L'homme disparut et revint presque aussitôt avec un petit livret relié de maroquin violet.

— Qu'est-ce ?

— Nous avons trouvé cela après le départ de la berline en question.

— Donnez vite ! exclama la comtesse, dont la curiosité était surexcitée.

Elle prit et lut.

Pendant sa lecture, une émotion vive se peignit sur son visage.

— Et vous dites que ce livret a été laissé, oublié, perdu par la berline française ?

— Oui, madame.

— Celle dans laquelle se trouvait ce cavalier au frac vert ?

— Oui, madame.

— Vous en êtes sûr ?

— Très-sûr, madame.

— Eh bien ! Mon ami, continua la comtesse, voulez vous me confier cet objet ? Je le rendrai à son maître, que je connais beaucoup, et qui peut-être en est inquiet. Et tenez, continua-t-elle, voilà de sa part pour votre peine.

Et elle mettait un nouveau florin d'or dans sa main.

— Tout cela pour moi !... Merci ! oh ! merci ! madame la comtesse... Emportez, emportez, madame.

La comtesse n'écoutait plus ; elle s'était saisie du livret, et d'un pas rapide gagnait sa voiture, qui se remit en route, les chevaux lancés à fond de train.

Elle voulait, à force de libéralités au profit des postillons, gagner quelque peu sur l'avance qu'elle supposait au prince ; mais quelque ardent que fût ce désir, elle voyait s'évanouir son espoir à chaque tour de roue.

Elle arriva à Pétersbourg triste, chagrinée, mécontente, grondeuse, le cœur tout plein d'étouffement.

Aussi, voyez comme elle est grave ! quel pénible ressentiment sur ce beau front de la blancheur mate du marbre ! Elle n'est chez elle que de la veille, après une absence de plus d'une année, et elle a revu sa maison, ses meubles, ses tapis, ses terrasses, sans joie, sans émotion, sans voluptueux frémissement.

Sa pensée se concentre sur une douleur ; elle balance les alternatives d'une résolution suprême.

Dans ce moment, un valet vint à elle et annonça le prince de Ligne.

— Enfin ! dit le prince, qui accourait vers la comtesse... enfin, c'est une réalité... c'est bien vous ! et nous sommes à Pétersbourg... Huit cents lieues d'un trait ! Ce n'est pas mal. Huit cents lieues sans sommeil, sans repos... Vrai ! je plains le voyageur solitaire qui a une longue route à parcouru, et à qui manque ou le souvenir de la femme aimée qu'il a quittée, ou la pensée de celle qu'il veut revoir !

La comtesse, dont l'abord avait été glacial, se mit à rire d'un éclat ironique et nerveux.

C'était un masque qu'elle empruntait.

— Pour les voyageurs bien avisés comme vous, prince, les inconvénients de l'ennui sont peu redoutables.

— Que voulez-vous dire, chère comtesse ?

— Rien.

— Rien ! c'est beaucoup peut-être !

— Beaucoup, soit !

— Quel ton ! quel accueil !

— Oui ! prince, mon accueil est étrange ; je dois tout de suite l'avouer, car je ne sais pas feindre.

— C'est un mérite de plus, madame ; mais, de grâce, ne l'ayez pas à demi.

— Peut-être voudrez-vous bien m'aider à me faire comprendre ?

— Je ne demande pas mieux... Vous dites donc...

— Qu'il faut, prince, renoncer aux idées que nous avons...

— Je n'ai pas saisi, sur mon honneur, madame. Est-ce bien vous qui me parlez ? vous ! le jour même où je vous retrouve après quinze jours de séparation, et quand mon dévouement pour vous m'a seul appelé dans ce pays !

— Et si la sincérité de ce dévouement m'était un doute ! Écoutez ! il n'est jamais trop tard pour éviter un danger. Eh bien ! une lumière m'éclaire, et je m'arrête... Désormais, un abîme nous sépare... C'est que je suis mieux informée que vous ne le supposez ! J'ai pénétré dans le mystère dont vous avez voulu envelopper votre voyage de Paris à Pétersbourg.

Le prince, à ces mots, se sentit déconcerté. C'était comme un cavalier qui perd l'étrier au moment du péril.

— Le mystère ?... fit-il timidement.

— Tenez, reprit la comtesse, je ne veux pas prolonger cette situation fausse pour tous deux. Voici qui, plus que mes paroles, vous dira la blessure

que m'ont faite vos inexplicables procédés.

Le prince prit des mains de la comtesse le petit livret en maroquin qu'elle lui présentait.

— Lisez, lui dit-elle ; lisez, lisez haut !

Le prince parcourut le livret, et se mit en devoir d'obéir à l'injonction qui lui était faite.

— « Trousseau de mademoiselle Sophie, dit-il d'une voix assurée. »

— Après, fit la comtesse.

— Après ?

— Oui.

— « Six robes de mousseline de l'Inde, trois robes de soie pékin ramagées à double jupe, douze guimpes. »

— Après ?

— « Six coiffes en dentelle d'Alençon, trois mantilles, dix-huit chemises brodées... »

Le prince n'alla pas plus loin.

— Sachez-le, monsieur, une femme n'a pas d'oubli, n'a pas de pardon pour celui qui fait d'elle une dupe...

— Vous êtes sévère.

— Plaignez-vous donc, je vous prie... Et ainsi, c'est réel, monsieur, et vous convenez...

Le prince fit un effort sublime.

— Réel ! madame.

— Oh ! vous êtes affreux de perfidie ! En vérité, on ne saurait avoir des façons plus édifiantes que les vôtres, monsieur, quand on aspire au cœur et à la main d'une femme ! C'est affaire à vous ; mais, poursuivit-elle, je ne veux pas donner à tout ceci une tournure tragique. Vous ne m'aimez pas ! soit ; c'est une idée à laquelle je suis déjà toute familiarisée.

— Moi, ne pas vous aimer ! mais cet amour, c'est mol âme... Quoi ! vous riez encore !...

— Oh ! réservez ces charmantes protestations pour celle avec qui vous avez trouvé si doux de voyager.

— Madame, cette raillerie...

— Non ! je suis sincère... Allez tomber à ses pieds.

— Assez ! assez ! vous manquez de générosité.

— Dites-lui que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'avez jamais aimée. Prince ! me ferez-vous connaître votre mademoiselle Sophie ? Je me meurs

d'envie de la voir, de juger de votre bon goût et de son mérite.

— Mais, demanda le prince subitement illuminé, parlez vous sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Et moi, je dis que ce n'est pas possible ! De grâce, dites tous les griefs que vous me supposez...

— Oh ! soit, si cela peut vous obliger. Vous avez fait le voyage de Paris à Pétersbourg avec une femme, une femme jeune, jolie, sans doute ?

— Et peu dangereuse, dit le prince.

— C'est cela, vous verrez que cette dame est une sainte...

— Moins dangereuse qu'une sainte.

— Je vous vois venir ; vous allez me dire qu'elle a... cinquante ans.

— Moins dangereuse encore.

— Parfait ! elle en a soixante ?

— Les femmes de soixante ans plaisent parfois. Rappelez-vous la célèbre Ninon... Elles ont même beaucoup d'esprit...

— Allons, rien ne manque à votre portrait. J'entends : c'est une femme sotte, niaise, stupide.

— Au delà de toute idée.

— Qui ne sait rien dire.

— Absolument rien.

— Prince ! s'écria la comtesse, chez qui le dépit débordait, prince ! je ne vous croyais pas tant d'immoralité... Vous êtes menteur !

— Oh ! pour Dieu ! calmez-vous ; voyons, chère comtesse... serait-ce là tout mon, crime ?

— N'est-ce pas assez ?

— Vous n'avez aucun autre sujet de colère contre moi ?

— C'est dix fois trop.

A cette assurance, le prince partit d'un éclat de rire.

— Je vois, dit-il, un quiproquo délicieux...

La comtesse, surprise, presque scandalisée de cette explosion de gaieté, resta immobile, muette et froide.

— Oh ! madame, oh ! chère comtesse, si vous saviez comme j'étais tremblant tout à l'heure ! Mais avant de me livrer à ma joie, assurez-moi que mon seul démerite à vos yeux, c'est de m'être occupé d'une autre femme que TOUS. Dites, dites que toute autre folie vous trouverait indulgente.

— Je le dis sans hésitation.

— Vous êtes adorable, s'écria le prince avec ravissement. Ecoutez-moi donc.

Et il raconta à quels expédients son amour pour elle l'avait conduit. Il entremêla son récit d'une foule de ces mots heureux, de ces saillies étincelantes qui semblaient être le patrimoine exclusif de son génie. Il n'omit rien, insista sur l'épisode du voyage de Tours. La comtesse, ramenée peu à peu, fit ses délices de cette espièglerie jouée à la gravité du duc d'Aremberg. Elle rit surtout de l'étrange quiproquo dont elle s'était faite la victime, et le prince le martyr.

— Et maintenant, chère comtesse, vous comprenez, n'est-ce pas, que j'ai voulu donner à tout prix satisfaction à mon cœur ? Je ne pouvais me résoudre à vous quitter, à vous perdre !... Et tenez, si c'était à refaire, je n'hésiterais pas. Que la sécurité me revienne ! D'un mot vous le pouvez. Me le refuserez-vous ?

Il se fit un long silence.

— Prince, je vous aime, dit la comtesse en lui tendant la main.

LE BRICK DU GANGE

— Que demain tout soit prêt pour mettre à la voile au lever du jour.

L'esclave partit et alla à bord du brick faire exécuter les ordres du maître.

Car l'épidémie menaçait Calcutta, la ville des délices, le pays des richesses et du bonheur pour les marchands de la Grande-Bretagne. Calcutta, qui est un bazar et un trône, un comptoir et un empire, capitale d'un royaume de trafiquants, séjour d'un roi nommé par les boutiquiers de la Compagnie des Indes, qui se rassemblent, comme des sénateurs, dans leur palais de Ledenhall, à Londres ; Calcutta voyait arriver le fléau : le choléra frappait furieux à ses portes ; devant lui il fallait fuir ou mourir.

Allez dire aux riches nababs de ne pas avoir peur de cette mort qui tue en six heures, du mal qui vient attaquer une famille dans la nuit, et qui ne laisse que des cadavres le matin. Aussi, les nababs s'embarquent sur les bricks fins voiliers, sur les goélettes légères, aux mâts qui se plient gracieusement en arrière, et ils vont attendre au large que l'épidémie ait levé son tribut annuel ; puis ils retournent à Calcutta ou à Madras.

— Que tout soit donc prêt à bord du brick de Madhava ; demain, avec la brise de terre qui souffle, au point du jour, il descendra le Gange, pour aller chercher la mer et l'air pur de l'Océan.

— Mais si nous allions périr, dit Nadjah ; je crains la mer et son roulement monotone, ses hautes vagues et le balancement du vaisseau qui épouvantent.

— Terreur d'enfant ! Crois-tu donc que jamais je puisse jouer avec ta vie ? Mon brick a été construit à Bombay, avec du pur bois de teck ; il m'a coûté deux fois autant de roupies que n'en vaut aucun de ceux qui sont amarrés dans le Gange. Puis tu ne perdras jamais la terre de vue. Dans le vaisseau, tu auras ton zanana pour rester avec tes femmes, tu auras tes bains et tes parfums, tes fleurs de Lamra, de Malati et de Vastuca ; tu auras un lit de feuilles d'asoca, qui sont douces comme le duvet du cygne et fraîches comme le vent du matin. J'ai dit d'embarquer tes singes, qui te font rire, et tes oiseaux bayas, qui sont jaunes comme de l'or. Tous les plaisirs, tous les enchantements de Calcutta, tu les retrouveras sur mon brick. Nadjah, il y a un an, je riais quand on me parlait de la contagion qui dévore, du mal qui

rbidit, qui décompose et qui glace. On mourait ici autour de moi, et je restais impassible ; maintenant que tu es à moi, je ne veux plus mourir. Je tiens à la vie, j'aime mes longues terrasses qui sont fraîches le soir, mes jardins, dont les arbres boivent et se mirent dans les eaux du Houghles. Depuis que je t'aime, je suis devenu timide comme L'enfant de l'esclave, je suis poltron comme un brahmine. Oh ! si tu allais mourir, ma bien-aimée ! Je suis comme le chutuka, qui suce sa nourriture dans les nuages, et qui meurt lorsqu'ils tombent ou se dissipent. Nadjah, je vis de ton amour : si tu mourais, je tomberais avec toi.

Le lendemain, un brick, aux voiles blanches de coton, s'éloignait rapidement de la rive orientale du Houghles, sur laquelle, à cent milles environ de la mer, s'élève Calcutta, la ville la plus somptueuse de l'Inde, la cité des marchands rois, bâtie sur un sol jadis consacré par les Indous à la déesse de la Mort. C'est là, en effet, qu'avec l'établissement de la puissance anglaise, la nationalité de l'Inde est morte. La prophétie des Indous à eu son accomplissement. Calcutta n'apparaissait plus sur la ligne de l'horizon que semblable à un long plateau de pierre auquel ses toits en terrasses, dominés çà et là par des coupoles rouges aux formes bizarres et fantastiques, et par ses verandahs, donnent l'aspect d'un immense échiquier surmonté de ses pions. Des yachts élégants, des vaisseaux d'Europe et d'Asie, des barques de pêcheurs, de légers cutters, des jonques aux voiles de natte et aux banderoles jaunes, sillonnaient les eaux du fleuve. Puis venaient des bateaux noirs qui regagnaient la rade, et que des matelots nus conduisaient en chantant leurs chants sauvages. Sur la rive, des groupes d'hommes et de femmes, bigarrés de tous les costumes pittoresques de l'Orient, suivaient le brick des yeux ; quelques-uns enviaient le sort du nabab, la plupart maudissaient sa richesse et lui souhaitaient la tempête et les orages en échange du choléra ; mais à mesure que le brick s'avancait vers le golfe, les bords du fleuve, dégarnis de curieux, n'occupaient plus l'attention des voyageurs que par l'opulent aspect des plantations de cocotiers et de la végétation diaprée des cannes à sucre, du riz et des cotonniers en fleurs. Quand le soir arriva, ils allaient entrer dans le golfe du Bengale, et on diminua de voiles pour jouir plus longtemps, à cette, heure solennelle, du ravissant spectacle des côtes fortunées, et de la brise parfumée qui vient de la terre.

Des nattes pendaient au vent comme des tentes, sur la poupe du vaisseau ; Madhava et sa bien-aimée étaient étendus sur des coussins de brocart au

haut du gaillard d'arrière. Autour d'eux de jeunes femmes en vitreuses robes de mousseline, brodées d'or, et çà et là, sur le pont, des matelots avec leurs bonnets goudronnés, et au pied du grand mât les chefs d'équipage, dont la figure, brunie parla mer, les vents et le soleil, se détachait sous leurs turbans blancs.

Ainsi, le brick cheminait et s'en allait, fendant les dernière seaux du fleuve, là où elles commencent à mêler leur teinte jaunâtre à la teinte azurée et verte de la mer. Sa marche était lente et douce comme la marche d'un convoi funèbre. La nature commençait à s'endormir du sommeil du soir ; on ne voyait plus que les flamants qui faisaient courber les roseaux flexibles sous le poids de leur corps écarlate, et sur la forêt de bambous qui s'élevait le long du rivage, les pélicans, tantôt plongeant leur long cou dans la mer, et tantôt s'occupant de leur toilette aussi coquettement qu'une femme. On entendait au loin la voix aiguë du chacal, et son cri perçant qui effraye le voyageur.

— O l'Inde ! l'Inde ! terre chérie, terre d'or et de rose. Quelle contrée sous le ciel pourrait te remplacer à mes yeux ? Tu es la patrie des parfums, des apsara, danseuses célestes, des femmes jalouses des yeux des gazelles, des bayadères qui ont des écharpes et de noirs cheveux flottants ; pays des palanquins et des fraîches soirées ! Non, rien n'est beau comme l'Inde, avec le Gange aux eaux de lait, au sable d'or, aux ondes saintes et sacrées ; avec son ciel bleu comme l'indigo, et son Océan qui sourit au marin ; avec sa civilisation mélangée d'Europe et d'Orient, prise au Vedham et à l'Évangile. J'aime l'Inde plus que ma mère, plus que ma maîtresse, plus que toi, Nadjah ! et pourtant je t'aime bien !

Mais déjà cette terre enchantée s'amoindrissait à la vue de Madhava ; elle allait échapper comme un léger brouillard à ses regards amoureux ; les eaux étaient devenues bleues, le vent fraîchissait, et le brick se roulait doucement sur les vagues, qui le caressaient voluptueusement ; il se roulait sur les ondes arrondies, comme un amant se roule sur le sein de sa maîtresse.

Depuis plus d'une semaine le brick voguait tantôt au large, tantôt près de la côte, et les fêtes et les plaisirs se succédaient pour Nadjah. A peine si elle s'apercevait de l'absence de ses jardins et de ses terrasses bordées d'orangers et de jasmins jaunes. Madhava, dans les ingénieuses ressources de son amour, avait trouvé le moyen de les remplacer. Ils naviguaient ainsi, paisibles dans le golfe, lorsque déjà le fléau avait éclaté avec fureur dans Calcutta. Le 30 juin est le jour consacré, dans l'Inde, à célébrer la descente

du Vichnou sur la terre. Dans cette belle partie de l'Asie, la volupté et la religion ont contracté une alliance intime ; quelques cérémonies religieuses ne sont mêmes que de solennels prétextes à de luxurieuses bacchanales. C'est pour les saintes orgies des pagodes, c'est pour les consacrer au service du Vichnou ou de Brahma, que les mères élèvent leurs plus belles filles. Tout autour de ces temples, dont l'architecture est tantôt massive et colossale, tantôt légère, aérienne et fantastique, les peuples apportent leurs offrandes d'argent et de riz ; ils viennent se presser pour voir les danses voluptueuses des devadacy, auxquelles les Portugais ont donné le nom si doux de bayadères, et pour écouter les contes pieusement licencieux des religieux indous.

Madhava avait voulu célébrer cette grande fête de l'indoustan au milieu du golfe, à la vue des vingt bouches du Gange. Le coucher du soleil donna le signal.

Au moment où le globe d'or disparaissait dans les eaux limpides de l'Océan, quand l'image dorée du Vichnou fut élevée sur le pont, on eût pris le brick, avec ses longues flammes et ses banderoles, ses chants joyeux et ses cris de fête, pour une de ces fantastiques embarcations montées par des pèris, et dirigées par des génies qui descendent des nuages pour visiter la mer. Des fanfares éclatantes, jouées sur la touraye, accueillirent Nadjah lorsqu'elle monta sur le pont, revêtue d'une longue robe d'un jaune pâle, qui ressemblait, selon l'expression du poète Jydeva, à la poussière d'or répandue sur les pétales bleus, du lis des eaux. Elle vint s'asseoir au banquet à côté de Madhava. Des vases d'or, de jaspe et d'agate renfermaient des parfums qui fumaient ; des plats du Japon et de la Chine contenaient du riz sous vingt formes différentes ; puis des mets de l'Inde mêlés aux mets de l'Europe, les épices de l'Orient et les savoureux pies de l'Angleterre, les vins d'Afrique et les liqueurs d'Amérique : quatre mondes s'étaient cotisés pour fournir cette table asiatique ; et au milieu de ce luxe du festin, il y avait des turbans resplendissants de pierreries et de belles figures indiennes ; des diamants et des yeux de femmes, des fleurs et des gorges nues. Tout ce luxe était jeté pêle-mêle sur des coussins et des tapis de Perse, sur le tchouna qui donne la fraîcheur aux parquets.

Lorsque la lune se leva et qu'elle vint glisser sa lumière blanche parmi la lueur des lampes disposées en festons autour des mâts et des cordages, depuis le beaupré jusqu'à l'artimon ; lorsque la rougeur des torches et les tons bleuâtres des feux du Bengale mêlèrent leur éclat métallique au

chatoyant éclat des diamants et des eaux illuminées par le reflet des lumières, c'était une vraie scène d'un monde de fées et de djins. Le nagara, joyeux tambour des bayadères, donna le signal de la danse ; le tam, avec son éclatante sonorité qui va remuer l'âme, marquait la mesure des airs que jouaient des guitares à trois cordes, des cithara et des flageolets. Alors les devadacyse mirent à danser sur le pont du vaisseau, qui se balançait mollement sous leurs pieds ornés de clochettes ; jeunes filles à peine vêtues de leurs robes qui dessinent les formes, et de leurs écharpes qui voltigent, elles vous jettent du plaisir au cœur avec leurs voix et leurs danses mélodieuses comme le mouvement qui fait onduler le cou du cygne ; leur corps est flexible et souple comme la cime du palmier ou la branche du mirobolan ; elles exécutent les danses favorites des Indous, pantomimes enivrantes dont le sujet et les détails expriment toutes les fureurs du désir, toutes les ardeurs de la passion, toute la langueur de la satiété.

Que faut-il de plus pour allumer l'incendie des sens, pour embraser le cœur du nabab ? Aussi les esclaves jettent un épais moustiquaire sur le howdah de Madhava et de Nadjah. Le nabab et sa favorite disparaissent ; on les emporte dans la chambre du vaisseau.

Maintenant, plus de frein ; que l'orgie arrive avec ses folies et ses fureurs : vienne l'opium, viennent surtout les vins et le tanique, dont les femmes s'abreuvent. Vichnou a disparu, et l'image de Chaka-Naden a pris sa place : ChakaNaden, qui brûle les sens, qui jette le délire dans les imaginations. Les devadacy délient leurs ceintures ; elles rejettent leurs écharpes baignées de sueur ; elles détachent les globes en bois de senteur qui renfermaient leur sein : tout est volupté, tout est bonheur sur le vaisseau ; il y a de l'ivresse dans l'air qui joue avec les cordages. Un seul être souffre ; les bayadères écoutent, puis elle rient : un orang-outang, le favori de Madhava, est dans une cage sur le beaupré ; de ses longs bras il secouait les barreaux de sa prison ; il voyait ces femmes, ces plaisirs, et il se plaignait du plaisir, il rugissait de rage ; son œil était rouge de feu. Pauvre homme déchu, comme disent les Indous, il demande sa part de plaisir ; mais les bayadères folies rient encore ! Oh ! l'orgie est complète, car Isouara, que le peuple appelle Chaka-Naden, préside à la fête de nuit.

Tout à coup, au milieu de la danse, un mot a été prononcé, et les pieds des bayadères s'arrêtent immobiles et lourds, les cordes des instruments ne vibrent plus, toute joie est morte. L'orage a-t-il paru aux yeux d'un matelot, avec son manteau noir qui couvre le ciel et son souffle oui soulève l'Océan

? Non ; le ciel est pur comme les yeux d'une jeune fille, les étoiles brillent et scintillent au firmament, le vent est doux, pas de tempête dans l'air, et les matelots sont ivres.

Cependant les danseurs qui tournaient rapides tombent sur le pont, le sang coule de leurs narines et passe à travers les spirales de l'oreille ; ils se tordent dans d'horribles convulsions, le corps se désorganise, les membres sont glacés, la machine se défait et s'arrête. En quelques heures, le pont est couvert de morts : les femmes, avec leurs longs cheveux épandus sur les épaules, comme des gerbes de jais, se roulent et meurent au milieu des débris de la fête ; la contagion a visité le brick. Au feu des plaisirs, dans ces climats où le sang brûle, le mal éclate et tue avec la rapidité de la foudre.

Nabab, le choléra s'est moqué de ton beau brick de Bombay, il s'est ri de ta fuite et de tes précautions et de tes plaisirs. Nabab, le choléra est à bord !

Les cris des mourants réveillèrent Madhava : il monta sur le pont ; une scène infernale s'offrit à lui. Il parcourut le vaisseau pour chercher un être vivant ; ses pieds ne heurtaient que des cadavres. Partout la passivité de la mort ; pas un souffle, plus une plainte : le choléra a tout tué. Horrible révélation ! Madhava pensa aussitôt à enlever sa bien-aimée au danger de la contagion ; il voulait se jeter dans la chaloupe et tâcher de rejoindre la côte, mourir de faim, de soif, de tout, mais non du choléra. Hélas ! à peine fut-il descendu dans la chambre que son corps n'obéissait plus à sa volonté ; la rigidité du fer roidit ses articulations, sa tête tourne dans le vertige, et il tombe enveloppé dans les longs plis de sa robe de soie, sans avoir même la force de prononcer le nom de Nadjah, d'appelé Nadjah à son secours.

Le jour suivant, le soleil était au-zénith, et Nadjah doi mait encore dans sa couche ; l'influence active de la chaleur des Indes avait déjà donné aux cadavres latein bleue de la putridité ; l'orang-outang, pressé, tourment par la souffrance de la faim, venait de rompre les barreaux de sa cage. En trois bonds, il franchit l'avant d vaisseau ; le voilà à la fête ! D'abord, il resta stupéfait à vue de tant de corps étendus sans mouvement ; puis, chercha à satisfaire sa faim. Il s'étendit sur un coussin soie, il mangea du riz dans une assiette de porcelaine, de tamarins et des dattes confits ; il but du vin dans la coup dé Madhava, il mit et rejeta les turbans épars de tous ci tés, et ensuite il se prit à danser et bondir sur le sein d toutes ces femmes ; il foulait leurs formes sans défense, se jouait avec leurs cheveux, il agaçait des cadavres. Nauséabonde fétidité de la mort le repoussait, et il s'en allait, puis il revenait encore ; l'action enivrante des bois sons le brûlait ; la véhémence

de ses désirs le dévorait, toujours il venait retrouver ces cadavres, et toujours s'en éloignait désespéré. Un moment, il était dans les vagues, un moment après sur le pont, au gouvernail et dans les manœuvres ; il imitait le capitaine, les matelots et mousse ; l'orang-outang était maître du beau brick, q s'éloignait alors de la côte du Bengale vent arrière et sous ses misaines au bas ris.

Des plaintes et des cris déchirants retentirent tout à cou à ses oreilles au milieu de ce silence universel : c'est la voix d'une femme, une femme vivante. Ses yeux luisent comme deux charbons ; d'un bond il tombe dans la chambre ; Nadjah, à peine, éveillée, s'était précipitée, éperdue, sur le corps de son amant, qui palpitait dans les dernières convulsions de l'agonie.

A la vue de cette jeune femme, dont aucun vêtement ne couvrait le beau corps, la sauvage et brutale passion de l'orang-outang ne connut plus de bornes ; il se couchait sur le dos et se balançait sur ses flexibles vertèbres ; tantôt il approchait de Nadjah, tantôt il s'en éloignait en sautant. Son cri guttural épouvantait la jeune femme, elle se prosterna à ses pieds en implorant la pitié de l'homme déchu ; l'orang-outang l'imita, et il se jeta à genoux en étendant ses longs bras velus dont le poil roux et fauve venait frôler le délicat tissu de la peau de Nadjah.

En cet instant, Madhava ouvrit un œil mourant ; il comprit l'horrible danger qui menaçait Nadjah, qu'il préférerait à tout ; la voir, en mourant, dans les bras de l'orang-outang ! Epouvantable vision, effroyable agonie ! L'énergie lui revint un instant au cœur ; de sa main sans force, il voulut saisir le djembouah qui pendait à sa ceinture, mais il ne put l'atteindre. L'orang-outang s'était aperçu du mouvement de Madhava, il grinça des dents, il se prépara à lutter contre lui ; mais le nabab chancela et il tomba aussitôt. Il était mort au moment où les longs bras de l'orang-outang entrelaçaient Nadjah évanouie ; du moins, il n'avait pas vu cette jeune fille, si belle et si fraîche, mourir comme la rose du Bengale dont le scorpion a piqué le calice.

Le lendemain, un vaisseau anglais de la Compagnie des Indes, qui se rendait à Calcutta, rencontra le brick pestiféré : le maître d'équipage et quelques matelots, attirés par la singularité de la manœuvre, eurent le courage d'aller à bord et d'examiner cette scène d'horreur ; l'orang-outang était debout sur le cadavre de Nadjah, il se tenait là comme sur sa proie. Quand on voulut le faire partir, ce fut impossible, il fallut que le maître d'équipage le tuât d'un coup de pistolet.

Madhava, de quoi t'ont servi tes précautions, ta fuite, tes plaisirs et ton beau brick de Bombay ?

LA VALLÉE DE LA SAANE

Au milieu des çompes rurales de la vallée de Gueures, dans le pays de Caux, vivait, vers les dernières années de la restauration, un vieux gentilhomme de bonne et haute maison. Son château était bâti sur le talus d'un riant coteau. Au premier coup d'œil, on comprenait la pensée qui avait présidé au choix de cette résidence. Les grands bois couronnant le plateau des collines qui ondoyaient sur les arrière-plans du paysage, les taillis inextricables posés à intervalle sur le plan incliné des parois de la vallée, les touffes des joncs marins, les hautes luzernes, les pièces de terre en culture de colza et de pommes de terre, les mares d'eau et les irrigations, qui coupaient en arête le cours de la Saane, c'étaient autant de témoins qui disaient que le comte de Montmeillard était un fervent disciple de saint Hubert, un chasseur de profession, un veneur de pure race ! Nul n'avait une expérience plus consommée dans cette science de vénerie dont les traditions se perdent chaque jour davantage pour faire place au stérile amusement des locomotions a grandes allures. Galoper à cheval semble en effet aujourd'hui le seul plaisir des sportsmen. Que Dieu les bénisse ! Mais le comte de Montmeillard, lui, malgré sa vive passion pour la chasse, n'était pas un de ces hommes dont les goûts et facultés se concentrent dans cette sphère à l'exclusion de toute autre occupation. C'était un esprit d'élite, d'une finesse, d'un atticisme exquis. Ses manières, par leur affabilité, caractérisaient en lui l'homme de qualité dans son expression la plus vraie. Un autre siècle manquait à sa belle figure de vieillard, d'autres habits que les habits étriqués de l'an de grâce 1826, à sa bonne tournure lui aurait fallu des jabots de dentelles, le tricorné galonné et le frac de velours rehaussé de broderies d'argent ou d'or. Le comte était non-seulement un esprit distingué mais philosophique, qui s'éloignait, même parfois, des idées vulgaires, pour pénétrer dans les régions du paradoxe ; son cœur était plein d'expansion et d'enthousiasme. Il était affectueux comme une épouse, dévoué comme une mère ; on le citait comme un type accompli de ces hommes de la vieille société française auxquels la génération actuelle succède sans les remplacer.

Le comte de Montmeillard avait descendu la vie jusqu'aux limites d'un âge très-avancé lorsqu'il songea à marier. Ses soixante-cinq ans étaient

parfaitement échu quand cette idée lui vint. Pour tout autre c'eût été tr tard, mais il pouvait tenter cette ascension périlleuse sa précisément manquer de prudence. D'abord, parce qu'était lui, c'est-à-dire possesseur d'un fonds très-riche bon sens, de joviale humeur et d'habitudes aussi sympathiques que modestes ; puis ensuite parce qu'il avait e l'incomparable avantage de rencontrer sous sa main ma demoiselle de Mérim, qui l'avait agréé pour mari. Ce mariage avait été une association d'état. L'entraînement de l'amour n'avait été pour rien, cela se conçoit, de la part de mademoiselle de Mérim, filleule du comte. Reconnaissante d'une amitié toute pleine de sollicitude qu'il lui avait marquée dès sa plus tendre enfance et qui avait redoublé plus tard à la mort de sa mère, sa seule parente, mademoiselle de Mérim, avant d'accepter l'offre de M. de Montmeillard, en avait mûrement balancé les avantages et les inconvénients, ou plutôt elle avait interrogé ses inclinations. Les inconvénients qu'elle avait entrevus parurent peu de chose à ses habitudes, à ses goûts, à ses sentiments. Jolie, charmante, distinguée, belle et gracieuse tout à la fois, c'est à peine si elle savait sa valeur. Pour mieux dire, elle ne faisait cas de tous ces mérites qu'autant qu'ils pouvaient contribuer au bonheur d'un être noble et bon, et le comte lui avait paru réunir ces deux qualités à un très-haut degré. Ses plus intimes seuls savaient qu'elle peignait à ravir, chantait et jouait du piano avec habileté ; son jugement était sûr ; elle comprenait juste ce que valait une passion de jeune homme, et elle n'eût été que médiocrement flattée d'inspirer l'un de ces sentiments enthousiastes, ardents, fous, qui ont moins souvent pour excuse la supériorité de la femme que la chaleur du sang chez celui qui les éprouve. Et pourtant ce n'était pas une nature froide que la sienne ! Le contraire se lisait dans les éclairs de ses grands yeux bruns, dans l'éclat de ses cheveux noirs, dans le teint brun mais uni de son visage, qu'une flamme du cœur chauffait et colorait sourdement ; mais elle subordonnait les élans passionnés de son âme au contrôle de sa raison, et prenait bravement le parti d'en finir avec tous ceux dont l'issue se perdait dans le vague et le ténébreux. Ce charmant caractère ne s'était pas démenti un seul instant depuis les trois années que datait son mariage avec M. de Montmeillard. Celui-ci se félicitait de l'heureuse inspiration qu'il avait eue de prendre pour femme mademoiselle de Merin, dont la préoccupation la plus active était de lui rendre plus chauds, plus doux, les derniers rayons de soleil qui éclairaient sa vieillesse. En un mot, madame de Montmeillard était la Française dans son prototype, c'est à-dire la femme tendre, aimant sans

arrière-pensée, pour le plaisir même d'aimer, dévouée et soumise malgré les immunités que lui créent les lois et les mœurs, créature presque inconnue aux autres pays ! et cela malgré la réputation faite aux Anglaises pour leur sentimentalité, aux Italiennes et aux Espagnoles pour la vivacité de leurs passions, aux Allemandes pour leur tendresse mélancolique !

C'était dans la vallée de la Saane que le comte et la comtesse étaient venus abriter leur commune existence, M. de Montmeillard chassait tout le temps qu'il ne consacrait pas aux intérêts de sa commune, allait parfois en visite chez quelque vieux camarade, appelé par des solennités cynégétiques, ou bien recevait chez lui à son tour pour un motif semblable.

Et tenez, ces sons de trompe qui retentissent dans la vallée et ces aboiements partiels d'une meute impatiente, annoncent une chasse.

On a sonné le boute-selle dans la cour d'honneur du château du comte de Montmeillard. Une compagnie nombreuse et choisie s'est dirigée vers le petit bois de madame, qu'on voit sur la crête de la montagne opposée.

M. de Montmeillard avait annoncé à ses hôtes une chasse au renard, l'une des plus récréatives pour les chasseurs de médiocre expérience. A cette chasse, point de grandes difficultés : beaucoup de bruit et d'agitation. Elle convient aux assistances nombreuses et diversement composées. Les dames s'en amusent.

Dans la vallée de la Saane, les accidents et les imprévus de la localité semblent faits tout exprès pour doubler la saveur d'un laisser-courre : partout des taillis, des bouquets aux qui avoisinent les villages, des eaux dormantes et vives, des berges et des haies où l'animal se recèle et se tire parfois d'affaire ! Ensuite, cette vallée, vu sa proximité de la mer, est souvent visitée par ces renards argentés, dits renards de falaises, les plus fins et les plus agiles de tous. Leur vigueur est excessive, leur résistance égale à celle du cerf.

Une chasse au renard ! Quel ravissant moyen optique pour voir un pays ! Les perspectives naissent et s'évanouissent de la manière la plus fantastique. Un pas de plus, un pas de moins, et vous ne retrouvez plus le caractère qui vous avait frappé dans le paysage.

Trente briquets au poil noir et marqués de feu sont conduits par le valet de limier ; on les a séparés en cinq bardes : la première, composée des chiens les plus vites, c'est la meute ; la seconde forme la vieille meute, et les dix-huit chiens restants se diviseront en trois relais.

Les chevaux hennissent en foulant les vastes pelouses qu'il leur faut traverser. Les cavaliers étrangers à cette belle campagne regardent attentivement les gais horizons qui se déroulent devant eux. Ici sont des cottages qui sentent le Devonshire et le Yorkshire, autant que faire se peut, avec leurs ponts de bois peints, leurs toits en ombrelle ; là sont des massifs d'arbres habilement groupés et les sinuosités de la rivière sur laquelle naviguent des flottilles de sauvagines et des cygnes privés ; de tous côtés sont des chalets avec leur aspect suisse et de jolies habitations de paysans avec leurs façades normandes en briques ! Tout cela jette de gracieux sourires sur les premières pages du plaisir auquel M. de Montmeillard a convié ses amis pour cette journée.

Pas un n'a manqué au rendez-vous. Plusieurs se font remarquer par l'élégance de leurs montures. De ce nombre est une noble amazone, madame de Mirecourt, cousine germaine du comte. Elle gouverne son cheval comme une véritable Irlandaise qu'elle est de naissance, sinon d'origine. Elle n'est pas le personnage le moins important de cette narration.

Veuve du baron de Mirecourt, et maîtresse d'une belle fortune, elle vit dans le grand monde de Paris, dont elle ne s'éloigne, pendant la saison d'été et d'automne, que pour se rendre soit aux eaux, soit sur sa terre près Fecamp. Son veuvage date de quatre ans, et plus d'une fois, depuis qu'elle s'était vue maîtresse de ses actions, elle avait pensé que cette indépendance, cette liberté complète, lui était venue ou trop tôt ou trop tard. Voici pourquoi : c'est qu'elle parcourait alors la période enclavée entre quarante et quarante-cinq ans, période néfaste dans l'âge une femme, où elle se sent le cœur ardent comme à vingt ans, où elle persiste à se voir toujours belle, et où cependant certaines voix mystérieuses la préviennent tout as qu'il lui faut commencer à douter de son influence. De là un conflit douloureux entre l'amour-propre, l'orgueil, qui ne peuvent se résoudre à abdiquer leur empire, et la raison, qui inspire la peur des désillusions et des défaites.

Quarante ans, ou les apparences de quarante ans dans la vie des femmes, est un terme qui a été justement appelé par un écrivain du dix-huitième siècle *le saut de Leucadel* Elles meurent moralement, ou vivent longtemps et heureuses après qu'elles en ont surmonté les abîmes de désenchantements !

Madame de Mirecourt, nous l'avons dit, avait atteint le sommet du promontoire. Ajoutons que tout l'esprit qu'on lui reconnaissait, à juste litre,

tous les succès qu'elle avait obtenus pendant les belles années de sa vie, ne l'avaient pas soustraite aux influences généralement subies par les femmes de son âge. Elle avait une passion au cœur, passion vive qui remplissait ses nuits d'insomnie et qui était d'autant plus féconde en agitation qu'elle était un secret pour tout le monde, même pour celui qui l'avait inspirée ; ses efforts tendaient à ne pas compromettre sa dignité en cherchant cependant à assurer sa conquête par toutes les puissances de séduction qu'elle se sentait. Cette précaution mystérieuse faisait parfois passer sur son humeur une teinte de tristesse, mais qui glissait avec là rapidité de l'ombre d'un nuage poussé par le vent. On retrouvait bien vite l'aménité et l'enjouement même un peu railleur de son caractère. Le comte de Montmeillard mettait au nombre de ses plus heureux moments ceux qu'il passait en douce causerie avec elle : c'était une intimité, une camaraderie charmante que la leur, au fond de laquelle il y avait toujours une affection sincère et toujours éveillée. Aussi, malgré ses nombreux conviés, donne-t-il à la baronne tout le temps qu'il peut dérober aux autres, sans oublier toutefois, à leur égard, les obligations de cette hospitalité exquise pour laquelle son manoir est en renom.

Les chiens sont découplés. On leur a montré les épais fourrés qu'ils doivent pénétrer. Des hommes à pied les excitent de la voix. Le cuivre retentit. Ils se répandent dans les taillis ; un aboi se fait entendre, puis un second, un troisième.

Il est dépisté, le renard ; on a crié : Vlau !

L'animal a pris son parti.

Il a passé.

Les trompes sonnent le lancer.

Ce n'était pas un hôte indigène de ces terres ; ce renard est un hardi pérégrineur que l'instinct de la maraude a conduit bien loin de ses demeures. Pour les retrouver, il aura un espace considérable à parcourir.

Ainsi, la chasse sera bonne. On en peut juger déjà à la vigueur de son début. Il y a cinq minutes à peine que renard, meule et cavaliers roulent dans la vallée, et les voilà déjà sur les hauteurs de Gourel.

Qu'est-ce que Gourel ? Jadis un beau château dont on a rasé les tours. Aujourd'hui, c'est une grosse et opulente ferme normande ; sa construction remonte au temps de François I^{er}. C'est la propriété d'une héritière des Cany, liée aux Montmorency.

En suivant tout droit dans cette direction, on arriverait à Bacqueville. Si nous poussions jusque-là, je vous dirais les historiques originalités du sieur marquis de Bacqueville, celui qui se trouvait un soir à l'Opéra, et à qui on vint annoncer que son hôtel était en feu. — Cela ne me regarde pas, répondit-il ; adressez-vous à madame la marquise, qui est en face, dans cette loge : c'est affaire de ménage.

Mais le renard a fait un détour ; la ligue qu'il parcourait n'était qu'une ruse calculée, une pointe stratégique. Il était parti le *nez au vent* et devait nécessairement changer de position, car le renard s'oriente, dans sa fuite, de manière que le vent lui apporte le cri des chiens. Son itinéraire normal est toujours *vais-vent*.

Après ce volte-face, le renard redouble de vigueur et la chasse prend de rapides allures qui plaisent aux cavaliers. Ils galopent, quelques-uns en bloc ou deux à deux, d'autres égrenés sur une longue ligne.

La comtesse de Montmeillard est entourée de veneurs empressés à lui faire leur cour. Le comte va de conserve avec la baronne ; mais, avant que de lancer son cheval à fond de train, madame de Montmeillard s'est approchée de son mari.

— Mon ami, lui dit-elle, soyez prudent, ménagez-vous ; n'oubliez pas que hier vous étiez souffrant.

— Mon indisposition, ma bonne amie, a disparu sans laisser la plus petite trace. Je suis bien, très-bien ; ainsi, qu'aucune inquiétude ne trouble votre plaisir. Mais, à votre tour, chère mignonne, pas d'imprudence.

Elle jeta sur son mari un regard tout chargé de cette affectuosité dont son âme débordait, et rendant la main à son *hunter*, elle partit.

Sur ses pas s'élancent une foule de cavaliers.

Elle galope, élégante et ferme sur sa selle. Le comte la suit des yeux, et tout à coup des larmes viennent baigner ses paupières. Il est ému, son visage s'attriste ; son trouble est trop vif pour échapper à l'amitié de la baronne.

— Quelle est cette subite et sombre réflexion qui vous a saisi, cher comte ?

— Rien... oh ! rien... C'est un nuage qui passe sur le disque lumineux de mon bonheur. Je suis si heureux, grâce à elle, que je me prends parfois à regretter qu'il y ait une restriction à ce bonheur.

— Mais laquelle donc ?

— Vous oubliez, chère, fit le comte avec mélancolie, que nous n'avons pas d'enfant.

— Il est vrai.

— Voilà deux ans que je m'en afflige.

— C'est trop... Contentez-vous de le regretter.

— Mais je n'espère plus...

— Pourquoi ? Il y a tant d'imprévus heureux en ce jour !... Rien que les archives des eaux de Forges en contiennent une liste à rendre la confiance aux plus découragés.

— Oh ! c'est une idée que je ne puis supporter, que celle de laisser Ernestine après moi sans un être à aimer de toutes les forces de cet amour de mère dont elle sorte l'ardeur et le dévouement en elle. Je la connais ! elle ne se remarierait pas, si je venais à lui manquer ; et ainsi, jeune comme elle est, elle serait condamnée à vivre ans les langueurs et l'isolement d'un veuvage bien \$ng.

— Avouez, cher comte, qu'à côté de cette sollicitude, vous éprouvez aussi l'égoïsme de la famille. Vous voudriez n'enfant pour l'orgueil de perpétuer votre nom, vos titres...

— Moins, beaucoup moins pour cette vaine gloire, je vous le dis en toute conscience, que dans l'intérêt d'Ernestine. Pauvre femme ! Après moi elle demeurerait donc seule, et, après elle, cette maison, qui sera la sienne, ces bois, ces champs, ces allées, ces parterres n'auraient pas de maîtres... Ils iraient échoir à quelque héritier collatéral à des degrés inconnus... Oh ! baronne, mourir sans un enfant, ce serait payer trop cher les joies que j'ai connues jusqu'à présent... Cela ne sera pas.

Madame de Mirecourt, à ces mots, qui avaient été dits d'un air étrange par le comte, le regarda à son tour avec un étonnement qui interrogeait.

— Cependant !... fit-elle.

— Eh oui !... Que voulez-vous ! dans ce cas, on brave le sort, on le défie, on le mate...

— Je comprends... l'adoption...

— Moi, adopter l'enfant d'un autre ! s'écria le comte : jamais ! Mais, baronne, l'adoption m'ôterait les illusions de la paternité...

— C'est vrai... mais alors....

— Et moi je veux les avoir...

— Les illusions, sans doute... Et quelque peu aussi la réalité ; n'est-ce pas ?

— Hum...

— Quoi, vous vous contenteriez de l'illusion ?

— Assurément ! et n'est-ce donc rien que cela ? Nous vivons et nous mourons sous l'empire des illusions, Se créer une croyance, c'est se créer un bonheur.

— Au moins, cher comte, dit la baronne en riant, vous pouvez vous flatter de n'avoir pas là une idée vulgaire, La chasse vous inspire singulièrement aujourd'hui ; mais autant en emporte le vent, n'est-il pas vrai ; c'est un charmant paradoxe que celui-là, et je vous remercie pour le plaisir que m'a procuré sa nouveauté.

— Non, non, baronne, je suis sincère... Les autres, pour être heureux, acceptent les illusions de gré ou de force. Pourquoi n'irais-je pas au-devant d'elles. Je veux un enfant de ma femme, je le veux à tout prix... et je l'aurai.

— Parfait ! s'écria madame de Mirecourt ; la plaisanterie se complète de plus en plus. Quel dommage que la chasse vienne nous interrompre si mal à propos ; vous êtes vraiment en veine !

— Appuyons à droite, dit le comte de Montmeillard ; le son de la trompe nous annonce que le renard va dans cette direction.

Ce village est Ribœuf.

On dit qu'autrefois ce fut un gros bourg ; mais comment croire à cette tradition, à la vue des deux ou trois chétives maisons qui restent.

Rien de plus triste que ce monticule où fut jadis l'église. Voici ses ruines festonnées de lierre ; le cimetière est effacé ; on ne devine plus ses anciens morts qu'à quelques exostoses du terrain. Jetez vos regards sur cet if ; il a eu sa crête foudroyée, et la sève ne circule plus que par une faible veine de son écorce. Cet arbre est le Nestor de la vallée ; si je vous disais son âge, vous ne me croiriez pas : Il a cinq siècles.

Nous sommes à Ouville-les-trois-Rivières ; ce petit castel, assis au bord de ce magnifique étang, environné d'antiques plantations, est un produit de l'art architectural au seizième siècle.

Cette grande et massive construction blanche, c'est une fabrique. Vue d'en haut, au milieu de cette corolle verte que forment autour d'elle les arbres de la vallée, elle apparaît comme le pistil neigeux d'une fleur.

Voici deux heures que l'attaque s'est faite, et le renard tient toujours ferme.

Il a quitté Ouville pour gagner la plaine.

Varange ville-sur-Mer est devant nous Varangeville, qui est réputé le plus beau village de Normandie : mais ne le croyez pas. En Normandie, comme ailleurs, il y a des réputations usurpées : celle-ci est à peu près de ce nombre. Varangeville n'a rien de remarquable, et son, manoir d'Ango est presque une dérision.

La chasse roule dans la direction de Sainte-Marguerite de-Caprimont ; elle redescend encore dans la vallée.

Arrêtez-vous, si vous êtes antiquaire ; mais nous, passons, car le renard commence à faiblir. Il chemine vers les plaines de bruyères qui s'étendent sur les plateaux.

Il se dirige sur les falaises.

A nous, la meute ! le beau renard pourrait bien échapper, Une fois parvenu sur l'ourlet des falaises, c'en est fait : là le terrain à des obstacles insurmontables pour d'autres que pour lui, des mystères fermés à l'instinct même des chiens, et cependant il approche.

La falaise est à pic, la mer est haute ; elle se brise sur les roches qui sont au bas. Soyez fermes en selle, m » cavaliers ! Serrez les mors.

Enfin les chiens le gagnent ; l'un, plus rapide que tous les autres, a rejoint le renard avant qu'il ait pu se jeter dans les défoncements de la falaise.

Une lutte s'engage entre eux.

Pendant ce temps, le reste de la meute est arrivé. L'issue du combat n'est plus douteuse : le renard est enveloppé.

Ses ennemis surgissent de toutes parts ; il en trouve dans toutes les directions.

Il cède.

Les trompes entonnent l'hallali ; pendant ce temps le cavaliers se sont ralliés ; ils se rangent en cercle autour de la mêlée, pour jouir des derniers incidents de la chasse.

Le comte de Montmeillard était trop bon veneur pour qu'aucun des détails traditionnels fût omis de cette scène finale. Tout se passa dans les règles. Le pied de l'animal fut enlevé et présenté à madame de Mirecourt ; après quoi la curée se fit.

La chasse avait duré près de trois heures. Les rayons jaunes d'un soleil à moitié imbibé d'eau doraient alors la fosse et haute tour quadrangulaire du phare d'Ailly, toute voisine du lieu de cet hallali, et dont les réverbères à éclipse indiquent le péril aux marins qui naviguent sur ces côtes de Normandie.

Avant de reprendre le chemin du château, la baronne de Mirecourt tint ses regards longtemps fixés sur cette dune escarpée du phare d'Ailly, au bas duquel était l'abîme de l'Océan, et à cette vue elle se sentit le cœur tout à coup envahi par une profonde, vague et douloureuse mélancolie.

A quelque temps de là, le comte de Montmeillard se trouvait en visite chez un de ses amis, dont la terre était située près de la petite ville de Forges. Cette partie du département de la Seine-Inférieure est, comme on sait, un peu à l'écart des routes très-fréquentées. C'est une localité favorable à la chasse, à cause des grands bois alternés de belles plaines dont le pays est semé, à cause surtout du voisinage de la vaste forêt de *Bray*.

Les veneurs aiment la chasse, à peu près comme certaines gens aiment le monde, en ce sens qu'ils s'estiment heureux d'aller chercher le même plaisir, pourvu que ce soit dans des lieux différents. Le charme de la vie de salon, si renommée pendant les hivers à Paris, consiste, pour une foule de personnes, à se trouver chaque soir, selon leur classe, au milieu du même monde, en face de la même table de jeu, écoutant la même musique, dansant les mêmes quadrilles. Seulement, c'est tantôt chez M. le duc*** que la scène se passe, tantôt chez le comte *** ; aujourd'hui chez la marquise ***, demain chez la baronne***. — Cocher, rue de Varennes ! — Cocher, rue de Bourgogne ! — Cocher, faubourg Saint-Honoré ! — Toutes les différences sont là ; c'est l'agitation dans l'uniformité, et pourtant l'ardeur est toujours la même.

Le sportsman, lui, sent sa passion se raviver à chaque nouveau pays qu'il explore, le fusil à la main, ou mont sur son cheval, à la queue de sa meute.

L'hôte de M. de Montmeillard était un de ses anciens camarades de l'école de Brienne. En dépit des tempêtes révolutionnaires, il était parvenu à sauver de beaux détails du naufrage d'un immense patrimoine, et il vivait sur son domaine de Forges, en bon et noble gentilhomme qu'il était. Sa maison était l'une de ces demeures où les habitudes aristocratiques tâchaient encore de se maintenir en France, au milieu des mœurs étriquées et égalitaires des temps modernes. Là, tout portait un cachet de véritable grandiose. Le goût de l'ameublement était sévère, le choix des livrées d'une solide élégance. Pas de colifichet, pas de clinquant. Les équipages n'appelaient point les regards de la foule. Les écuries, le chenil surtout, étaient selon les bonnes et vieilles traditions. Et quel monde d'élite que celui qui venait là parfois courre le cerf ou se reposer sous le dôme

silencieux des belles allées du parc ! C'étaient les héritiers des plus beaux noms de France, « un monde d'or et de lis, » comme dit Shakspeare.

Par un singulier effet du hasard, il y avait dans le voisinage de cette demeure aristocratique un petit château moderne habité par un monde d'une tout autre essence, et connu sous le nom du *Belvédère*. Il appartenait au fils d'un banquier de la Chaussée-d'Antin, héritier présomptif d'un nom fort célèbre au parquet de la Bourse.

Au château de Forges l'élément français règne sans mélange ; ici, c'est un élément moitié français et moitié putre-Manche. On monte à cheval à l'anglaise, on s'habille à l'anglaise ; les grooms sont Anglais, les palfreniers Anglais. On boit du *claret*, du *sherry* de l'*ale* et du *porto*. On mange du *roast-beef*, des pâtés aux huîtres (*oyster paties*), du *corn-beef*, des *plumb-puddings* et des *dumplings*. On se grise à l'anglaise, c'est-à-dire à perdre son centre de gravité. Enfin, on chasse à l'anglaise, c'est-à-dire qu'on galope à outrance sur les traces d'un animal qui n'a pas été *détourné*.

Ce monde tenait, par quelques-unes de ses ramifications, à ce qu'on a depuis appelé *la bohème*. Plusieurs des amis de l'amphitryon du petit château du Belvédère étaient notoirement connus pour leurs dettes et leurs folles équipées. Ils faisaient partie du public assidu du boulevard des Italiens, du café de Paris, des bals masqués, où, toujours en ripaille, en parties fines, ils dépensaient des sommes considérables, sans pourtant posséder un centime de revenu en papier, moellons ou terre ! — Mystère de la vie parisienne !.

L'un d'eux, Rodolphe Darivaux, était le plus beau tireur de pistolet, le plus hardi jockey de la troupe, et s'était fait une grande réputation de spirituelles et de bohémiennes excentricités.

Depuis deux jours, dans cette demeure, on chasse, on boit. Au bruit qui s'y fait, au branle-bas des bouteilles de Champagne, on se croirait dans l'une de ces tavernes de la petite ville de Melton-Mowbray, en Angleterre, à l'époque de la réunion de chasse du comté de Leicester.

Au château de Forges, les derniers mois de la belle saison avaient également appelé plusieurs visiteurs. Le contraste était des plus heurtés, comme on pense. Pas de tapage, pas de turbulence, mais de l'animation, de la vivacité, de l'esprit, de la grâce, du savoir-vivre. On riait sans éclat, on causait sans que la conversation prît jamais les allures de la discussion. La chasse pour tous était une poétique et noble distraction. Le plus jeune, dans cette réunion distinguée, était le vicomte Robert de Flérigny. Quoiqu'il

n'eût pas encore atteint sa vingt-neuvième année, il avait déjà su se faire, dans le monde et dans les affaires diplomatiques, une place enviée par des compétiteurs plu âgés que lui. Tout souriait à cette heureuse nature d'homme ; il avait des talents, de la naissance, de la beauté, des manières avenantes, un ton parfait, une modestie sincère. Il contait à ravir et brillait par la vivacité du trait ; si bien qu'il comptait à peu près autant d'amis que de personnes avec lesquelles le hasard de son existence le mettait en rapport.

Le comte de Montmeillard se rencontrait pour la première fois avec ce jeune homme, dont les bonnes façons gagnèrent rapidement ses sympathies. Il trouvait dans ses entretiens une richesse inépuisable de savoir et d'aménité qui l'alimentaient en l'amusant. M. de Flérigny, sans peut être en faire un calcul, mais par une déférence de bonne compagnie, posait toujours la conversation sur les sujets les plus favorables à l'intelligence de M. de Montmeillard. Rarement ce spirituel vieillard s'était senti plus en verve que depuis le contact de ses idées avec celles du vicomte. C'est une vérité que la vie de campagne, de même que celle du bord, est une épreuve redoutable pour les affections. Après quatre jours de cohabitation, soit dans un château, soit au milieu des solitudes de l'océan, on se déteste ou l'on s'aime à perpétuité. Les gens qui restent indifférents les uns aux autres sont des négations ! Le surlendemain de leur rencontre à Forges, le comte de Montmeillard, le vicomte de Flérigny, et peut-être ferions nous bien d'ajouter la comtesse de Montmeillard, étaient des amis aussi heureux de se trouver ensemble que si leur amitié avait daté de bien loin. M. de Flérigny n'était pas un chasseur des plus passionnés. Il ne refusait pas une occasion de courre, mais il fallait qu'un attrait en dehors de la chasse elle-même vînt stimuler son ardeur. C'est ainsi qu'il s'était empressé de se mettre au nombre de ceux qui, le lendemain, se rendaient au bois à la suite de M. de Montmeillard. Le comte conduisait la chasse. Il en était toujours de même à Forges, dont le propriétaire, son camarade, était trop vieux pour s'acquitter en personne de cette partie des honneurs de sa maison.

Il est inutile de rappeler que M. de Montmeillard était un veneur trop correct, trop parfait, pour ne pas présider à tous les détails essentiels du laisser-courre. Faire le bois, revoir de l'animal, s'assurer de l'enceinte où il était, de la reposée, il avait contrôlé tous ces préliminaires par sa vieille et bonne expérience. Aussi pouvait-il avec certitude annoncer aux veneurs qui l'entouraient à l'heure du rendez-vous, qu'ils avaient le choix entre un cerf

dix cors jeunement et un chevreuil, détournés le matin dans une partie des bois du château voisin de la forêt.

La forêt de Forges est une propriété d'une très-grande étendue, et dans laquelle il était alors, comme aujourd'hui, facile de louer un droit de chasse, ce à quoi ne manquaient pas la plupart des propriétaires riverains.

Il fut décidé qu'on donnerait la préférence au dix-cors sur le chevreuil. Cette détermination résultait de l'absence de la comtesse de Montmeillard. Elle s'était plainte d'une légère indisposition et n'avait pu suivre cette première chasse. On eût inévitablement attaqué le chevreuil s'il en avait été autrement, car, de toutes les chasses qui se font en forêt, celle-ci offre le plus de diversion. Elle est féconde en incidents ; c'est par l'imprévu des ruses qu'elle plaît.

Les relais sont distribués, les limiers sont en besogne, les trompes que sonnent des piqueurs à la livrée sévère se font entendre ! La meute donne, le cerf est bien attaqué, il a bondi, et derrière lui s'élance une troupe de cavaliers bien montés, bien équipés, costumés d'un habit bleu marqué de bonne élégance, et armés de leur couteau de chasse au ceinturon bistré de cuir de Russie.

Ce même jour, les hôtes du Belvédère avaient aussi résolu de chasser. C'était, comme d'ordinaire, un prétexte de locomotion rapide, une précaution hygiénique au profil des joies gastronomiques du déjeuner.

Dix heures sonnent. Ils sont sur pied. Les chevaux piaffent ; des chiens anglais de haute taille, silencieux, mais vites comme des lévriers, sont conduits par des valets en livrée voyante ; à quelques pas derrière eux s'avance un groupe de casaques rouges, vert-pomme, bleu de ciel et de casquettes de velours noir. La couleur rouge domine ; nos veneurs portent la culotte de peau blanche et, des bottes à revers ; c'est joli, mais carnavalesque ; en un mot, l'Angleterre parodiée ou imitée, comme on voudra : ce qui est tout un.

Ils attaquèrent un cerf à la billebaude, dérogeant ainsi aux grands principes de la vénerie, qui veulent que l'animal soit détourné dès le matin, et que le rapport en soit régulièrement fait par le chef d'équipage ou le premier piqueur. C'est à l'infini, selon ces messieurs, et c'est infiniment fastidieux. Les hôtes du Belvédère aimaient les moyens expéditifs en toute chose. En fait de chasse, ils différaient beaucoup, nous l'avons dit, des veneurs anciens et méthodiques.

Le cerf de M. de Montmeillard, parti vigoureusement, allait d'assurance. La meute à la suite chassait crânement. Après plusieurs refuites, l'animal se porta, dans la stratégie de sa course, vers des cantons éloignés de la forêt de Forges, peuplés de fauves de toute sorte. Il eut bientôt atteint les limites de ces cantons, où, par un étrange hasard, chassait déjà un autre équipage.

Le comte fût le premier à s'en apercevoir, à des bruits insolites de trompes qu'il entendit retentir. Il avait à peine fait part de son idée aux personnes qui étaient près de lui, qu'au fond d'une allée, long pertuis de verdure, parut un cerf.

— Serait-ce notre bête de meute, fit-il avec inquiétude ?

— Je le pense, répondit le premier piqueur.

Celui-ci n'avait pas fini, qu'un second cerf se montrait au bout de la même allée, et les deux animaux, suivant le même chemin, pénétraient dans le même fort.

Le piqueur du comte et ses chiens ont obliqué de manière à se trouver plus tôt sur les talons de la bête.

En quelques bonds, M. de Montmeillard et quelques autres veneurs arrivent à l'Étoile-de-la-Croix, qui commande l'enceinte où l'animal est enfermé. Un effroyable concert d'aboiements se fait entendre sous bois, où deux meutes sont engagées.

Bientôt un cerf sort des massifs, il se traîne, son œil est alangui, il vient s'adosser contre un arbre du carrefour pour faire tête un moment aux chiens et se rendre.

Le comte de Montmeillard et ses amis attendent la scène finale ; mais la bête est serrée de très-près non par ses chiens, mais par une meute formidable. Des piqueurs apparaissent en même temps. Ils n'ont pas la livrée de l'équipage de Gueures.

— Ce sont les gens du Belvédère, dit au comte l'un des hommes de sa suite... Voilà le propriétaire lui-même et ses amis qui viennent là-bas.

M. Charles Branchu arrivait en effet à cheval, en compagnie d'une foule de cavaliers.

Dans ce moment, le piqueur du comte de Montmeillard criait d'aussi loin qu'il pouvait :

— Ce cerf est à nous, c'est notre bête de meute, détournée ce matin dans les taillis de Bovines...

A cela plusieurs valets de l'autre équipage répondaient en se faisant à peine comprendre :

— Goddam ! le animal était à nous !

— Heu, parbleu, il est à nous ! vous vous trompez, répliqua le piqueur français.

— Holà ! qu'est-ce donc ? exclama M. Charles Branchu, qui était arrivé.

— *Those fellows must immediately call off their dogs*, lui répondit le même valet anglais.

— Cela ne se peut pas, mon ami, lui répondit le comte de Montmeillard, qui avait compris. Nous allons vous prouver, si vous le voulez, que ce cerf est notre bête de meute. Tâchez, de votre côté, d'établir vos droits sur lui. Voici notre rapport à nous.

Et le comte, tirant de sa poche le papier sur lequel se trouvaient indiquées les *connaissances* de l'animal détourné par les siens, allait, pièces en main, prouver son identité avec celui qui faisait l'objet du débat.

— Au diable ce radotage ! s'écria fortement une voix éclatante parmi les amis de M. Charles Branchu. C'était celle de M. Rodolphe Darivaux ; puis s'adressant au valet anglais :

— *Do you really think the stag is ours*, lui demanda-t-il ?

— *Positively, sir*, répondit celui-ci.

— *That's enough !* Allons, drôle, continua Rodolphe en français et en parlant au piqueur du comte, faites retirer vos chiens au plus vite.

— Vous plaisantez, monsieur, s'écria le comte en élevant le ton.

Rodolphe, sans se donner la peine de répondre, prend un fouet, et, s'approchant du cerf qu'entouraient piqueurs et chiens des deux équipages, il chasse à grands coups ceux de la meute du comte.

— C'est ainsi que vous répondez ! s'écria M. de Montmeillard. Quoi ! Sans que l'affaire soit jugée !

— Sans autre forme de procès, répondit Darivaux, qui, fouaillant toujours, avait fait éclaircir la place.

— Cela ne se passera pas ainsi ! s'écria le comte, qui avait mis pied à terre. Et vous allez me rendre raison de cette impertinence.

Darivaux partit d'un grand éclat de rire.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur, répondit-il, mais ce cerf est à nous, je l'entends ainsi et pas autrement.

— Et moi, s'écria le vicomte de Flérigny, dont le cheval ruisselant de sueur venait de faire halte, je dis qu'il en sera autrement, nonobstant votre bon plaisir.

En quelques paroles il avait été mis au courant du conflit. Les procédés de M. Rodolphe Darivaux avaient soulevé son indignation, une brûlante colère l'avait pris au cœur.

— Très-bien ! très-bien ! s'écria Rodolphe, deux adversaires au lieu d'un ! Mon choix est fait : celui-ci le premier, dit-il en indiquant le vicomte.

— Oui, moi d'abord, répondit M. de Flérigny, car le comte de Montmeillard est un trop noble champion pour vous... Il ne se compromettra pas !...

— Arrière ! vicomte, s'écria M. de Montmeillard, je ne souffrirai pas votre intervention.

Et il avait dégainé son couteau de chasse.

M. de Flérigny, voyant l'imminence d'un combat aussi disproportionné, ne suivit que le conseil d'une voix généreuse qui lui parla avec la rapidité de la foudre. Il ôta son gant et le jeta au visage de Rodolphe.

— C'est là une provocation qui doit prévaloir sur tout le reste ! s'écria Darivaux.

— Incontestablement ! s'écrièrent plusieurs spectateurs.

— Messieurs, disaient d'autres témoins de part et d'autre, arrêtez !... Au moins, voyons, expliquons l'affaire... Il y a eu trop de chaleur vineuse dans les façons de Rodolphe ! Allons, messieurs, plus de calme maintenant... Mais les deux jeunes gens n'écoutaient pas. Ils s'étaient éloignés par un mouvement simultané des autres personnes de la foule, et avant qu'on eût pu les rejoindre, ils avaient croisé les armes.

Dès que M. de Montmeillard avait vu le duel engagé, il avait suspendu toute insistance, de peur de gêner les mouvements du vicomte ; il attendait avec fermeté le résultat.

Les couteaux de chasse s'étaient croisés, et l'on entendait distinctement leur cliquetis au milieu d'un auditoire ému et attentif au dénouement.

M. de Flérigny et M. Rodolphe Darivaux s'avancent l'un sur l'autre tour à tour et reculent ; ils se portent des coups furieux qui sont aussitôt parés. Enfin Rodolphe est atteint d'un profond et large coup de pointe qui troue son bras et entame fortement sa mamelle droite.

Son arme lui tombe des mains, son sang coule. On se presse autour de lui.

— Retirez-vous, répétait-il en ramassant son couteau de chasse de la main gauche, je puis continuer... Des pistolets ! demanda-t-il.

— Assez ! s'écriait la galerie, votre bras ne peut vous servir ! Assez, c'est beaucoup trop pour une cause futile... Assez... la partie serait inégale.

— Inégale ! reprirent unanimement les témoins.

Le vicomte de Flérigny s'arrêta pour essuyer son arme, Aussitôt une litière fut faite. C'est à qui veut aider à placer dessus M. Rodolphe. Les valets anglais s'en emparent et se disposent à le transporter au Belvédère. C'est à deux lieues de distance.

M. Charles Branchu et plusieurs de ses amis, moins avinés ou mieux avisés que Darivaux, se sont approchés de M. de Montmeillard, et lui ont adressé, au sujet de ce triste incident, l'expression de leurs regrets. Ils ont même fait entendre quelques paroles d'excuses que le comte agréa avec une bienveillance charmante. Puis, chiens, valets, cavaliers et le blessé disparaissent, selon leur orientation, dans la perspective de deux allées de traversé.

L'événement de ce singulier duel, vu sa rapidité, aurait pu passer pour un rêve, sans l'impression très-vive qu'il avait produite sur tous les esprits. Chacun en devisait au retour. Ce fut, comme on le pense, une grande surprise au château de Forges, quand on sut le scandaleux épisode qu'avaient provoqué les hôtes du Belvédère. Les nouvelles ont les jambes déliées et longues ; elles ne courent pas, elles volent, et celle-ci, chose étrange, avait précédé la venue des maîtres.

Madame de Montmeillard, fort agitée, était déjà au delà de la cour d'honneur, allant au-devant de la compagnie ; là elle aperçut son mari et M. de Flérigny, qui revenaient bras dessus bras dessous, comme de bons et d'intimes amis. Elle respira plus à l'aise.

Pendant plusieurs jours de suite, au château la conversation ne s'écarta pas de cette aventure ; mais peu à peu, pour complaire au vicomte, dont la modestie se blessait d'être aussi souvent mise en scène, on laissa ce souvenir parmi ceux que le cœur couve sans les ébruiter.

Le temps que devait durer la visite de M. de Flérigny à Forges s'était prolongé, et de beaucoup. Aussi parlait-il de la nécessité qu'il y avait pour lui de retourner en ville. Cette idée se fortifia par une lettre de Paris, qui lui apporta des nouvelles d'un haut intérêt.

« Mon cher vicomte, disait une lettre, je me hâte de vous dire que le roi vous a appelé au poste de ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis. Votre nomination, qui est signée et que j'ai vue dans le portefeuille,

ne sera officiellement insérée au *Moniteur* que dans un mois, avec quelques autres nominations diplomatiques qui ont été résolues. Je suis bien heureuse d'être la première à vous annoncer cette bonne nouvelle. Je n'ai pas quitté le ministre que l'affaire ne fût décidée. Vous avez beaucoup fait par votre mérite pour la résoudre eu votre faveur ; mais les rivalités sont si nombreuses, qu'après tout c'est une victoire que vous venez d'obtenir. Je crois que mon zèle vous a été un bon auxiliaire ; si cela vous paraît un jour démontré, je m'en féliciterai... Je quitte Paris demain et avec joie ; je suis légère comme ces oiseaux voyageurs qui sentent venir le vent favorable à leur pérégrination. Je me rends à Vendôme, où m'appelle la réalisation de la vente de ma métairie. De là je retournerai à Fécamp. J'y serai à peu près vers l'époque où vous devrez songer à gagner le Havre pour vous embarquer. Inutile de vous dire que je compte sur votre visite ! Je vous réserve une énorme surprise... Il s'agit d'un projet que je nourris, d'un désir de voyage qui sourit étrangement à mon imagination et que je veux soumettre au contrôle de votre opinion. Si votre curiosité est tant soit peu éveillée par ces demi-paroles, vous arriverez plus tôt que plus tard !

Croyez-moi votre amie,

BARONNE DE MIRECOURT. »

Le vicomte, après avoir lu, ne put maîtriser un tressaillement d'orgueilleuse satisfaction, suivi d'une douce pensée à l'adresse de l'affectueuse amie à laquelle il savait devoir sa nouvelle et brillante position. Il eût sans doute quitté Forges sans un plus long délai, n'eût été le charme qu'il trouvait dans la société de ses nouveaux amis. Enfin, il triompha de cette séduction, et moins d'une semaine après, une chaise de poste attelée stationnait dans la cour du château en attendant le vicomte de Flérigny.

Au moment où il montait le marchepied, un sentiment de mélancolie au cœur, le vicomte de Montmeillard, qui avait sa main dans la sienne, lui dit :

— N'oubliez pas que dans la vallée de la Saane il est une demeure où l'on sera toujours heureux de vous avoir, où vous serez désiré sans cesse, et où l'on vous attendra bientôt. Au revoir !.

Après ces paroles, auxquelles M. de Flérigny avait répondu par un long et cordial serrement de main, il fit signe au postillon de partir. Et la voiture roula d'un bruit mat sur les herbes de la grande avenue.

Le vicomte, qui ne s'éloignait pas de Forges sans tristesse, mit la tête en dehors de sa chaise, à quelques centaines de pas de la grille qui s'était fermée sur lui. Il voulait embrasser tout le château d'un dernier regard. La façade du vaste bâtiment était silencieuse ; toutes les persiennes étaient fermées, à l'exception d'une seule. Là lui apparut une femme accoudée sur la balustrade de pierre de la fenêtre, et qui, de son côté, regardait fuir la chaise de poste : c'était madame la comtesse de Montmeillard.

M. de Flérigny était venu d'un trait à Paris, où, pendant un mois, il eut une existence laborieusement occupée. Entretiens ministériels, audiences du roi, préparatifs de voyage, personnel de maison à composer, visites à rendre, affaires à régler, toutes ces choses revenaient sans cesse. Chaque jour il se croyait au bout des obligations qui le commandaient, et chaque jour il en voyait surgir de nouvelles. Une correspondance active compliquait encore cette situation affairée ; mais, au milieu des lettres qui lui venaient en foule, il y en eut une qui le pressait si vivement de ne pas s'éloigner de France sans avoir revu ses amis de la vallée de la Saane, qu'il inscrivit cette excursion au nombre des derniers devoirs qu'il avait à remplir. Le terme fixé pour le retour de la baronne de Mirecourt chez elle était très-proche, si bien que M. de Flérigny résolut, en quittant Paris pour aller au Havre, de passer d'abord par Dieppe ; puis, après une courte station chez M. de Montmeillard, de se rendre à Fécamp.

Ce fut une joie profondément sentie, celle que sa présence valut à ses amis ; mais les cœurs se contristèrent vite, dès qu'ils connurent les changements officiels survenus dans la position du vicomte et les conséquences qu'ils entraînaient. Il y a toujours quelque chose de singulièrement mélancolique dans la pensée d'un voyage outre-mer. L'Océan nous apparaît bien réellement alors l'image de l'éternité ! Il y avait des circonstances qui contribuaient, d'ailleurs, à creuser l'impression de tristesse qui naissait du prochain départ de M. de Flérigny : le mois de septembre touchait à sa fin. Les vents et les pluies de l'équinoxe régnaient ; les bourrasques de mer roulaient dans la vallée ; les soirées étaient devenues plus longues, Les arbres, se défeuillant, prenaient des teintes de rouille sous la morsure des froids de l'automne. Enfin', les premières flammes du foyer évoquaient aussi leur contingent de mélancolie.

La mélancolie laisse l'âme endormie et sans défense, M. de Flérigny, deux jours après son installation chez le comte, regrettait d'y être venu, sans pouvoir exactement se rendre compte de son sentiment. Cette maison

l'attachait, elle lui enlevait les volontés habituelles de son caractère. Il se savait attendu chez la baronne de Mirecourt, et n'avait pas le courage de songer à son départ.

Un soir que la conversation avait pris une voie plus affectueusement confidentielle que de coutume, le comte de Montmeillard, qui avait montré à travers la douce gaieté de ses paroles une préoccupation pénible, finit par parler de la seule restriction que le sort avait mise aux félicités de sa vie domestique ! Il développa sa théorie des illusions de la paternité en accompagnant chacun de ses mots d'un regard qui en accusait davantage la portée. — Oui, mon ami, un enfant manque aux joies de ma vie, un enfant d'Ernestine ! Un compagnon, un ami pour elle, un maître après elle de ses biens, car elle n'a personne, et je ne veux pas d'adoption !...

La comtesse s'était levée et avait disparu avant que son mari eût achevé de parler. Flérigny, lui, d'abord avait écouté avec curiosité, puis avec un intérêt complexe, mais vif ; son esprit se perdait dans un océan de conjectures. Qu'y avait-il au fond de ces paroles du comte ? Étaient-elles une thèse métaphysique ou bien un vœu ? M. de Montmeillard, bon, sublime dans sa sollicitude pour sa femme, avait-il vaincu à ce point, et à l'aide de son amour, le démon des préjugés du monde et l'égoïsme humain ? Il hésitait à fixer son opinion. Parfois il cherchait un conseil, une lumière dans les regards, dans la parole de madame de Montmeillard ; mais elle était toujours la même : contenue, calme, d'une affabilité charmante qui ne laissait rien deviner de ce qu'elle ne voulait pas montrer. M. de Flérigny ne l'avait vue autre, c'est-à-dire pensive jusqu'à la tristesse, que lorsqu'il avait été question de son départ de France. Ce sujet, ramené à diverses reprises dans leurs entretiens, avait toujours produit sur elle le même effet.

Enfin, le moment de ce départ ne pouvait plus être ajourné. On était au jeudi, et il fut convenu qu'il aurait lieu le dimanche suivant.

Le surlendemain de cette détermination, à l'issue du déjeuner, madame de Montmeillard était déjà passée dans ses appartements, M. de Flérigny entendit tout à coup un grand mouvement dans la cour du château : le fouet des valets de chiens claquait, le pas de plusieurs chevaux résonnait sur le pavé ; des trompes s'essayaient en attaquant des fanfares, et presque en même temps le comte lui apparaissait dans son équipement, de veneur au grand complet.

— Mon ami, s'écria-t-il en entrant, je pars pour la chasse, et qui plus est, pour une chasse au loup. Je viens de le décider brusquement ; j'ai besoin de

mouvement, et...

— Comte, je suis des vôtres. Je vous demande un quart d'heure pour me préparer.

— Y pensez-vous ! m'accompagner, vous ! suivre une chasse au loup ! Vous n'êtes pas assez déterminé chasseur pour le tenter, c'est fatigant, c'est long. On sait très bien, en un mot, quand et où ça commence, mais non pas où et quand ça peut finir ! Mon ami, je n'entends pas faire violence à vos goûts... Vous resterez ici... Aussi bien voire temps aura son emploi, vous tiendrez compagnie à madame de Montmeillard, à qui j'ai déjà annoncé cette bonne nouvelle... Elle est un peu souffrante, ma pauvre Ernestine, et elle me saura gré de mon intention...

Le comte parlait avec chaleur, il était ému, et comme sous une influence fébrile.

— Venez, venez, car le temps me presse, l'heure s'avance, et je ne voudrais pas m'exposer à faire *buisson creux* ! Mon équipage est sorti du château.

M. de Flérigny voulut objecter quelques paroles au désir du comte. Il lui fallut céder. Il se vit plutôt entraîné que conduit chez la comtesse.

— Madame, dit-il à sa femme, mon ami ne m'accompagne pas ! Je m'y oppose, je ne suis pas assez égoïste pour l'exiger... En le laissant auprès de vous, il se convaincra que nous comprenons mieux que cela les devoirs de l'hospitalité.

A peine avait-il dit, qu'il sortait de la chambre, et gagnait à pas rapides la cour d'honneur.

Il monta à cheval et s'éloigna.

Pendant plusieurs minutes on entendit des bruits lointains d'aboiements et de trompes ; puis ces bruits cessèrent, et cette partie du château qu'habitait la comtesse tomba dans le mutisme du plus complet isolement.

La situation qui venait d'être faite si brusquement à M. de Flérigny et à madame de Montmeillard, par celui-là même qui aurait eu le droit de ne pas le désirer, était pleine d'écueils. Le vicomte pouvait difficilement se figurer qu'il n'avait pas compris les intentions du comte. Quant à madame de Montmeillard, elle n'avait pas le plus petit doute dans l'esprit à cet égard. Son embarras pendant quelques instants fut extrême, et elle était littéralement pourpre, quand le vicomte prit enfin sur lui de la regarder. Que de charmes il y avait dans la douce et pudique expression de sa contenance, et, en même temps, quelles agaceries dans la coquetterie négligée des

détails de sa toilette ! quelles séductions dans la souplesse de sa ravissante taille !

M. de Flérigny, qui la voyait belle comme elle était effectivement, à son tour se sentait un peu troublé, et leur mutuel embarras se traduisait par leur silence prolongé.

— Cette épreuve, pensait madame de Montmeillard, est décisive !... Oh ! s'il pouvait, par sa conduite, lui que je crois si différent des autres, justifier la bonne opinion que j'ai de lui !... Que je serais heureuse ! que je lui serais reconnaissante !

— Je pourrais tenter !... pensait le vicomte de son côté... ce n'est pas lui qui y trouverait à redire ; mais je blesserais ce cœur si vrai dans sa chasteté. Même en admettant que son dévouement à une autre volonté que la sienne allât jusqu'à l'abnégation... elle n'en serait pas moins malheureuse... Je m'abstiendrai !... car je veux que mon souvenir lui reste entouré d'une pure auréole... Certes, elle ne doutera pas du sacrifice !

Le silence se prolongeant toujours, la comtesse continua en elle-même.

— Oui, il sera bien... je le vois et je l'ai jugé comme il le mérite...

Puis en souriant, elle ajouta :

— Et grâce à lui, comme aussi grâce à moi, mon mari, qui aime les illusions, en aura une... seulement elle sera négative.

— Vous avez souri, madame.

— Moi !

— Vous-même, et ce sourire pique étrangement ma curiosité. Me serait-il permis d'en connaître le motif ?

— Pas tout à fait.

— Et si je le devinais ?

— Vous m'étonneriez.

— Voulez-vous juger de ma perspicacité ?...

— Si je disais oui, ce serait prendre un engagement

— Il me semble que vous souriez à la singulière position que le hasard nous a faite...

— De quelle situation parlez-vous ?

— Mais de celle-ci : vous sur ce fauteuil, moi sur cet autre ; cette chambre, la solitude...

— Qu'a donc tout cela de surprenant ?

— Comment, vous ne croyez pas ?

— Non.

— Cependant on est jeune ou on ne l'est pas ; et nous le sommes.

— D'accord !

— On est belle, séduisante, ou on ne l'est pas ; et vous l'êtes.

— Ceci est moins exact.

— Et l'âme n'est pas toujours abritée contre des impressions qui enivrent. La solitude est une mauvaise conseillère ; elle trouble le cœur et amène sur les lèvres des mots ardents comme les sentiments qui sont enfermés en nous. Eh bien ! sentir ces mots prêts à nous échapper et s'efforcer de les retenir, c'est souffrir beaucoup, madame, et peut-être s'exposer à devenir ridicule, sans pourtant l'avoir mérité.

— C'est être bon et généreux, monsieur.

— Vous le pensez ?

— Dans toute ma sincérité.

— Alors vous croyez, et je vous en remercie, à la réalité du sacrifice que je m'impose ?

— Mais il n'était pas question de vous.

— Feindre cette méprise, est indigne de votre loyauté. C'est moi qui suis en jeu, et j'aurais voulu que vous eussiez Compris que vous l'étiez aussi. Pourquoi ne pas le reconnaître franchement ? Puisque Dieu et un peu votre mari ont voulu que cette occasion nous fût donnée de nous expliquer, où est le mal à en profiter ? Oh ! ne vous effrayez pas, je ne tromperai pas votre attenté ; songez que d'ici peu de jours je serai parti, qu'un vaste océan nous séparera, et ne m'ôtez pas la consolation de vous dire qu'en m'éloignant je laisse dans cette vallée celle dont le souvenir sera le seul enchantement de mon existence...

— Assez ! assez ; n'ajoutez rien à ce que je viens d'entendre ! laissez à mon imagination, qui a aussi ses ailes, la liberté d'aller au-devant de vos paroles.

— Je m'incline, madame, devant vos volontés, dit Flérigny avec effort.

Pendant que cette scène cheminait au château, le comte de Montmeillard, à la suite de ses chiens, poursuivait un loup qui se portait vers les cantons où passe la route départementale de Rouen à Dieppe.

La chasse allait bien ; l'animal tenait vigoureusement ; les chiens poussaient des voix superbes ; les relais donnaient à merveille ; le temps était radieux ; à travers des nuages d'un blanc mat filaient les rayons jaunes d'un soleil d'automne ; la brise bruissait sous le branchage à demi dépouillé des ormes ; c'était à ravir d'aise un veneu de la trempe du comte, et

cependant il est indifférent à ces incidents de la campagne et aux belles allures de son laisser-courre. Deux heures auparavant, il montait à cheval avec le contentement au cœur, et à peine parti, il avait senti tomber graduellement sa joie. C'est qu'il était alors sous l'entraînement d'une idée montée tendue jusqu'à l'exaltation ; et une réaction non moins extrême avait éclaté dans son esprit. Il n'était plus le même homme ; l'abnégation, le paradoxe avaient été foulés aux pieds par la passion et l'égoïsme. Il se repentait comme un enfant de tout ce qu'il avait fait et voulu, il ne comprenait rien à sa conduite, qu'il accusait de démence ; le regret, le désespoir l'étouffaient ; des larmes roulaient dans ses yeux, ses mains tremblaient. — Mon Dieu ! où donc avais-je la raison ? se disait-il. Ernestine ! ma chère Ernestine ! qu'ai-je fait ? Arriverai-je assez tôt ?

Il appelle à lui ses valets et ses piqueurs, il ordonne de rallier la meute pour rentrer au château ; plus de chasse, point d'hallali pour ce jour-là.

Les gens ne comprennent pas cette résolution, sans exemple dans les habitudes de leur maître ; mais ils se mettent en devoir d'obéir, et le comte, sans attendre davantage, lance son cheval à fond de train dans la direction du château.

— Je m'incline devant vos volontés, madame, avait dit le vicomte de Flérigny à la comtesse.

Et il avait tenu parole ; cependant, malgré la réserve qu'il s'était imposée, le flacon qui renfermait le parfum de son amour s'était ouvert, et la comtesse en avait été enivrée ; mais cette ivresse ne laissait après elle aucune amertume ; c'était l'extase du cœur dans la conscience du devoir. Aussi, quels moments pour eux que ceux qui suivirent ; comme ils se sentaient près l'un de l'autre ; quoique séparés par des obstacles insurmontables ! Quelle volupté dans l'atmosphère de cette chambre ! comme le jour était doux à travers ces persiennes vertes et ces rideaux aux crépines blanches ! comme ces fleurs odoraient dans leurs vases bleus du Japon ! Ils n'étaient plus de ce monde : leurs regards, leur contenance se ressentaient de l'état de leurs âmes ; leurs yeux étaient chargés de l'électricité du bonheur, leurs lèvres animées par la circulation rapide du sang !

Au milieu de cet enchantement, ils entendirent rouler une voiture de poste sur le pavé de la grande cour ; le fouet du postillon claquait, le chien de garde aboyait.

La comtesse, surprise, a bondi de son siège ; elle s'est précipitée vers une croisée où elle peut voir. Une dame descendait d'une berline de voyage. La comtesse pousse un cri de surprise. Elle avait reconnu la baronne de Mirecourt.

A ce nom, M. de Flérigny a pâli : pourquoi ? Il eût été en peine lui-même de le dire. Il devrait, au contraire, se féliciter de l'arrivée si imprévue de cette charmante femme, si chaleureuse dans son dévouement pour ses amis ; cependant il s'est troublé.

La baronne, descendue de voiture, monte le perron, pénètre dans le vestibule du château, et s'étonne de ne voir personne venir au-devant d'elle. Pas de domestique. Elle appelle, et avant que la comtesse et M. de Flérigny aient eu le temps d'arriver à l'extrémité du corridor qui relie la chambre avec le palier, la baronne, qui avait monté rapidement l'escalier, se trouvait au premier étage.

Là, les trois personnes se rencontrèrent. Le contentement de madame de Montmeillard fut très-vif en embrassant la baronne ; mais il y eut une expression de douleur pénible à remarquer sur les traits de celle-ci, lorsqu'elle se vit en face de M. de Flérigny. Elle s'attendait si peu à le trouver à Gueures Elle attribua à la fatigue du voyage l'abattement et l'excessive pâleur de son visage.

— Vous ici, M. de Flérigny ? dit-elle en appelant avec effort un sourire sur ses lèvres ; mais, en vérité, c'est charmant. Je ne pouvais arriver plus à propos.

— Comment ! vous vous connaissez ? dit à son tour la comtesse de Montmeillard.

— Oh ! beaucoup ! répondit la baronne.

— Soyez donc doublement la bienvenue, continua madame de Montmeillard.

— Mais où-donc est le comte ? demanda madame de Mirecourt, je ne le vois pas.

— Mon mari ?

— Oui.

— A la chasse, répondit la comtesse.

— A la chasse ! dit la baronne en pâlisant ; car ces mots l'avaient touchée au cœur par la pointe empoisonnée d'un souvenir.

Tout fut expliqué pour elle ; elle alla même au delà de la réalité. Les espérances auxquelles s'attachaient le bonheur de son avenir venaient de

s'évanouir ; il ne lui restait plus qu'à sauvegarder sa dignité, en empêchant qu'on ne pénétrât le secret de sa douleur, et elle y parvint. Elle se fit un courage et une force au niveau de la résolution qui lui était commandée.

L'émotion de cette arrivée durait encore, quand le comte de Montmeillard, à cheval, paraissait au bout de l'avenue.

Il était plus défait qu'un mort en entrant au salon où les trois amis étaient réunis ; mais un éclair de joie l'illumina tout entier à la vue de madame de Mirecourt comtesse, qui s'était parfaitement expliqué le retour solaire et brusque de son mari, trouva le moment, en attendant une meilleure occasion, de lui dire, avec une intention marquée :

— Mon ami, vous n'étiez pas ce matin à dix minutes château, que la baronne nous est arrivée.

Ces quelques mots furent, pour le comte, la fin de tourmente qui venait de l'assaillir.

Le lendemain, le château était en grand émoi ; les visages étaient consternés ; on allait et venait dans une indicible agitation ; on cherchait partout la baronne de Mirecou : dont l'absence ne pouvait s'expliquer. Le jardinier l'avis vue, de grand matin, suivre le chemin de la vallée, en avis se dirigeant vers la mer. Aussitôt des messagers prennent même chemin ; le comte de Montmeillard, sa femme M. de Flérigny, à cheval, se répandent dans toutes les directions.

On interroge chaque maison, chaque paysan qui passe personne ne peut répondre. Une petite fille, cependant qui revenait de la pêche aux salicoques, assure qu'elle vu une dame se promener sur les falaises du phare.

On court de ce côté.

La mer baissait ; ses lames dormeuses mouraient : moussant sur la crête noire des roches qui sont en bas en se retirant, la marée avait laissé un cadavre... C'était celui de la baronne de Mirecourt.

La cause de ce suicide demeura un impénétrable mystère pour tous, sauf peut-être pour le vicomte de Flérigny, et encore ne pouvait-il se l'expliquer que par de vagues suppositions.

Un mois après, le cœur navré de mélancolie et de tristesse, il s'embarquait au Havre pour New-York. Son éloignement de France dura quatre années, pendant le quelles son âme ne se rapprocha de cette terre bien-aimé que par le souvenir de ses amis de la vallée de Gueure avec lesquels il était en correspondance suivie.

Un jour, une lettre, encadrée de noir, lui apporta la nouvelle de la mort du comte. Il sollicita son rappel, qu'obtint, et revint en France.

Un an après ce retour, une touchante cérémonie, laquelle prenaient part tous les habitants, surtout les pauvres-de la commune, se passait dans la petite église village de Gueures : on célébrait le mariage de M. le comte de Flérigny avec madame la comtesse de Mon meillard.

L'ÉCUYÈRE

— Serait-il vrai, chère Bérésine ! Comment, vous ne voulez pas que votre nom soit annoncé pour la représentation de demain ? Orango vient de me dire cela, et j'en suis tout effrayé. Voyons, Bérésine, notre chérie, notre amour, notre providence, notre fortune à tous, dites-moi bien vite qu'Orango est un imbécile qui parle sans savoir.

— Mon cher directeur, Orango a dit vrai, je me reposerai demain. Je suis... un peu souffrante...

— Demain ! Vous ne savez donc pas ce que c'est que demain pour nous ? C'est un jour à recueillir des florins par milliers, par boisseaux...

— Et pourquoi ? fit avec nonchalance la jeune femme.

— Tout simplement, parce qu'aujourd'hui l'empereur de Russie fait son entrée, et que demain nous annoncerions une grande représentation en l'honneur de cette arrivée solennelle. Le comte Pozzo, à qui vous avez donné dans l'œil, belle Bérésine, déciderait Sa Majesté Impériale à venir vous applaudir. Tous suivraient son exemple et nous aurions une chambrée de rois, de princes et de grands-ducs. Je vois cela d'ici : d'abord, le czar ; l'empereur et l'impératrice d'Autriche, S. M. de Prusse, le roi danemark, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le prince de Ligne, le landgrave de Hesse-Hombourg, le duc de Saxe-Cobourg, etc., etc., le comte de Nesselrode, lord astlereagh, Capo d'Istria, Ypsilanti, le duc d'Alberg, le prince de Talleyrand, le général Tettenborn, le riche banquier Arnstein, sir Raily, que sais-je enfin ! ils ont tous entendu parler de la Célèbre, de l'incomparable Bérésine, tous voudront la voir et l'applaudir avant que les fêtes officielles commencent.

Mais... où sommes-nous donc ?

Au congrès de Vienne, ni plus ni moins ; à cette époque qui est restée sans rivale dans les fastes de l'histoire moderne. Les annales de la métropole de l'Autriche primeront par ce souvenir les annales de tous les autres peuples ; l'esprit, le génie, le talent, la puissance, l'or s'y étaient jetés à la suite de tous les royaumes de l'Europe ; c'était une cohue de diadèmes, ou, pour rappeler l'expression du prince de Ligne, une réunion de rois en vacances. Aussi, que d'efforts pour amuser ces écoliers olympiens ! Rien

n'y manqua. L'imagination, sans cesse en travail, créait sans cesse. On interrogeait le passé pour exhumer ce qu'il avait de pompeux et de magique dans ses solennités festives, et l'on inventait pour l'avenir. Vienne, même pendant la longue durée de son congrès, ce tissu diplomatique brodé de plaisirs, a tout vu. Carrousels, tournois, fêtes féodales, courses de chevaux, chasses à courre, au faucon, en battues et en houraillers, grands et somptueux festins, pique-niques, courses en traîneau, bals parés et bals masqués, trente et quarante et lansquenets, théâtres français, anglais et allemands, concerts monstres, opéra de Paris, cirque, naumachie, petite guerre, illuminations et feux pyriques, que sais-je encore ? De là datent une foule de divertissements qui se sont popularisés depuis dans les cercles du monde et jusque sur le programme des fêtes publiques : les tombolas, les tableaux en action, les romances en action, les contredanses vocales, ont pris naissance au congrès de Vienne. C'était partout une émulation, une lutte, une rivalité dans les plaisirs et les réceptions, C'était à qui montrerait la plus jolie maîtresse, les plus beaux équipages, les chevaux les plus rares, la maison la plus somptueuse, à qui jetterait aux vents de la mode, de la représentation et du caprice, le plus de sa poussière d'or ! « Le congrès ne marche pas, disait le prince de Ligne, il danse. » Il aurait pu ajouter : Le congrès mange, joue, intrigue et fait l'amour.

Nous sommes donc à Vienne, à l'époque où tenait le congrès, et dans ce quartier de la ville nommé le Graben. La scène que nous avons interrompue se passe dans l'intérieur d'un cirque équestre à l'heure de la répétition. C'est le moment le plus laborieux. La porte des écuries est grande ouverte et les rideaux qui masquent la vue des stalles sont tirés, en sorte que du vaste porche qui sépare les écuries de l'hippodrome, on voit les chevaux, les singes, les cerfs, l'éléphant et le chameau, qui font partie de l'établissement. Le gros de la troupe est assis sous ce porche pêle-mêle, les artistes de choix sont disséminés dans les loges de pourtour, quelques femmes causent avec leurs admirateurs ou leurs protecteurs.

L'illustre Franco ni père, celui qui, par parenthèse, a fondé cette dynastie dont la France a accepté les droits contestés, Franconi père, le fouet à la main, est au lieu de l'enceinte et dirige les exercices d'une jeune me. Debout sur un cheval noir, magnifique de formes souple d'allures, elle s'essaye dans un pas nouveau que l'on a déjà désigné sous le nom de *Pas des fleurs*.

— Bérésine, reprit le même personnage, n'est-ce pas e vous ne voudrez pas faire tort à vos camarades ?

La jeune femme, touchée de l'insistance de cette prière, apparaissait moins se consulter avant de répondre, qu'interroger les regards d'un beau jeune homme assis à ses côtés t avec, lequel elle s'entretenait rêveusement au moment où le directeur l'avait abordée.

Le directeur, qui doutait toujours du succès de sa tentative, continua ainsi :

— Voyons, Bérésine, rien pour rien : vous paraîtrez demain, et je prends l'engagement de satisfaire la première fantaisie *raisonnable* que vous aurez. Voulez-vous le bracelet en émeraudes que vous avez admiré hier chez Scheilinger ? Vous l'aurez. Préférez-vous l'écharpe en cachemire bleu saphyr que vous offrait le brocanteur Ravel ? TOUS l'aurez.

— Vous êtes fou, mon pauvre ami, avec vos petits cadeaux, répondit Bérésine en riant.

— Petits, c'est vrai, très-chère ; mais vous savez le proverbe...

— On dirait vraiment que je suis intéressée... Oh ! Maria, exclama la jeune femme en interrompant sa phrase commencée à l'adresse du directeur... Oh ! Maria, comme tu as mal fait cet élan.

Maria était la danseuse qui répétait.

— Pardieu, ma chère, répliqua celle-ci en s'arrêtant tout court, est-ce que tu t'imagines que je m'en vais leur faire pour douze cents francs des élans qui te sont payés dix mille à toi ? Au lieu de me critiquer, laisse plutôt la conversation et viens me montrer ce que je dois faire.

Bérésine bondit hors de sa chaise et, vive comme un faon, courut vers Maria.

— Descends, lui dit-elle.

Alors, comme un artiste élastique qui rebondit du tremplin, Bérésine a pris son élan et tombe sur le dos du cheval que sa camarade quittait à peine.

Il se fit un grand silence dans l'enceinte du cirque.

La difficulté consistait à s'élancer de cheval pendant qu'il allait à fond de train, et à s'emparer d'une série de bouquets suspendus à des arbres placés à quatre pieds de distance sur les côtés, puis à reprendre le cheval sans temps d'arrêt. Le tour fut exécuté par Bérésine, qui, en le rendant plus gracieux, le simplifia pour qu'il fût selon les forces de sa camarade.

Après qu'elle eut fini :

— Je ne trouve rien de saisissant, dit-elle, dans ce *Pas des fleurs* tel que l'a tracé Savotti. C'est gâcher une idée sans nécessité. La belle affaire, qu'une jeune fille qui raffole de fleurs et qui veut s'emparer de toutes celles qu'elle voit. Je sais qu'il y a un joli moment, c'est celui où ces fleurs, éparses dans le cirque comme dans un parterre, sont ramassées par la jeune fille emportée par son cheval au galop ; mais ce n'est pas assez. Le poème n'est p complet.

— Mademoiselle Bérésine, dit alors la voix grave et se lieuse de M. Franconi, ne soyez pas aimable à demi, modifiez le pas, et faites mieux, chargez-vous de l'exécuter vous-même.

— Oh ! comme ça ferait mon affaire ! s'écria Maria ; je t'en prie, Bérésine, tire moi de ce mauvais pas qui n'est pas dans mes moyens.

— Voyez-vous, mon ami, dit Bérésine en parlant à M. Franconi, dont elle aimait le bon sens et la loyauté, au lieu du *Pas des fleurs*, faisons-en d'abord le *Pas des roses*, et que ce soit la peinture de la passion poétique d'une jeune fille pour ces mêmes fleurs.

— Très-bien !

— Vous placerez des bouquets de roses à distance et à des points élevés, tout autour du cirque. Puis, on jettera successivement par terre des bouquets de ces fleurs : cinq, dix, vingt, quarante. Plusieurs chevaux, sans selle ni bride, paraîtront aussi successivement chargés de roses.

— A merveille. Combien de chevaux faudra-t-il, Bérésine ?

— D'abord un, puis deux, puis trois, jusqu'à cinq. La jeune fille voudra s'emparer successivement de toutes ces fleurs ; elle s'élancera dans les airs vers les unes, se courbera jusqu'à terre vers les autres, poursuivra chaque cheval, sautera de l'un à l'autre, à droite, à gauche, en avant, en arrière ; car elle voudra tout prendre. Elle redoublera d'efforts ; son corps se pliera, se repliera ; elle sera haletante, ses forces s'anéantiront, car ces fleurs se multiplieront sans cesse. Enfin, la fatigue l'a épuisée, elle succombe et s'affaisse. C'est alors que je me laisserai tomber de cheval en serrant toutes ces fleurs contre ma poitrine. Vous accourez, vous autres, et prenant cette pauvre fille en pitié, vous célébrerez ses funérailles en ensevelissant son corps sous ces fleurs tant aimées d'elle. Voilà la fin, dit-elle, voilà le dénoûment. Cela vous va-t-il ?

— Merveilleux ! Sans pareil ! s'écrièrent de concert M. Franconi et le directeur du cirque. C'est une conception digne des lieux et des temps où nous sommes. Vous couvrirez notre nom de gloire, ma belle.

— Répétons ! dit Bérésine, dont le visage était tout illuminé de verve et en qui le génie de son art venait de s'éveiller. Répétons !

En un instant, elle eût revêtu le costume de circonstance, et la répétition commença.

Au moment où Bérésine montait à cheval, le jeune homme qui causait avec elle sortit du cirque après lui avoir serré la main, en appuyant cet adieu d'une expression de visage très-mélancolique.

A la porte du cirque, une voiture attelée de quatre chevaux gris pommelés, et aux panneaux *non armoriés*, attendait. Sur le siège était un cocher vêtu d'un caftan brodé d'or, serré sur la taille par une ceinture de Kazan. Sur un des chevaux de devant était un *falètre* ou groom, pas plus haut que là botte d'un Cavalier des *horseguards* ; par derrière, des laquais en bonne tenue.

Le jeune homme monta dans la voiture et partit.

Le *Pas des roses* fut complètement su après trois heures d'étude, et, dès le soir même, les murs de Vienne) couverts d'affiches monstres, annonçaient pour le lendemain une représentation extraordinaire à l'occasion de l'arrivée de S. M. le czar, dans laquelle mademoiselle Bérésine exécuterait un exercice nouveau de sa composition.

Le lendemain, grâce aux intelligentes diligences qui furent faites, le sort de cette représentation fut assuré, et les vœux du directeur dépassés. Les hautes illustrations alors à Vienne s'y montrèrent pendant une demi-heure. Leur entrée et leur sortie avaient coïncidé avec le commencement et la fin du *Pas des roses*. Ce fut un grand succès pour Bérésine, succès dont le signal partit de la loge de l'impératrice Élisabeth de Russie. Un aide de camp de Sa Majesté alla complimenter la jeune Française, et lui remit, de sa part, une chaîne illustrée d'émeraudes et d'opales.

Les rois partis, la salle, composée encore d'un monde brillant et riche, surtout de jeunes hommes grands chercheurs d'aventures de coulisses, la salle se livra tout entière à un fanatique enthousiasme pour Bérésine. Il y eut parti pris de lui faire un succès pyramidal. Elle fut demandée, redemandée, accueillie chaque fois par de frénétiques trépignements. C'étaient des cris comme ces *hipp, hipp, hipp, hurray !* des après-dîners anglais, un bruit à ne pas entendre la trompette du jugement dernier. On jeta des fleurs pour elle, on jeta des bijoux. Des broches, de magnifiques bracelets rehaussés de pierres fines, tombaient à ses pieds. Les madrigaux et les impromptus en mauvais vers français pleuvaient aussi. On assure que le

prince de Ligne, ce soir-là, en composa jusqu'à douze tant pour lui-même que pour le compte de ses illustres amis. La richesse progressive des cadeaux qui venaient tomber sur le sable du cirque, aux clartés éblouissantes des bougies, indiquait assez que les admirateurs de Bérésine se piquaient au jeu. Ils luttaient de prodigalités. Un moment, on crut ces prodigalités épuisées ; mais un incident, aussi inattendu que bizarre, prouva le contraire. Un jeune nègre, un esclave russe, en livrée fantastique et riche, chargé de châles, d'écrins et de fleurs, fut jeté dans le cirque d'une des loges des premières. Il tenait un papier sur lequel étaient écrits ces mots au crayon : « Le prince Goloubskoff donne à la belle Bérésine l'esclave et ce qu'il porte. »

Comme on le pense, il se fit une rumeur électrique dans la salle. Un brouhaha de voix, qu'excitait la curiosité, s'éleva. Toutes les têtes se dirigèrent vers la loge des premières ; il y eut plus de huit mille rayons visuels qui allèrent tomber à la fois sur un homme de quarante ans à peu près qui l'occupait. C'était à lui qu'on devait cet incident d'excentrique galanterie. Il avait la tête très garnie de cheveux et la barbe un peu rousse ; son habit vert russe était boutonné jusqu'en haut. Son galbe ne manquait pas d'une certaine beauté d'ampleur ; son caractère physionomique tenait de ces types mongole, chinois et grec broyés ensemble, types hybrides très fréquents, comme on sait, dans certaines provinces méditerranéennes de la Russie.

On se penchait pour mieux voir.

— Ah ! c'est Goloubskoff, disaient quelques-uns.

— C'est ne richissime seigneur qui a tant fait parler de lui à Moscou, disaient d'autres.

— Le plus grand chasseur et le joueur le plus passionné de l'Europe.

— C'est lui ! Et depuis quand à Vienne ?

— Sans doute, il est venu à la suite de l'empereur.

— Eh bien ! on entendra bientôt parler de lui sur les apaisés de la *Redoute*.

Au milieu de cette salle si joyeusement intriguée, il y avait un cœur en qui l'émotion débordait, un cœur haletant d'amour et tout comprimé par une vague anxiété qui naissait du succès même qu'avait obtenu Bérésine. Au fond d'une loge d'avant-scène, presque à l'abri des regards de la salle, le jeune homme au bel équipage attelé de quatre chevaux gris pommelés,

assistait à ces scènes agitées. A son tour, obéissant au sentiment de curiosité qui avait entraîné tout le monde, il mit la tête hors de sa loge et regarda.

En ce moment, il eût fait pitié à qui l'aurait vu. Il devint d'une pâleur cadavéreuse, et se rejetant aussitôt en arrière, au fond de sa loge solitaire, il se couvrit le visage de ses deux mains toutes froides !

La salle se dégarnissait de ses spectateurs.

— Monsieur, dit en langue russe un valet qui venait d'entr'ouvrir la porte de la loge, monsieur veut-il sa voiture ?

— Ah ! fit le jeune homme tout à coup enlevé aux désolations de sa pensée.

— Les lustres s'éteignent, monsieur ; pas une voiture n'est à la porte, dit un homme attaché au service du cirque.

L'étranger comprit alors, se leva et sortit.

Le lendemain, de bonne heure, dans la matinée, il était chez mademoiselle Bérésine, où plusieurs amis s'étaient réunis pour la féliciter de son éclatant succès.

Après le départ de ces visiteurs intimes, le jeune homme se trouva seul avec elle.

C'est peut-être le moment le plus favorable pour juger Bérésine à son véritable point de vue. Elle est vêtue d'un peignoir de cachemire blanc, dont la bordure, d'un dessin turc, est de nuance rouge et jaune ; aucune dentelle n'orne sa tête, dont la seule parure se compose des épaisses nattes de sa chevelure noire. Ses mouvements sont gracieux, ses traits ont une extrême douceur d'expression, ses yeux bleus sont limpides. En les regardant attentivement on découvre au fond de son iris une étincelle au reflet jaunâtre, dont le jet vient à vous avec une énergie qui étonne. Le son de sa voix est d'une distinction tout aristocratique. Les plus habiles, en voyant Bérésine pour la première fois, mais hors du cirque, la prendraient pour une femme de haute condition. C'est, en effet, une nature étrangement complexe que la sienne : artiste par les hasards de sa naissance et par l'esprit, duchesse par le caractère et les goûts, surtout par les ambitions de son âme, sa vie est un tiraillement entre les deux impulsions qui sont en elle.

Son visiteur, dont le visage exprimait habituellement une vague tristesse, accusait en ce moment cette expression plus encore que de coutume. Il a trente ans ; sa physionomie est ouverte et gracieuse, ses cheveux blonds se confondent en ondoyant avec sa barbe blonde. Sa taille est svelte, ses

manières sont élégantes et tout à fait empreintes, ainsi que son langage, du cachet par lequel se reconnaît l'homme des classes élevées.

— Qu'avez-vous donc, monsieur le mélancolique ? lui dit Bérésine dès qu'ils furent seuls. Est-ce ainsi que vous venez part à la joie de vos amis ?

— Je suis heureux de votre succès, Bérésine, cependant avoue qu'il effraye mon cœur ; mais, avant de vous parer de moi, dites-moi ce que vous avez fait de votre nègre.

— Oh ! Quelle folie ! s'écrie Bérésine en riant. — Ce que l'en ai fait ? continua-t-elle ; mais c'est tout simple, je l'ai renvoyé lui et son butin.

— Serait-il vrai ?...

— Très vrai, mais attendez... L'esclave est revenu en me disant que le prince son maître l'avait menacé du fouet s'il rentrait chez lui, en ajoutant que désormais il n'était plus à son service, mais au mien. Je verrai ce que j'aurai à faire pour en finir avec cet embarras. En attendant, j'ai dit à ce nègre : Mon ami, puisque vous m'appartenez, moi je vous fais libre ; disposez de vous comme vous l'entendrez. Quant aux bijoux, comme j'ai menacé de les jeter par la fenêtre s'ils me revenaient, ils ne me sont pas revenus.

— Vous êtes un ange, Bérésine.

— Un ange, hélas ! moins les ailes et le souffle de Dieu. J'ai gardé les fleurs et les bijoux qui me sont arrivés sans désignation d'origine. Mais à toutes ces libéralités d'ostentation, à ces œuvres qui portent en grosses lettres la signature de leur auteur, j'oppose toujours une indomptable fierté, je les refuse.

— Il est un moyen, ma chère Bérésine, de vous mettre à l'abri des indiscretions plus ou moins intéressées du public.

— Lequel ?

— C'est d'accepter un lien, un amour avoué.

— Je doute de l'efficacité du moyen.

— Attendez que j'aie dit toute ma pensée. Ce serait en même temps de quitter la carrière d'artiste, si agitée et si précaire. Oh ! si cela vous souriait ! la fortune dont Dieu m'a rendu maître serait mise à vos pieds. Vous seriez une des plus heureuses femmes de ce monde si vous faisiez dépendre le bonheur d'une affection passionnée et de la jouissance de tout le somptueux bien-être de la vie. Si vous aimiez les voyages, vous voyageriez. Si vous vouliez fixer votre séjour à Vienne, vous le feriez ; à Paris, à Berlin, à Naples, à Londres, vous le feriez. Je satisferais toutes vos fantaisies. La

seule restriction qu'il y aurait à notre bonheur, c'est que parfois je m'éloignerais de vous pour aller revoir la Russie, ma terre natale ; mais cette obligation remplie, j'accourrais auprès de vous avec la rapidité de l'oiseau qui rejoint sa compagne.

— Et pourquoi cette restriction ?

— Je vous le dis, reprit le jeune homme dont le regard était couvert d'un voile qui en assombrissait l'éclat, c'est une restriction ; c'est-à-dire, continua-t-il en hésitant, une condition imposée par des raisons de famille... par des...

— J'entends, dit-elle avec un pénible sourire. Mais comment donc ne m'avez-vous pas mieux comprise. Mon ami, connaissez-moi bien : la fortune n'est pas la seule ambition que j'aie ; elle n'est, même que secondaire. Si je voulais être riche à tout prix, vous devinez combien cela me serait facile... Mais il est une position que j'envie : est celle de ces femmes régulièrement posées dans le onde, et qui vivent non moins de l'amour qu'elles ont t qu'elles inspirent, que de l'estime des autres. Mon ami, vous saviez ce que je souffre dans le rang infime où je suis placée ! Les hommes ne me recherchent que pour humilier, moi, dont tous les instincts sont honnêtes et purs. Je vais vous étonner, mais je serai sincère : je n'ai aucune raison pour vous cacher que je vous aime... Oui, je vous aime, et, croyez-le bien, je suis bien sérieuse, bien exclusive dans mes affections ; cependant, je ne croirais rien faire pour mon bonheur en vous appartenant sans la certitude que nos relations auraient le caractère qui élève la femme dans l'opinion... Cette faiblesse vous étonne, n'est-ce pas ? Vous n'allez pas la comprendre...

— Non, toutes vos paroles complètent l'idée que j'avais de vous. Votre rang naturel est au-dessus de votre rang social, et vous êtes digne que ce vœux de votre cœur d'honnête femme se réalise. Oh ! j'y songerai, Bérésine... j'y songerai !

Et il se tut, comme si ses paroles étaient comprimées sur ses lèvres par d'accablantes réflexions. Après un moment de silence, il reprit en résumant d'un jet la série d'idées qui venaient de traverser son esprit :

— Oui, dit-il, et du moins il n'aura pas dépendu de moi que vous ne soyez heureuse !

Bérésine était trop réservée pour chercher à pénétrer l'avenir dans les mots qu'elle entendait. La conversation prit un autre cours. Le programme des fêtes officielles était alors dans toutes les bouches. Ces fêtes allaient

laisser à Bérésine plusieurs jours de repos, et ils se promirent de les mettre à profit dans l'intérêt de leur mutuelle inclination.

— Nous irons parcourir les environs devienne les moins fréquentés, dit-elle. Quel plaisir de monter, non un cheval de manège, un de ces chevaux somnambules qui semblent rêver en courant, mais un noble animal comme votre élève des steppes, qui frémit, regimbe et bondit au moindre son qui vient à sa rencontre !

Bérésine disait vrai, l'émotion était, pour ainsi dire, le climat dans lequel s'épanouissait son âme. Elle était ivre de bonheur à cheval, quand elle franchissait les haies, les ruisseaux, les fossés, et qu'elle défiait les timides de la suivre.

— Bérésine, ce cheval est à vous dès aujourd'hui.

— A moi ?

— A vous ; c'est un ami de mon enfance, un compagnon dont je ne me suis que rarement séparé. Dans ma famille', nous avons juré de perpétuer sa race, et cela, Bérésine, à cause de... moi.

— Vous excitez ma curiosité.

— C'est toute une histoire, et des plus romanesques. Mon père, chère Bérésine, possédait un tabou on ou haras de chevaux sauvages dans des steppes voisines, de la Tartarie. Un soir, je n'avais pas encore six ans, je fus rencontré par des marchands d'esclaves turcs qui m'enlevèrent. Leur habitation, merveilleusement située pour leur genre d'industrie, était à quelques milles de nos frontières. Je restai longtemps ? captif au milieu d'eux. Mon père, à force de recherches, ayant su où je me trouvais et désespérant de me ravoir s'il employait des moyens directs, punit par recourir à la ruse. Il connaissait à fond le merveilleux instinct des chevaux de nos tabouons, et il résolut de l'employer pour auxiliaire. A cet effet, il chargea un pauvre homme qui lui était dévoué d'aller, avec deux de nos meilleurs étalons, rôder vers la nuit autour du repaire où j'étais captif, en simulant le rôle d'un voyageur égaré, et de demander un abri pour la nuit. Ces chevaux, quand ils sont séparés de la troupe de juments dont ils sont les sultans, reviennent d'instinct au milieu de leurs femelles dès qu'ils en ont la liberté, et cela malgré les distances, les ténèbres et les accidents de la route. Ils ont, comme le pigeon, à un éminent degré, le *sentiment du rapport des espaces*.

Je vois encore le vieillard auquel mon père avait confié la chanceuse mission de ma délivrance. Il était enveloppé d'un long manteau de laine

brune à cape. Il était coiffé d'un bonnet tartare de peau d'agneau élevé et de forme cylindrique. Il avait à la main son *harabrick*, ou fouet dont le manche est très-court et la lanière porte dix-huit pieds de long ! J'avais tressailli, en le voyant, de je ne sais quel pressentiment subit, et les étalons avaient henni à mon approche. Enfin, ce que mon père avait prévu se réalisa. Dès que cet homme le pût, il me fit comprendre que, pour recouvrer ma liberté, je n'avais qu'à sauter sur l'un des étalons et à m'élancer au dehors d'assurance, à la garde de Dieu et de l'instinct de l'animal. Sous un prétexte ou un autre, il avait retardé l'heure de son départ. La nuit était arrivée, et une occasion favorable s'étant offerte de tenter la fortune, je me décidai, et m'élançant sur la croupe de notre *tarpon*, c'est le nom, parmi nous, des chevaux sauvages, je partis sans selle ni bride, presque sous les yeux des misérables qui n'attendaient que le moment de me conduire, moi et bien d'autres, à quelque bazar de la Méditerranée. Je courus toute la nuit, et le lendemain matin, à l'aube, après avoir parcouru quatre vingt-dix milles sans arrêt, je me retrouvai auprès de mon père... Voilà mon roman, Bérésine, et le cheval, qui est désormais à vous, est l'un des fils de Celui à qui je dus mon salut..

— Oh ! mon ami, que je vous remercie, et combien je vais aimer ce cheval pour l'amour de vous !

Dans le programme des fêtes dicté à Vienne par le désir incessant des divertissements nouveaux, le comité impérial voulut que la résidence de Luxembourg devînt le théâtre d'une chasse au faucon.

Rien de mieux approprié au caractère de son pilais gothique de Ritterburg, à ses futaies germaniques, dont les massifs profonds se rouillaient déjà aux brises de l'automne, au vent de galerie, comme nous dirions s'il s'agissait d'un paysage de France.

Le silence qui, tout à l'heure, planait sur cette campagne, s'enfuit ; car voilà les équipages de vénerie qui prennent le chemin du lac ; sur les routes de Schœnbrunn et de Vienne à Luxembourg courent des cavaliers et des carrosses. Quelle occasion de luxe que ce vol impérial ! ! Dans les chasses à tir, le but principal est le gibier, dans le laisser courre, c'est le mouvement et l'émotion ; dans la fauconnerie, c'est la magnificence. Vous avez vu les chasses de la savante vénerie française régénérée sous les deux règnes de la restauration ; le mérite consistait dans la bonne et solide élégance du roi et de sa suite ; vous avez assisté, en Angleterre, à ces réunions aristocratiques de Melton-Mowray, si merveilleuses par la valeur des chevaux et l'éclat des

costumes : là, comme chez nous, règne un caractère d'uniformité qui doit toujours résulter d'une assemblée homogène. A Luxembourg, qu'on se le rappelle, c'était l'Europe entière qui s'y était donné rendez-vous.

Rien n'a été déterminé, rien n'est obligatoire, quant au choix des costumes ; on a tout laissé à la fantaisie et à l'inspiration : mais, parmi les majestés et les dames de haut rang, c'est l'élégant costume du seizième siècle qui prévaut. Ainsi se montre l'impératrice d'Autriche, si passionnée pour la chasse et si renommée pour son adresse ; ainsi la gracieuse Élisabeth, impératrice de Russie ; ainsi la reine Caroline de Bavière, sa sœur. Souverains et souveraines à cheval sont guidés par l'empereur François, dont l'infatigable hospitalité réalise des merveilles. Au milieu de ce monde, et par exception, dans une calèche basse, est étendu l'énorme roi de Wurtemberg, célèbre autrefois par ses chasses magnifiques ¹.

Au centre des grands bois de Laxembourg est une vaste étendue d'eau, un lac. L'onde est transparente et limpide, et quand elle vient s'épanouir en petites lames d'argent sur les berges sablonneuses, elles produisent un bruissement et décrivent des cercles mousseux qui rappellent en miniature les nonchalants et poétiques ressacs de la grande mer. Toute la région orientale de ce lac est couverte de vivaces végétations aquatiques ; les roseaux y sont drus, les joncs lancent en l'air la gerbe de leurs feuilles aiguës, le nénuphar au pavillon jaune va et vient au balancement du vent. Là, sont de petites anses, des anfractuosités sans nombre, des retraites, des abris aimés des sauvagines : c'est le théâtre de la chasse.

Dès que les spectateurs ont pris place, les fauconniers, à la suite des chiens tenus en hardes, s'avancent portant sur le poing trois gerfauts les mieux créances de leur bel équipage.

Ces oiseaux ont la tête ronde, le bec bleuâtre, court et gros, les mahutes étendues et les ailes longues ; leur plumage est d'un brun foncé en dessus et mélangé de blanc en dessous ; leur queue, couleur ardoise, est hachée de bandes brunes. Exposés au vent qui sifflait alors dans les joncs du lac en les faisant plier, les oiseaux ont tressailli d'impatience.

Le vol s'annonçait sous les plus heureux auspices. Les chiens sont découplés pour battre le marais, on a déchaperonné le tiercelet.

Pendant ces préliminaires, les témoins de ce spectacle grandiose, placés sur les bords de l'eau et sur les arrière plans du paysage, devisent entre eux les uns des autres. La curiosité est moins vivement éveillée par les hauts personnages de la politique que par un petit groupe d'individus aux

habitudes excentriques, à l'existence aventureuse ! Ce sont les habitués de l'hôtel du comte de Rosemberg, un centre où le jeu trônait ! alors occupé par le célèbre anglais Raily, personnage mystérieux et quelque peu singulier.

Parmi ce monde, le prince Goloubskoff avait déjà conquis la plus belle place. Il était le point de mire de toute la ville ; on ne parlait que des emportements de sa passion pour le jeu, que des nuits passées à braver la fortune, que de ses gains et de ses pertes fabuleuses ; on parlait aussi de son habileté à manier un cheval et à tirer le pistolet ainsi que la carabine ; en un mot, il semblait que cette réputation était arrivée tout exprès à Vienne pour y effacer les célébrités sérieuses qui l'y avaient précédé.

Le signal du début est donné par l'impératrice. Les chiens sont lancés dans l'eau, qu'ils battent en poussant d'imperceptibles abois. D'abord des nuées de foulques, de chevaliers et de poules d'eau s'enlèvent, ils partent sans être troublés, et vont se remettre au loin dans d'autres cantons du lac. Enfin, un vol saccadé et pesant se fait entendre ; un superbe héron au pennage cendré sort du milieu des roseaux. A peine sa tête a-t-elle dépassé le niveau des herbes, que, surpris à la vue des hommes et des chevaux ; il fait mine de renoncer à son essor ; mais le fauconnier a deviné la tactique, et, dans la crainte que l'oiseau ne prenne motte, deux coups d'arquebuse retentissent immédiatement par son ordre. Le héron s'effraye, déploie sa large envergure et part. Il roidit ses longues jambes en arrière, et son cou, renversé sur le dos, ne laisse apercevoir que sa tête.

Le fauconnier laisse monter l'oiseau, et pendant ce temps, il excite et encourage son intrépide combattant. L'escap est donné et le faucon, déchaperonné, est un moment ébloui de la clarté du jour. Il a cependant le pressentiment de la lutte qu'il va livrer ; son regard cherche dans les airs, aidé de son maître, dont le doigt lui indique la masse ailée qui flotte au zénith ; il pousse un cri, bat de l'aile pour assurer l'énergie de son élan, et quitte le poing sur lequel il chevauchait au vent. Sa direction n'est pas d'abord ascensionnelle, il rase le lac, décrit de vastes circuits, revient sur lui-même, puis se décide et monte avec impétuosité.

Ce départ était magnifique. Le héron, aux clameurs d'en bas et à l'aide des fines perceptions de son instinct, a deviné un péril. Il se guinde et avise la nue pour abri ; mais déjà son ennemi aux mahutes d'acier lui a barré le passage. Le faucon semble vouloir que le duel qu'il va chercher ne se passe pas dans des régions inaccessibles à la vue de ses maîtres. Sa manœuvre

consiste à ramener son ennemi plus près de terre. Les voilà, ils se sont rapprochés de leur point de départ. Si le héron veut fuir à droite, le faucon l'arrête ; s'il prend à gauche, le faucon est devant lui qui menace. Le faucon, c'est la corvette se disposant à l'abordage. Le héron s'anime peu à peu, il prépare sourdement son branle-bas ; ses batteries vont se démasquer. Il ramasse ses forces, se suspend à la renverse, ne présentant que ses griffes étendues et cachant son long bec de son mieux entre ses ailes, afin d'inspirer plus de confiance à son adversaire. Emporté par son courage, le faucon a donné dans l'embûche, il s'est jeté sur les flancs du héron pour les déchirer de son bec crochu ; celui-ci part à fond et lui troue le corps entre l'aile et le cou. Mais le faucon s'est attaché à sa proie, qu'il n'abandonnera que s'il doit périr ; le sang rougit leur pennage. Le héron, dont les forces augmentent, plonge de nouveau son aiguille dans les chairs du faucon. L'avantage est pour lui.

Pendant cette lutte, mais surtout au moment où la victoire se déclarait en faveur du héron, la femelle du combattant, qui faisait partie de la réserve, quoique aveuglée par son épais chaperon, agitait ses ailes et hérissait ses plumes.

A son tour, la lumière lui est rendue. Elle s'oriente et, comme la balle, elle part et atteint les deux adversaires. Son instinct est plus carnassier, son courage plus décidé ; elle arrive droit sur le héron, et, le trouvant engagé dans sa lutte avec son mâle, elle le saisit par son cou qu'elle entaille comme avec un croc. Ce fut une nouvelle phase du combat, mais décisive. Des fanfares avant coureurs d'une victoire désormais assurée, retentissent dans les airs. Le héron lutte courageusement encore ; cependant, entre ses deux assaillants dont les griffes l'étouffent et lui déchirent le ventre et le dos, il perd ses forces et cède aux efforts qui tendent sans cesse à le déplacer pour le ramener de plus en plus près des spectateurs. Enfin, le héron, ce pauvre monarque des grands bois, des eaux solitaires, ferme ses ailes et se laisse tomber.

Les trompes redoublent leur harmonie, à laquelle se mêlent les cris sauvages et rauques des faucons victorieux. Ces oiseaux n'ont point abandonné leur proie malgré sa chute, et l'entraînent jusqu'aux pieds des fauconniers.

Le chef du vol forme une aigrette des plumes les plus fines, détachées du cou du héron, pour la présenter à l'empereur Alexandre.

Pendant ce temps, les spectateurs ébranlent leurs masses en tous sens ; car cette chasse n'est que le prélude d'un laisser-courre dont les dépendances de Luxembourg et celles de Schœnbrunn seront le théâtre.

Le czar a reçu l'aigrette et s'est empressé d'en faire hommage à la belle impératrice d'Autriche.

Tout à coup, aux trompes qui marquaient cette scène finale, d'autres trompes ont répondu du fond des bois.

C'est un appel.

L'attaque du cerf va se faire.

Les cavaliers se lancent dans des directions différentes, selon la connaissance qu'ils ont des lieux et des dispositions de la chasse.

L'animal était lancé, le premier relais donné, et le gros de ces spectateurs officiels n'était pas encore parvenu à s'orienter et à se rapprocher de l'équipage.

Les habitués de l'hôtel Rosemberg, montés sur des chevaux vigoureux, cherchent moins les plaisirs de la vraie chasse que des occasions de locomotion rapide. Impatients des lenteurs de la vénerie et les dédaignant, ils joutent de vitesse et d'audace.

Au milieu de ces bois, cependant, il y avait un cavalier solitaire dont nul ne s'était approché et qui ne s'était approché de personne depuis les débuts de la chasse. Il montait un cheval de belle race et il était vêtu avec une élégance de bonne maison. Malgré sa persistance à rester à l'écart, il poursuivait évidemment un but. Il voulait que sa conduite fût significative pour un seul à l'insu de tous les autres,

— Mais !... se dit sir Raily, dont les regards venaient de plonger dans la longue gaîne d'une allée, voici deux fois que mes yeux rencontrent ce jeune homme, et que ce geste mystérieux m'est adressé... Assurément ; je ne me trompe pas... c'est bien à moi...

Et Raily partit au galop de chasse en dirigeant son cheval vers l'inconnu. Celui-ci ayant vu le mouvement de Raily avança à contre-bordée.

— Monsieur, dit-il, en saluant l'Anglais, j'ai déjà eu l'honneur de me trouver avec vous.

— Oui ; répondit Raily avec l'originalité et le sang-froid britanniques, et en même temps, il interrogeait sa mémoire ; oui, votre visage est un créancier qui me tourmente en ce moment et que je ne, puis satisfaire en lui donnant le nom qu'il réclame...

— Vous n'avez jamais su mon nom, monsieur.

— Je conçois parfaitement alors, dit Raily, pourquoi je ne me le rappelle pas.

— C'est à Moscou que nous nous sommes déjà vus.

— Dans le monde ? fit Raily.

— Non, à l'hôtel Sans-Souci et dans les lieux publics.

— C'est vrai, monsieur', maintenant j'y suis complètement.

— Pardonnez-moi si j'ose, à la faveur d'un pareil titre, vous aborder au milieu de cette chasse, à une heure si inopportune ; mais la gravité du motif qui m'a décidé trouvera quelque accès, j'espère, dans un esprit aussi généreux... que le vôtre.

— Que puis-je donc pour vous, dit Raily d'un ton d'extrême courtoisie et comme cédant à un intérêt sympathique que lui inspiraient la physionomie et les heureuses façons de ce jeune homme.

— Je viens vous demander la liberté, monsieur.

— A moi ?

— A vous.

— Ne vous méprenez-vous pas ? fit Raily avec quelque hésitation, ne sachant pas au juste à qui il pouvait avoir à faire : je suis sir James Raily, Anglais de naissance... joueur de passion...

— Noble joueur ! s'écria le jeune homme, et, dit-on, joueur heureux...

— Quelquefois !...;

— Oh ! là est pour moi une espérance qui est plus que la vie. Si je vous disais, monsieur, qu'il vous est peut-être réservé d'arracher un homme à une condition d'opprobre où il souffre, d'effacer sur son front une tache originelle qui le voue à l'humiliation et au dédain des autres, que me répondriez-vous ?

— Vous m'embarrassez, car je ne vois pas ce que peuvent avoir de commun une pareille hypothèse et un gentleman comme vous.

— Oui, répondit le jeune homme avec un étouffement de cœur, gentleman par l'élévation de mon âme, par les sentiments qui me font battre le cœur, peut-être aussi par l'éducation, mais non par les hasards de la naissance. Je suis esclave !

— Vous ! dit Raily, frappé de stupeur.

— Je me nomme Swerkof-Féodorwitz, et la terre de la quelle je dépends appartient au prince Goloubskoff.

— Comment puis-je vous servir ? dit Raily avec une sympathie progressive et en tendant affectueusement sa main au jeune homme ; je-ne

voudrais pas me borner à vous plaindre. En même temps, il obliquait par une allée de traverse qui les éloignait de la chasse. Prenons de ce côté, c'est prudent... Vous savez, sans doute, que le prince est ici ?...

— Oui, mais je n'avais pas le choix des moments pour vous entretenir. Ce soir, n'est-ce pas, la cour donne une fête au Ritterburg ?

— Oui.

— Vous ne retournerez pas à Vienne, car après la fête vous devez vous réunir au château du comte de Solensk.

— Oui.

— Pour y jouer ?

— La nuit entière, et Goloubskoff y sera.

— J'étais bien informé, dit le jeune homme. Eh bien ! continua-t-il.

Dans un moment, son regard fut chargé d'une mélancolie solennelle. Puis, s'arrêtant tout à coup.

— Mais, n'est-ce pas la livrée du prince qui paraît là bas ? dit Raily.

— Elle-même.

— Il ne peut être éloigné ; vous plairait-il d'éviter sa rencontre ?

— De toute mon âme. Non que je craigne d'être reconnu par le prince ; nous ne nous sommes pas vus depuis de longues années ; mais il n'aurait pas échangé dix paroles avec moi, que ses souvenirs s'aviveraient, et toute espérance serait perdue.

— Suivons ce sentier.

— Volontiers ; mais vous apercevez sans doute l'arbre qui barre le passage ?

— A merveille ! Vous êtes bien monté, n'est-ce pas ?

— Mon cheval est un fils sauvage d'un tabouon de nos steppes.

— Et moi, dit Raily, ma bête est un pur hunter d'Irlande.

Les deux cavaliers partirent au galop. Arrivés à quelque distance de l'arbre dont le tronc et le branchage couvraient la terre, ils ont mesuré l'importance de cet obstacle ; mais ni l'un ni l'autre ne pense à le tourner. Le barbe, attaqué par l'éperon de son cavalier, s'appuie sur ses jarrets, et gravissant plutôt qu'il ne saute, il descend sur ses jambes de devant sans hésitation aucune. Quant au hunter, il est brillamment parti des quatre jambes à la fois, ses jarrets de derrière entièrement retroussés sous lui, et retombe de l'autre côté de l'arbre en touchant le sol ses quatre jambes en même temps.

— Ici, dit sir Raily, nous sommes en sûreté.

— Eh bien ! reprit le jeune Russe, je dois, avant d'aller plus loin, vous prier de bien vouloir vous rendre le dépositaire de ceci.

Et il présentait un portefeuille à sir Raily.

— Là dedans, continua-t-il, se trouvent des billets et des valeurs de banque qui s'élèvent à un million de roubles.

— Un million ! s'écria Raily, que l'énonciation de cette somme avait arraché à son calme ordinaire.

— Prenez, monsieur, je vous en prie, et daignez m'écouter. Mon père et moi sommes nés sur une petite terre située près du Volga. Cette terre appartenait au prince Goloubskoff, le père de celui dont Vienne s'occupe depuis peu. Mon père fut attaché à sa personne pendant longtemps, et il le servit avec zèle et un dévouement soutenu, si bien que le prince, en mourant, lui légua une somme d'argent assez considérable ; mais, malheureusement pour notre famille, il oublia son affranchissement. Intelligent, hardi et intègre, mon père s'occupa de négoce, trafiqua des fourrures avec la Russie méridionale, et s'enrichit rapidement. Mon éducation se fit sous la direction d'un émigré français. Je dois à ses enseignements les succès que j'ai obtenus plus tard dans les affaires ; car, devenu homme, je joignis mes efforts à ceux de mon père, et portant ses opérations jusqu'en Orient, je décuplai ses bénéfices et sa fortune en peu d'années. Notre position de serfs avait plus d'une fois éveillé la sollicitude du généreux Français devenu mon ami, et il me pressait de m'y soustraire en allant chercher sur quelque point de l'Occident une patrie d'adoption. Mais quelque ardent désir qu'il y eût en moi de me détacher du joug sauvage sous lequel j'étais asservi, je pensais que je ne pouvais le tenter qu'en laissant mon vieux père passible de ma fuite et à la merci des plus exécrables vengeances. Moi parti, moi éloigné à jamais de la Russie, le moindre des châtiments qui l'attendraient serait la perte de ses biens et l'obligation de retourner sans miséricorde aux rudes labeurs de l'esclave. Je ne le pouvais ; d'ailleurs, je me nourrissais d'une espérance qui, chaque jour, me donnait la force d'attendre au lendemain ; je pensais qu'Alexandre, qui, disait-on, aspirait à la renommée de régénérateur moral de son pays, jaloux d'une immortalité méritée, aurait associé son nom à l'abolition du servage. Mais toute la philanthropie du maître, bridée qu'elle était par les seigneurs impitoyables et haineux, n'a produit que l'ukase qui abolit la vente individuelle des sujets d'une terre. Ils ne peuvent maintenant être cédés qu'en masse avec la propriété foncière. J'ai donc attendu vainement.

— Mais que ne tentiez-vous de vous racheter ?

— Tout effort de cette nature resterait sans effet. Les grands seigneurs moscovites ont fait un horrible pacte entre eux, par lequel ils n'acceptent jamais le rachat d'un esclave. Ignorez-vous qu'un serf du comte Scheremetoff lui a offert deux millions de roubles pour sa rançon, et que cette offre a été impitoyablement repoussée ? Cependant le comte ne retire de cet homme qu'un très-faible tribut annuel, un obrock de quelques roubles, voilà tout ; mais ces grands seigneurs se font une joie cruelle de compter au nombre de leurs vassaux, de tenir dans la dépendance absolue de leur caprice des millionnaires dont ils peuvent d'un mot briser la fortune et torturer la vie ! J'ai subi jusqu'ici ma dure condition avec la foi du chrétien ; j'ai cherché à me tromper par des déplacements, par les voyages, par la charité ; j'ai pu faire des heureux avec l'or que je possédais ; mais je suis resté dans mon abjection, le Job de la douleur morale ! Aujourd'hui, le courage me fait défaut, mon énergie diminue ; car j'aime, monsieur, et si je n'obtiens mon affranchissement, la femme qui m'accepterait pour époux accepterait la chaîne de l'esclavage...

Sir Raily méditait.

— J'achève, monsieur : le prince Goloubkoff, je vous le répète, possède sur les bords du Volga un village qui ne compte pas plus de cinquante feux, qu'il ne vendrait à aucun prix, sans quoi j'en serais depuis longtemps possesseur... Mais enfin le prince joue, le jeu est pour lui une passion effrénée à laquelle il sacrifie tout, et infailliblement cet entraînement sera pour lui l'abîme où s'anéantira sa destinée... Dans le paroxysme fébrile de sa passion, il pourrait être amené à risquer cette terre... S'il la joue, il peut la perdre... Or, c'est dans ce village que je suis né, qu'est né mon père... qu'habite ma famille... Cette terre à moi... Homme, Anglais, chrétien, c'est à cette, triple condition que je mets mon sort entre vos mains. Vous avez sur ma caisse un crédit illimité, poussez vos enjeux, centuplez-les, triomphez à tout prix ; dût la fatalité lutter, contre vous, dût-elle me ruiner et me maintenir esclave, je vous bénirai, sir Raily, pour avoir tenté de briser mes chaînes.

— Soit, dit gravement Raily.

— Cette nuit ? demanda le jeune homme avec émotion.

— Non, Cette nuit, je ne prévois pas que les circonstances me servent. C'est le lansquenet qu'on joue chez le comte Solensk. D'ailleurs, j'ai une partie engagée avec O'Béarn. Mais j'y pense... après-demain, une occasion

d'antagonisme s'offrira naturellement entre le prince Goloubskoffet moi... Il ne reculera pas, si j'en juge par la témérité dont il a fait preuve hier matin. J'en profiterai.

— Adieu, sir Raily, noble cœur, dit Swerkof. Le jour baisse, et vous êtes attendu ; évitons qu'on se mette à votre recherche.

— Adieu, mon ami. Voici la direction qu'il faut suivre pour trouver la route de Vienne, dit Raily. Pour moi, j'appuie à gauche ; Rittenburg est de ce côté.

Et ils se séparèrent.

Au nombre des plaisirs et des nouveautés qu'on accueillait alors à Vienne avec une infatigable frénésie, le sport anglais fournit *son tir au pigeon*, qui venait à peine d'être connu, et qui, dès son apparition en Angleterre, avait obtenu un succès d'enthousiasme. Il y eut bien quelques vieux chasseurs classiques qui en parlèrent au début avec mépris ; mais ils passèrent, eux et les armes à pierre ; le temps fit justice de leurs critiques, et le tir au pigeon a été de plus en plus aimé et recherché des amateurs du sport.

C'est que le tir au pigeon n'est pas seulement une excellente école de chasse, mais aussi un véritable tapis vert où chaque coup de fusil est une occasion de gros enjeux. Rien de plus attrayant pour des hommes de fortune, jeunes, agiles, pleins de sève, *highly spirited*, comme disent les Anglais. Une anxiété constante et vive est au cœur de celui qui tient le fusil, car il sait que son adversaire cherche à le tromper, et à cette émotion il faut joindre celle qui est attachée à la valeur du pari qu'on a fait, enfin l'émotion encore que produit la présence du cercle nombreux des juges qui vous regardent et qui diront impitoyablement de vous : « C'est un habile tireur, » ou : « C'est un maladroit ! »

On concevra l'engouement qu'excita ce nouveau genre d'exercice au milieu de cette population du congrès de Vienne, dont la partie brillante et jeune se composait de noblesse, d'officiers de divers grades et de rivalités nationales. C'était à qui entrerait dans la lice et appuierait les prétentions de sa vanité des sommes les plus folles.

Rien de plus orientalement voluptueux, quand l'assemblée était nombreuse et la matinée belle, que ce point de réunion tel qu'il avait été disposé près du Prater, dans un vaste jardin à l'anglaise, tout alterné de gazon et de beaux arbres.

A quatre jours de la conférence qui avait eu lieu dans les bois de Laxembourg, entre sir Raily et Swerkof, une foule compacte d'amateurs

prenait le chemin du tir. La veille, des péripéties de pertes et de gains des plus émouvantes avaient tenu haletante l'assemblée pendant de longues heures. On savait qu'elles recommenceraient ce jour là, entre plusieurs parmi les notabilités de la carabine. On voulait juger des coups, prendre parti pour ou contre, se ruiner ou s'enrichir transitoirement, selon les chances du tireur auquel on s'associerait par sympathie ou confiance.

C'est sous une rotonde à la toiture en ombrelle qu'on s'assemble. Cette pièce a des dimensions considérables, des tentures riches et d'un goût sévère ; des divans décorent l'intérieur. D'un côté, cette rotonde est ouverte sur un vaste boulingrin, et du côté opposé, elle communique à une suite d'appartements convertis les uns en salles de taverne, les autres en salles de jeu. En regard du jardin, sous un vaste péristyle, se tiennent les joueurs et les parieurs. Là sont placés tous les détails auxiliaires de l'arsenal du tir. Une place est réservée à l'homme dont les fonctions consistent à inscrire le nom des concurrents, à tenir note de leurs coups, enfin à constater le résultat des joutes.

Il est trois heures, et cependant le tir est encore désert. Le monde se presse sous la rotonde et dans l'une des salles de jeu, c'est à peine si l'on peut s'y mouvoir. On entoure deux joueurs assis face à face à une petite table, les cartes en main, la fièvre au front.

L'anxiété tient la parole en suspens sur les lèvres de tous, et fait régner dans cette salle un silence qui donne à la scène un caractère solennel.

L'un des deux joueurs à le visage d'un blanc rose et impassible, sa tête est légèrement dégarnie de cheveux, ses favoris sont d'un fauve bistré. Il porte un habit bleu à boutons de métal, un pantalon collant de nuance noisette et des bottes à revers. Sa chemise, garnie d'un jabot plissé à gros tuyaux, est d'une blancheur irréprochable. A l'index de sa main droite est une bague en cornaline qui sert de cachet ; ses doigts sont d'une finesse et d'un éclat qui feraient envie à une petite-maîtresse : c'est sir Raily.

L'autre joueur est le prince Goloubskoff.

Tout à coup, au milieu du mutisme de cette assemblée en émoi, on entendit distinctement ces mots :

« S'il plaît à mes partenaires de se retirer, je tiendrai tout. »

C'était le prince qui avait parlé.

L'écarté, alors dans sa primeur de grand monde, était la partie engagée, et l'on était quatre à quatre !

Sur la table, amoncelés en billets et en or, se trouvaient 100, 000 florins.

Or, voici ce qui se passait depuis deux jours : Raily et le prince luttèrent corps à corps partout où ils se trouvaient, tantôt au lansquenet, tantôt au pharaon, tantôt au passe dix, et les sommes perdues par Raily s'élevaient déjà à plus de 200, 000 roubles.

Plusieurs parieurs timorés crurent prudent de reprendre leur mise, si bien que l'enjeu du prince et celui de Raily restèrent, pour cette partie, à la somme assez ronde de 80, 000 florins.

Les cartes furent mêlées et distribuées, l'atout énoncé était cœur. Les joueurs prirent leurs cartes.

Elles furent renouvelées par deux écarts successifs.

Une étincelle brilla dans les yeux du Russe, mais ceux de Raily demeurèrent impénétrables. Ce n'était pas un homme, c'était une figure de cire : l'expression était figée.

— Cœur ! dit le prince.

— En voilà.

— Cœur ! reprit-il.

— En voilà.

— Cœur ! encore.

— En voilà.

— Cœur !...

Raily se rejeta en arrière sur sa chaise, laissant avec indifférence, sur la table, le monceau de billets et d'or, sur lequel les mains passionnées du prince s'étendirent.

La joie de Goloubskoff, c'était de l'ivresse.

— Vous ne quittez pas le jeu, j'espère, sir Raily ? fit-il ; un Anglais n'abandonne jamais le champ de bataille.

— Jamais, prince ! pas plus qu'un Russe, n'est-ce pas ?

— C'est chez nous un préjugé national ; mais vous plaît-il de changer de jeu ?

— Soit, prince.

— Le pharaon à deux vous conviendra-t-il ?

— Le pharaon, soit.

Les deux adversaires rentrèrent de nouveau en lice.

Le prince tint la banque et gagna 20, 000 roubles. Son bonheur devenait la fatalité elle-même ! Cependant on s'en étonnait moins que du calme persistant de l'Anglais. Celui-ci marchait à son but avec cette impassibilité de ses compatriotes, devant les bataillons Français, à Waterloo, quand

Wellington, qui voyait tomber ses soldats les uns après les autres, prit sa montre et se dit : « Il en meurt à raison de tant par minute ; il me reste tant d'hommes, c'est encore une heure de délai avant que le dernier ne périsse ; la victoire est à moi, Blucher aurait le temps d'arriver ! »

Raily tailla à son tour.

Cette fois la fortune passa de son côté.

Il gagna. Il doubla sa partie et gagna.

Il venait de ramasser 80, 000 roubles, quand il annonça qu'il triplait sa mise.

Le prince fit bonne contenance, indiquant qu'il était trop bon joueur pour reculer.

Raily gagna.

Le prince était en perte ; mais il proposa de continuer. Il ne l'eût pas fait, que Raily n'aurait pas renoncé à profiter de sa veine.

Goloubskoff joua, joua toujours ; le sort favorisa Raily. Bientôt le prince n'eut plus de valeurs, ni de billets, ni d'or à sa disposition. Il proposa de jouer encore, mais argent blanc.

Raily accepta. Ce jeu consiste à tracer les mises à la craie sur le tapis vert. C'est jouer à crédit, sur parole.

Raily gagna trois fois de suite.

— Mais, s'écria-t-il, je crois, par saint George, que je gagne 900, 000 roubles !

— Je vous en fais mon compliment, dit Goloubskoff avec une contraction nerveuse au visage. Il commençait à souffrir.

— Mais vous ne quittez pas le jeu, j'espère, prince ? dit Raily, un Russe n'abandonne jamais le champ de bataille.

— Jamais, sir Raily, je vous l'ai dit. Je vous demanderai comme tout à l'heure : Vous plairait-il de changer de jeu ? J'étouffe ici, l'air me manque. Passons au jardin.

— Au jardin, soit.

— Vous conviendrait-il de nous mesurer à la carabine ? Vous avez une réputation que je suis désireux d'éprouver..

Raily, qui voyait l'agitation fébrile du prince, se garda de refuser ; d'ailleurs, la règle voulait qu'il se mît à la disposition de son adversaire.

En un moment toute la salle fut désemplie et les joueurs étaient à leur poste.

— Que jouez-vous, sir Raily ?

— 200, 000 roubles, dit Raily, s'il vous plaît, prince.

— 200, 000 roubles, j'y consens ; mais je n'ai plus de valeurs, vous le savez, et mon crédit sur les banques de Vienne m'est indispensable.

— Eh bien ! prince, 200, 000 roubles contre une de vos terres.

— Auriez-vous la fantaisie de devenir propriétaire moscovite ?

— C'est une bizarrerie comme une autre.

— Et je ne suis pas d'humeur à la contrecarrer. Tenez, j'ai quelque chose d'environ cette valeur près de Moscou ; c'est sur le penchant d'une colline, d'où l'on découvre admirablement les ruines encore fumantes de la sainte ville, la ville aux pierres blanches ; cela vous convient-il ? Je possède encore, à deux milles du Vologda...

Raily hocha la tête.

— C'est trop froid, dit-il.

— Ah ! j'y suis... J'ai votre affaire, un village charmant, délicieux, enclavé dans un petit domaine qui borde le Volga...

— Va pour le Volga... et vous estimez cette propriété...

— A quelque chose de mieux que 200, 000 roubles.

— Dans ce cas, j'en ajoute 30, 000 à mon enjeu, contre votre village du Volga.

— D'accord ; mais je n'ai pas les titres ici.

— Du papier, de l'encre et une plume peuvent y suppléer.

— Du papier ! dit le prince avec véhémence.

Il s'engagea par écrit à remettre à sir Raily les titres de son domaine du Volga, dont il reconnut avoir reçu la valeur.

— Si le sort vous est favorable, continua-t-il, monsieur, ceci est à vous.

On décida que le pari se ferait en dix coups de fusil.

On tira au sort à qui reviendrait le premier feu, ce fut au prince, il se plaça.

A environ soixante-dix pieds devant lui, et sur une ligne circulaire, sont placées cinq petites boîtes ou cages, à une douzaine de pieds d'intervalle les unes des autres. Dans chacune d'elles est un pigeon. De longues cordes sont attachées à des trappes, qui ferment ces cages et viennent aboutir, comme cinq rayons, à l'endroit où restent les tireurs, et qu'on appelle le *poste*. Ce faisceau de cordes, qui simulent des rênes, est mis aux mains de la partie adverse, qui se tient derrière le tireur. Tandis que celui-ci est attentif, l'œil aux aguets, l'antagoniste agite les cordes, fait des feintes, et, selon son caprice, en tire une. La trappe à laquelle elle correspond tombe, le pigeon

sent l'air et s'enlève. Il n'a pas été possible au tireur de pressentir de quel côté le coup lui serait offert. Il faut épauler vite... car l'oiseau, dans son amour de liberté, part d'instinct et d'un vol énergique.

On aurait entendu tomber une épingle sur le gazon, quand Raily et le prince eurent pris leur position et que le signal fut donné.

Les cordes furent agitées, une trappe s'abattit à gauche. Le prince porta son arme de ce côté et fit feu.

— *Down !* cria distinctement la voix, du marqueur officiel. Le pigeon était tombé.

La même émotion circula parmi les assistants, quand ce fut à sir Raily de tirer ; la trappe tomba et le coup de carabines suivit de près.

— *Down !* exclama de nouveau la voix du marqueur.

— Et vous dites, prince, que cette terre borde le Volga ?

— Du haut du balcon on se mire dans les eaux du fleuve, sir Raily, et votre image est charriée ainsi jusqu'à la mer Caspienne.

Une détonation se fit entendre.

— *Down !* continua la même voix.

— De magnifiques, plantations d'arbres verts, groupés avec un art infini... des fruits délicieux... les pêches y sont savoureuses.

— C'est mon fruit de prédilection.

— *Down !* dit encore le marqueur.

La lutte continua de la sorte, avec succès de part et d'autre, jusqu'au sixième coup de fusil, que Raily manqua.

— *Missed !* dit alors le crieur.

Au huitième coup, le prince ayant manqué à son tour et Raily ayant abattu le pigeon, les chances furent rétablies sur un pied égal.

Ici les deux joueurs prirent un moment de repos.

Le prince s'était replacé, tira et manqua. Mais Raily fut plus heureux et mit au *droit*.

Le pari touchait à sa solution !

Que se passait-il alors dans l'âme du prince et de Raily ? Mystère inapprofondi des intuitions humaines ! Pour les uns, la venue de l'événement qui nous atteindra nous est toujours annoncée par des voix sourdes ; pour d'autres, les pressentiments sont chimères et folies. Toujours est-il que le prince Goloubskoff, quand il prit sa carabine, la prit sans mot dire, sans jactance, sans accompagner son mouvement du regard hautain qui lui était naturel.

Il fit feu !

L'oiseau, qui volait droit, se rejette subitement à gauche et se renverse, mais il n'est pas tombé...

— Blessé ! disent les uns.

— Mort ! disent les autres.

— Non, non ! s'écrient d'autres voix.

Les regards suivent l'oiseau avec anxiété. Mais il se guindé, il monte, son vol s'assure et il disparaît. Pendant ce temps, Raily, toujours calme, sifflait : *God save the King !*

Le marqueur avait prononcé le mot sacramentel : *Missed !*

Raily ayant tué son neuvième oiseau, le pari se résolut du seul coup qu'il restait au prince à tirer, car il manqua de nouveau.

Les deux adversaires furent superbes, chacun à sa manière, dans ce moment suprême : le prince, par le courage avec lequel il se mit au-dessus de sa perte, et Raily, par la joie intime et concentrée qu'il ressentit en songeant aux conséquences sérieuses de son succès.

Les deux joueurs se tendirent la main : et se séparèrent les meilleurs amis du monde après cet incident de la vie aléatoire qui pouvait avoir son retour le lendemain !

Une quinzaine de jours s'écoulèrent. L'acte de cession, fait d'abord en son nom, puis transmis au nom de Féodorwitz, fut parfaitement régularisé, et sir Raily quittait Vienne.

Il avait voulu restituer le million qui lui avait été confié dans les bois de Luxembourg, ne pouvant recevoir aucun prix, disait-il, d'une action dont le succès seul faisait le mérite ; mais il dut céder aux prières de son affranchi ; Féodorwitz le força à l'accepter, en inscrivant ces mots sur le portefeuille : « A l'homme libre qui m'a fait libre ! »

Toutes ces circonstances, comme on le pense, étaient restées un profond secret entre Raily et Féodorwitz. Le prince n'en soupçonnait pas le premier mot. Au milieu des tempêtes où tourbillonnait son existence, il avait fait plusieurs tentatives auprès de Bérésine, mais, ses efforts étaient demeurés sans résultat. Elle avait opiniâtrement refusé ses libéralités et son amour. Les amis de Goloubskoff, au fait de la résistance de la jeune écuyère, le raillèrent un peu sur son insuccès. Un jour même, après boire, l'un de ses intimes lui dit que c'était là un échec au souvenir duquel il fallait s'humilier. A quoi le prince avait répondu qu'il ne subissait jamais d'échec, et qu'il triomphait toujours. Beaucoup de ses compagnons rirent de cette

jactance ; d'autres l'accueillirent sans rire, mais n'en burent pas moins. Quoi qu'il en soit, le prince avait paru comprendre que Bérésine était d'une nature à part, peu accessible aux séductions ordinaires, et il ne mit aucune persistance de mauvais goût à suivre cette intrigue.

Deux fois il s'était présenté chez elle, dans le but de bien se rendre compte des motifs réels, mais inavoués, selon lui, de la résistance qu'elle lui opposait, et il se montra dans ses visites non le sauvage et impérieux boyard, mais un cavalier parfait de convenance, presque le grand seigneur des beaux temps de la France de qualité, passionné, mais circonspect et modeste dans ses victoires d'amour, résigné, poli et généreux dans ses défaites. Goloubskoff mit le comble à ses bonnes façons, aux yeux de Bérésine, en cessant, non-seulement de la voir, mais en interrompant toute assiduité même indirecte.

Ainsi naissaient chaque jour pour Féodorwitz de nouvelles satisfactions, et une sécurité d'avenir qui se trouvait enfin au niveau de ses plus ardentes ambitions. Cependant il balançait s'il retournerait immédiatement en Russie, et sans Bérésine, pour y établir les droits de sa nouvelle position sociale, ou s'il attendrait, pour parler de leur union, qu'il en eût fini avec son passé. Malgré cette incertitude qui pesait encore sur son esprit, il n'était déjà plus le même homme ; plus de ces longues tristesses dans lesquelles s'abîmait sa pensée, plus de ces angoisses qui, malgré les élans de l'amour, se retrouvaient au fond de ses regards et de ses sourires.

Vers cette époque, c'est-à-dire au commencement du mois de décembre, Vienne étant lancée au cœur de ses réunions d'hiver ; il fut question d'une fête artistique qui se donnerait au palais du prince Razumowski, ambassadeur de Sa Majesté Impériale de Russie. Cette fête devait être une éblouissante nouveauté, au milieu de toutes les formes que le plaisir trouvait à Vienne.

Cette fois, le palais de Razumowski, célèbre parmi les plus splendides résidences historiques de l'Europe, allait ouvrir ses galeries, non-seulement aux sommités politiques, mais à ceux qui se trouvaient alors dans la métropole de l'Autriche, et qui portaient un nom même à demi illustré. Le prince voulait se faire populaire par l'universalité fastueuse de son hospitalité. La fête fut désignée sous le nom de fête russe. Les danses nationales de ce pays devaient être exécutées par des danseurs venus exprès de Moscou, en même temps que le prince appelait en lice toutes les autres nationalités chorégraphiques. Les artistes alors à Vienne devaient exécuter

des danses caractéristiques. Le ballet de Paris et le menuet de France, le *réel* écossais, la cachucha et le bolero de Séville, la varsovienne, la tarentelle de Naples, tout cela s'était, pour ainsi dire, défié. A la danse succédaient les rivalités du chant, au concert le jeu, au jeu le banquet somptueux, et enfin, pour que le pêle-mêle du monde allant et venant fût plus magique, le prince annonça que le costume de fantaisie serait bien accueilli, sinon de rigueur.

Bérésine ne pouvait manquer à une solennité comme celle-là ; sa place était marquée de droit au milieu de l'assemblée. Elle parla de son désir d'y aller à Féodorwitz, qui ne trouva aucune raison valable pour l'en détourner. — Tout ce que vous voudrez, Bérésine, lui dit-il. Vous m'aimez, je le sais. Que ne dois-je pas admettre en retour d'un tel bonheur ?

Le palais de Razumowski étincelait de lumières. Le coup d'œil, même au dehors, était féerique. La neige, qui était survenue dès la veille, concourait, en effet, à donner à la fête un véritable caractère russe. La plupart des conviés répondirent à l'appel qui leur avait été fait, en arrivant en traîneau. Des mougiks, sous le péristyle et sur l'escalier, recevaient et guidaient le monde. Tous les appartements de ce palais de lumières et de leurs sont ouverts à la foule.

L'entrée de Bérésine souleva un murmure flatteur pour sa vanité. Elle était ravissante dans le costume dont elle avait fait choix. A Vienne elle s'était brillamment classée. On ne voyait pas en elle une simple écuyère : c'était la jeune femme applaudie et complimentée par l'impératrice de Russie, et qui ne pouvait, grâce à ce suffrage, que grandir dans l'opinion.

L'ambassadeur, en courtisan bien inspiré, n'avait pas oublié l'intérêt public que l'impératrice avait montré à cette jeune femme ; aussi alla-t-il au-devant d'elle dès qu'il l'aperçut, et la conduisit-il lui-même à sa place. Bérésine était vêtue d'une robe bleu pâle, brochée de légères lianes et de bouquets d'argent. Cette teinte, mariée aux lumières, composait un jour favorable à la finesse exquise de sa physionomie, si bien que, tout entourée qu'elle était d'illustrations féminines et de beautés de premier ordre, elle sembla les primer toutes pendant un moment.

Les premiers regards qu'elle rencontra dans cette assemblée, furent ceux du prince Goloubskoff. Ils s'attachèrent sur elle avec une persévérance ardente. Goloubskoff l'aborda à diverse reprises, s'éloigna d'elle, mais sans la perdre de vue. Elle changea plusieurs fois de salle, pour se mettre à l'abri des attentions du prince, tantôt seule et tantôt aux bras de ses amis ; mais toujours elle retrouvait, dans quelque angle de la pièce où elle se réfugiait,

ce regard de feu braqué sur elle. Un moment, il y eut une telle expression sur le visage basané de Goloubskoff, que la sérénité du plaisir qu'elle était venue chercher fut troublée par un regret.

Tout à coup, aux accords inaccoutumés de l'orchestre qui appelle, on se précipite vers la salle du bal. C'est une salle de verre aux baguettes d'or, une cage de cristal bâtie au premier étage et en saillie sur les jardins. Les yeux pouvaient à peine résister à l'éclat des lumières se jouant sur les facettes du verre.

Bientôt l'orchestre se tait. Des chanteurs russes forment un grand cercle, et-dérrière eux se groupent les spectateurs. Alors, au son des voix dont la cadence est masquée par des battements de mains et les accords de la balaïka, les danseurs s'élancent dans le cercle qui leur a été réservé.

La nuit, les danses continuaient au milieu des acclamations enthousiastes, quand tout à coup un mot éclate, terrifie, se répète par mille bouches : *Le palais est en feu !*

Les danses s'arrêtent. On se presse, on se débat, on se brise. Les issues sont trop étroites pour ces flots d'hommes et de femmes qui crient et veulent se jeter au dehors. On étouffe !

Attisé par un vent du nord très-vif, l'incendie se propage avec fureur. Du milieu des toits couverts de neige sortaient des tourbillons de feu, et à travers les minces interstices de la muraille se glissaient des serpents de flamme. Dans l'intérieur pleuvaient des étincelles et des bouffées de cendres chaudes. Les peintures à l'huile des plafonds, les boiseries sculptées des corniches, les acanthes des colonnes craquaient et pétillaient comme du sel. Les cordons des lustres, mordus par le feu, se tordaient et rompaient ; alors ces lourdes masses tombaient en poussière sur le parquet ; c'était horrible et beau ; car, disent les relations authentiques de ce désastre, « les tableaux et les meubles étaient jetés, par les fenêtres, dans le jardin *et* dans les cours. Echappés à l'incendie, ils devaient se briser sur le pavé, ou s'abîmer dans les flots d'eau et de neige fondue qui inondaient le sol. La belle salle, décorée par un grand nombre de statues dues au ciseau de Canova, n'avait pas été préservée. *Elle s'écroula sous la chute des planchers !* »

Dans les corridors, sur les escaliers, le monde, dans ses oscillations, était comme une marée qui monte et descend tour à tour.

Les diamants et les pierres fines se détachaient des parures de femmes ; les robes étaient déchirées, les bras et les épaules nus, noircis ou brûlés par

les flammèches.

Dans cette confusion et au plus compact de la foule, Bérésine, pressée, foulée, à demi étouffée, cherchait héroïquement à se faire un chemin. Elle se sent tout à coup saisie par des bras vigoureux qui l'enlèvent et qui, prenant une voie moins encombrée et qu'on eût dit ignorée des autres, l'éloignent du danger qui devenait de plus en plus inévitable.

Elle se retourne et reconnaît le prince Goloubskoff et deux de ses domestiques.

— Où me conduisez-vous, prince ?

— Je vous sauve, madame.

— Par ici, par ici ! criaient d'autres voix aux hommes qui portaient Bérésine, par ici !

Ils firent plusieurs centaines de pas à travers le peuple qui emplissait les abords du palais, au milieu des meubles, des tableaux, des marbres, des bronzes, des dorures qu'on amoncelait.

Arrivés à une voiture qui attendait à dessein, les hommes dont le prince s'était servi pour transporter Bérésine la placèrent dedans, après l'avoir enveloppée d'une épaisse pelisse en fourrure. Le prince donna rapidement quelques ordres, puis monta et prit place à côté d'elle.

La voiture, attelée de quatre chevaux, partit à fond de train.

Après qu'elle eut roulé environ une demi-heure, Bérésine, à qui le trajet paraissait fort long, cédant enfin à son inquiétude, s'adressa au prince.

— Mais où donc allons-nous ? fit-elle.

— En Russie, madame.

— Infâme ! s'écria-t-elle avec horreur.

Elle avait fait en même temps un mouvement vers la portière, pour s'élancer hors de la voiture ; mais la main de fer qui la retint à sa place lui dit bien que toute tentative d'évasion serait inutile.

— On ne résiste pas impunément à Goloubskoff, madame, ajouta-t-il avec ironie, surtout quand on lui donne pour rival, un esclave ! !

Le prince Goloubskoff, qui, depuis un mois, suivait silencieusement toutes les démarches et les détails de la vie de Bérésine, n'avait manqué de se trouver à la fête de l'ambassadeur russe où il savait qu'elle devait se rendre. Il avait pris ses mesures pour un enlèvement qu'il aurait tenté ce soir-là, à la faveur des moyens ordinaires. L'épouvantable catastrophe sur laquelle il ne pouvait compter était venue doubler sa sécurité et lui offrir un

concours aussi efficace qu'imprévu, et Goloubskoff n'était pas homme à laisser échapper l'occasion.

La voiture, qu'on eût dit allant avec la vitesse de la vapeur, disposée et conduite par des gens experts à ces sortes de coups de main, eut bientôt atteint les frontières de la Russie. Elle s'enfonça à travers les provinces du centre, pour aller s'arrêter dans un recoin perdu, oublié du monde, à quelques milles de Khopersk, dans la principauté du Don.

Bérésine s'était relevée bien vite de l'abattement où l'avait plongée le premier sentiment de son malheur. Elle se plaça, d'un effort de sa raison, au niveau d'une situation dont elle voyait nettement toute la profondeur, et dont elle ne pouvait sortir qu'à l'aide d'une résignation habilement jouée, mais au fond de laquelle se retrouverait toujours une énergique et opiniâtre fidélité à son amour.

Pour le prince, c'était atteindre la moitié de son but que d'avoir séparé, même par la violence, Bérésine de celui qu'elle aimait. Quelque libertin et passionné qu'il fût, réussir en apparence était ce qui flattait le plus son insatiable vanité. Pour faire fléchir devant lui une volonté ou une antipathie de femme, il n'y avait pas de résolution si extrême qu'il n'abordât. Bérésine en son pouvoir, son amour-propre était à couvert. Le monde s'arrêterait plus volontiers à l'idée d'un entraînement volontaire de la part de la jeune femme, qu'à celle de la violence de son côté ; qui donc ensuite viendrait résoudre ce problème, au fond de l'aire inconnue où il allait s'abattre avec sa proie ?

Le voyage fut plein de tentations dangereuses. Ces longues heures passées dans le tête-à-tête, et sous l'influence magnétique d'une atmosphère concentrée, ces nuits au milieu des grands et solitaires chemins qu'ils parcouraient, et qui laissaient tant d'impunité, même à la violence, inspirèrent parfois à Goloubskoff de brutales velléités auxquelles il obéissait d'abord, mais qu'arrêtait court la contenance résolue de Bérésine.

— Vous ne viendrez jamais à bout de moi, lui disait elle, renoncez à vos projets.

— Et la force...

— La force !... Et elle souriait avec dédain.

Dans ce sourire se lisaient distinctement une résistance terrible, des vengeances implacables. Puis après que Bérésine avait produit sur l'imagination de Goloubskoff l'effet qu'elle attendait, elle disait, en tempérant l'expression de ses traits :

— Maladroits que sont les hommes, de songer à la violence, lorsqu'ils ont d'autres moyens à leur disposition.

— Et ces moyens, quels sont-ils donc, madame ?

— Attendez-vous que ce soit moi qui vous le dise ?

— Mais, pensait Goloubskoff, elle pourrait bien avoir raison ! L'ennui et l'argent, ces deux grands enjôleurs du cœur des femmes, me prêteront infailliblement leur concours. Que m'importe, après tout, quelques jours de plus ou de moins ! Elle est à moi, aucune puissance ne viendra me l'enlever... Tout Vienne sait maintenant que je n'ai pas été vaincu par mon esclave, voilà l'essentiel... je puis attendre.

Ajoutons que, dans les convictions de Goloubskoff, la femme, être essentiellement d'assimilation, doit fatalement céder à la loi d'affinité qui la dompte et la gouverne. Pygmalion animant le marbre de sa statue, n'est que le symbole de cette vérité quotidienne. Assimiler une femme à ses goûts, à sa passion, à son individualité, n'est jamais que l'œuvre du temps. Cette œuvre est prompte quand la femme est libre, elle est plus ou moins lente quand la femme ne l'est pas.

Les boyards, même de cette époque, comme on voit, avaient aussi leurs théories psychologiques. Pour garant du succès définitif de sa passion sur les répugnances de Bérésine, il avait, à titre d'auxiliaires, la situation topographique de la résidence qu'il lui destinait, la surveillance de ses gens, sur lesquels il pouvait compter, la claustration au besoin, enfin toutes les armes du vieil arsenal des civilisations à moitié barbares.

Ce domaine du prince Goloubskoff était enclavé dans un pays désert, en dehors de toutes les voies de communication. C'était une remise au milieu des steppes, ou plutôt un îlot dans l'océan du désert. Nul ne passait par là ; jamais le fouet du postillon d'une chaise de poste ne s'y faisait entendre. Pour y arriver, pour en sortir, il fallait une grande pratique du pays. Un étranger, jeté au milieu de ces vastes étendues de plaines au sol coupé, haché, raviné et uniformément alterné de petites plantations de sapins, y serait resté perdu. A pied, deux jours suffisaient à peine pour traverser la zone solitaire qui enveloppe cette terre. Pays de chasses grandioses, mais à l'approche duquel le voyageur des villes se sent pris d'une nostalgie soudaine !

L'âme de Bérésine se brisa à l'aspect de cette âpre nature. Toute espérance de liberté s'anéantit en elle. Pas d'intelligences possibles avec le dehors : un abîme existait entre elle et Féodorwitz. Elle venait d'entrer toute

vivante dans sa tombe. Sa douleur éclata, mais elle la domina bientôt, ne voulant pas que les tristesses du cœur vinssent sourdement paralyser la puissance de la volonté dont elle avait besoin. Elle parut accepter les jours de souffrance et de résignation qui allaient se succéder pour elle.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi, marqués par des luttes fréquentes entre elle et Goloubskoff, dont elle avait, jusque-là, triomphé. Le prince ne s'était fait faute ni de douces promesses, ni de paroles de menace. Il parlait et agissait selon les conseils de sa passion et selon les sentiments que lui inspirait l'attitude de sa prisonnière.

— Je ne suis pas en votre pouvoir, lui avait-elle dit un jour ; il-n'y a qu'un cadavre en votre pouvoir.

— Eh bien ! Madame, un cadavre, soit ! si vous m'y contraignez... Songez-y...

Et ainsi Bérésine n'entrevoyait plus qu'une catastrophe devant elle.

Tout à coup une animation inaccoutumée se manifesta dans cette demeure si oubliée et si calme. Un ukase de l'empereur était tombé au milieu des steppes les plus reculées de la Russie. La guerre avec la France venait d'éclater de nouveau ; le congrès de Vienne avait été subitement dissous par l'arrivée de Napoléon sur les côtes de France. L'ukase faisait une réquisition de chevaux, et appelait à l'aide de la patrie tous les grands propriétaires de l'empire.

On était aux premiers jours d'avril ; des pluies abondantes étaient tombées, comme pour mettre la dernière main aux dégradations que l'hiver avait faites à la campagne, et des torrents artificiels s'étaient ouverts des voies profondes à travers les plaines.

Par une fin de jour noyé d'eau, et tourmenté par les rafales d'un vent d'équinoxe, un vieillard se présenta aux barrières de la maison du prince, et demanda l'hospitalité pour la nuit. Il conduisait deux chevaux encore indomptés, qui, disait-il, faisaient partie d'une réquisition militaire. Et, pour abrégé, vu les circonstances, il avait pris à travers le pays.

Goloubskoff loua son zèle et commanda de le bien héberger.

Ce vieillard était enveloppé d'un long manteau de laine brune à cape. Il était coiffé d'un bonnet tartare de peau d'agneau, élevé, et de forme cylindrique ; il avait à la main son *harabrick*, ou fouet, dont le manche était très court, et la lanière portait dix-huit pieds de long.

Bérésine vit cet homme et passa ; puis, un moment après, l'impression qu'elle en avait reçue lui revint, et, peu à peu, elle tomba dans l'état

méditatif d'une personne qui interroge sa mémoire, et cherche péniblement à dépouiller ses souvenirs du vague caractère de la vision.

— Quel trait de lumière ! oh ! mon Dieu ! se dit-elle tout à coup. Elle s'approcha du vieillard.

— Ces chevaux, fit-elle en hésitant, de quelle race sont-ils ?...

— Ce sont des tarpans, répondit-il, des élèves de nos tabouons.

Et un éclair illumina les yeux de l'étranger. Bérésine sentit une commotion électrique au contact de son regard avec ce rayon de feu.

La nuit tombait.

Goloubskoff et plusieurs de ses gens n'étaient pas éloignés de là ; ils allaient et venaient dans la grande cour d'honneur.

Subitement l'homme a bondi sur la croupe d'un de ses chevaux.

Bérésine s'est élancée sur l'autre. Les chevaux ont henni, car une parole magique a retenti à leurs oreilles, et, s'élançant avec la fougue d'une avalanche et la vitesse de la flèche, ils partent, l'œil en feu, les naseaux gonflés, leurs crinières et leurs longues queues flottant au vent.

Tous les témoins de cette scène poussèrent un cri de stupeur, un cri semblable à celui qui nous sort de l'âme, à la vue d'un coup de tonnerre qui frappe un homme : l'éblouissement et la commotion passés, on se précipite pour le sauver, mais trop tard.

Les deux tarpans étaient déjà loin, enfoncés dans les ténèbres de la nuit et le vague des steppes, avant que Goloubskoff se fût rendu compte de ce qu'il venait de voir.

Il y avait une heure que les deux chevaux, livrés à toute leur ardeur, fendaient l'espace côte à côte, et les cavaliers, qu'ils emportaient au gré de leur instinct, n'avaient pas encore échangé une seule parole.

La lune s'étant levée, se montra à travers une large déchirure de nuages. Toutes ces solitaires campagnes furent comme poudrées par une poussière de nacre et d'argent !

— Je suis libre, n'est-ce pas ? demanda Bérésine. Dites que je vous ai compris...

— Quel courage, madame, vous venez de montrer ! répondit l'homme.

— Cette voix !... fit Bérésine.

— C'est celle d'un ami.

— Oh ! parlez, parlez encore, reprit Bérésine éperdue.

— Non, plutôt regardez, Bérésine.

Et tout en parlant, le vieillard se dépouillait de sa coiffure d'astracan et jetait bas son ample manteau. Enfin, il a détaché sa longue barbe.

Bérésine a poussé un cri.

— Oui ! c'est Féodorwitz lui-même ! Tu es à lui, et cette fois pour toujours !

— Oh ! mon ami ! s'écria Bérésine.

Et tous deux, sans pouvoir ralentir la course impétueuse de leurs tarpan, se penchèrent l'un vers l'autre et se serrèrent étroitement.

— Demain, Bérésine, à la pointe du jour, nous serons au tabouon que j'ai fait établir à quatre-vingts milles d'ici, dès que j'ai connu le lieu où tu étais captive. Là, nous trouverons un relais qui nous conduira, non vers le Volga, mais sur les rives du Don. Une barque nous y attend, et nous descendrons le fleuve jusqu'à la mer d'Azoff, où nous dirons un éternel adieu à la Russie...

La jeune femme, pour toute réponse, leva les yeux vers le ciel, dont elle implorait ainsi la protection.

Trois jours après, Féodorwitz et Bérésine avaient atteint le terme de leur aventureux voyage, et s'embarquaient à Taganrok, sur un vaisseau turc qui faisait voile pour Constantinople.

FIN.

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 13.

JACQUOTTE, BOURDILLIAT ET C^{ie}, ÉDITEURS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE J.-B. POQUELIN

MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

Professeur au Collège de France.

« Chaque homme de plus qui sait lire est un
lecteur de plus pour Molière. »

SAINT-BEUVE.

Le plus populaire des écrivains français, le poète dramatique du bon sens, celui qui représente avec une fidélité incontestable notre génie national, devait occuper la première place dans cette série d'auteurs classiques que notre librairie populaire s'est promise de publier. C'est surtout en France que le mot si juste et si profond de M. Sainte-Beuve possède toute sa force et doit recevoir sa plus complète application.

Le nombre des Français qui savent lire s'accroît chaque jour ; pas un d'entre eux n'ignorera Molière.

Depuis le moment où deux religieuses charitables regurent les

derniers soupirs de l'auteur du *Misanthrope*, près de deux siècles se sont écoulés. Tout a changé autour de nous : mœurs, institutions, relations sociales; tout, jusqu'au langage et au style de la conversation.

Molière est donc à la fois un ancien et un moderne; c'est le plus intime de nos amis; c'est un vieux maître. Traductions, commentaires, éditions diverses, imitations, critiques, parodies, controverses forment autour de cette grande renommée une auréole glorieuse et un nuage qui s'épaissit. Attirés par une puissante sympathie vers cette intelligence souveraine et hardie, nous perdons de vue le sens de ses œuvres, nous sentons que les années qui s'écoulent creusent entre lui et nous un abîme sans cesse plus profond.

Qu'est-ce que Molière en effet ?

Nous ne comprenons plus *Sganarelle*; *Georges Dandin* nous est étranger; *Scapin* et *Mascarille* effrayent nos habitudes et nos mœurs; les licences d'*Amphitryon* nous répugnent. Nos oreilles s'étonnent des antiques expressions employées par la bourgeoisie parisienne, et prodiguées par Molière.

Parlout des allusions qui nous échappent.

Tantôt elles se rapportent à la vie du poète, vie si douloureusement passionnée; tantôt à la cour et aux contemporains de Louis XIV. Cette époque brillante, qui précède la révocation de l'édit de Nantes et qui suit immédiatement le mariage espagnol, célébré dans l'île des Faisans, ne s'explique pas sans Molière, et Molière ne s'explique pas sans elle.

Une édition vraiment populaire de notre auteur comique devait résoudre tous ces problèmes. Il fallait isoler chacune des créations du grand homme, les replacer au milieu des circonstances mêmes qui en ont déterminé la naissance, au sein des éléments qui y ont concouru. Il était indispensable de suivre Molière à la piste, depuis ses tréteaux de la porte de Nesle, témoins des premiers essais de sa troupe juvénile, jusqu'au salon de Ninon de Lenclos, où fut tramée, parmi les éclats de rire de Chapelle et de ses amis, la grande cérémonie du *Malade imaginaire*.

D'où nous vient *Sganarelle*? Quel est le berceau de *Jodelet*? Et ce pauvre *Amphitryon*, pourquoi fut-il joué sur la scène au moment même où M. de Montespan, un autre *Amphitryon* sacrifié par le Jupiter de l'époque, allait vivre dans ses domaines, par ordre de Jupiter? A quoi se rapportent et la *Comtesse d'Escarbagnas*, et cet autre gentilhomme maltraité et immortel, M. de *Pourceaugnac*?

L'œuvre de Molière, nous le répétons, est un commentaire perpétuel des premières années de Louis XIV.

Un savant, que la sympathie populaire entoure, et dont l'enseignement captive la jeunesse, — M. Philarète Chasles, versé dans toutes les littératures de l'Europe moderne, et qui a fait des origines et du progrès de notre langue l'objet de l'étude la plus féconde, la plus approfondie, — M. Philarète Chasles a bien voulu se charger de surveiller et d'éclairer cette nouvelle édition de Molière, revue par lui d'après les meilleurs textes, et augmentée d'un commentaire absolument nouveau.

Non-seulement cette édition contient les résultats et l'essence des commentaires précédents, mais on y trouve pour la première fois la série continue et complète de la vie littéraire du grand homme. Tous les faits et toutes les idées qui ont successivement présidé à la création des *Précieuses ridicules*, du *Tartuffe*, du *Misanthrope* et des *Femmes savantes* y servent de cadre à ces chefs-d'œuvre. Les expressions insolites, les tournures surannées y sont notées et expliquées avec un soin curieux. Enfin, tout en écartant les épines de la science, on n'a oublié aucun des fruits et des conquêtes qui feront de cette édition de Molière, élucidée plutôt que commentée, la véritable édition populaire et définitive.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIERE

FORMENT CINQ VOLUMES

DE LA BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 1 franc le volume

Grand in-16 de 400 pages, imprimé avec caractères neufs, sur beau papier satiné.

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15.

JACCOTTET, BOURDILLIAT ET C^e, ÉDITEURS.

UN FRANC LE VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

**Format in-16, imprimée avec caractères neufs,
sur beau papier satiné.**

Edition contenant 500,000 lettres au moins, valeur de deux volumes in-8°.

Jamais le besoin de lire n'a été plus développé qu'en ce temps-ci.

On lit tout autant et même plus que par le passé ; seulement les conditions de lecture sont changées. Donc quelque chose de nouveau est à faire.

Ce qui paralyse la librairie française, — pourquoi ne pas le dire tout de suite ? — c'est la timidité des éditeurs.

On se défie du public, et l'on croit être fort audacieux en tirant un livre à 1,300 exemplaires. Qu'en arrive-t-il ? Que, pour couvrir les frais de l'édition, les droits d'auteur, les remises aux confrères, et avoir, en fin de compte, un bénéfice suffisant, on est forcé de vendre fort cher ce qu'on aurait pu donner à *deux tiers meilleur marché* avec un tirage plus considérable.

C'est aussi évident qu'incontestable.

Partant de ce principe, les fondateurs de la *Bibliothèque Nouvelle* viennent hardiment faire, pour les produits littéraires, ce qui se fait pour tous les autres produits industriels ; ce qui s'est fait, et l'on sait avec quel bonheur, pour les grands journaux, par exemple.

Donner beaucoup, donner à bon marché, tout est là aujourd'hui, c'est vingt fois prouvé.

Les volumes de la *Bibliothèque Nouvelle* seront, du premier coup, tirés à 10,000 exemplaires, et le prix en sera uniforme, accessible à tous : — **UN franc seulement.**

OUVRAGES PARUS.

(JUIN 1855)

A. DE LAMARTINE.

GENEVIEVE. — HISTOIRE D'UNE SERVANTE, 1 vol. de 384 pages. 1 fr.

Ce livre est à la fois une bonne action et un chef-d'œuvre. Dans toute famille digne de ce nom, il doit passer des mains du maître dans celles des serviteurs.

M^{me} E. DE GIRARDIN. — J. SANDEAU. — MÉRY. — TH. GAUTIER.

LA CROIX DE BERNY, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La *Croix de Berny* est une joute littéraire des plus brillantes. M^{me} de Girardin, Méry, Théophile Gautier et Jules Sandeau y rompent des lances comme des preux. A qui la victoire? C'est au public à juger. Le livre n'en est pas moins une œuvre unique en son genre, qui a pris date, et dont l'intérêt ne vieillira pas.

ALPHONSE KARR.

HISTOIRES NORMANDES, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

M. Alphonse Karr se recommande de lui-même. C'est une des originalités les plus accusées de ce temps-ci. Quand tant de gens visent à l'étrange, au monstrueux, à l'impossible, l'auteur des *Histoires normandes* ne prétend qu'au bon sens et ramène tout à la réalité; seulement, dans cette réaction apparente contre les fantaisistes, M. Alphonse Karr est la fantaisie par excellence. Les *Histoires normandes* renferment *Clotilde*, cette nouvelle si étonnante; *Rose et Jean Duchemin*, simple histoire de village, et les récits de cette plage de Trouville que M. Karr a rendue célèbre.

LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON.

UNE CONVERSION, 1 vol. de 284 pages. 1 fr.

L'intérêt qui s'est attaché à ce livre n'est pas dû seul à la vie aventurière et à la fin héroïque de l'auteur. C'est aussi une œuvre littéraire remarquable par le style, par la composition, et qui a le plus légitime succès.

M^{me} LAFARGE (née Marie Capelle).

HEURES DE PRISON, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La première édition de ce livre, tirée à 3,000 exemplaires, s'est rapidement et complètement épuisée. Marie Capelle raconte dans ces pages résignées sa vie de réclusion et de silence avec une mélancolie si touchante, avec de tels cris de l'âme, que les cœurs les plus prévenus s'émeuvent à ces plaintes douces.

STENDHAL (Henry Beyle).

LE ROUGE ET LE NOIR, 1 vol. de 500 pages. 1 fr.

On rend enfin aujourd'hui à Stendhal toute la justice qu'il mérite. *Le Rouge et le Noir* est, de l'aveu de tous, son chef-d'œuvre.

PHILARÈTE CHASLES.
Professeur au Collège de France.

SOUVENIRS D'UN MÉDECIN (de Samuel Warren), 1 vol. de 320 p. 1 fr.

M. Philarète Chasles a rendu aux lettres les plus grands services par ses travaux consciencieux et élégants sur la littérature étrangère. Le livre de Samuel Warren, en passant par la plume de M. Chasles, n'a rien perdu de son intérêt piquant, de ses révélations curieuses, qui en font une merveille d'analyse psychologique et d'humour de bon aloi.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

DIANE DE LYS, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

L'immense succès de la pièce de M. Dumas fils nous dispense de dire ce qu'est cette œuvre. Telle pièce, tel roman.

LE ROMAN D'UNE FEMME, 1 vol. de 420 pages. 1 fr.

Étude du cœur humain dans ses replis les plus secrets; plein d'émotion, d'intérêt et d'observations profondes, ce livre montre M. Dumas sous un jour tout nouveau. C'est sans témérité que l'on peut prédire au fils une carrière glorieuse à l'égal de son illustre père.

AMÉDÉE ACHARD.

LA ROBE DE NESSUS, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La place de M. Amédée Achard est faite aujourd'hui, et elle est des plus honorables. *La Robe de Nessus*, son dernier roman, est une étude de mœurs parisiennes, piquante de détails et vive d'allures.

M^{me} ROGER DE BEAUVOIR.

CONFIDENCES DE M^{lle} MARS, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

Si quelque chose peut remplacer les *Mémoires de Mademoiselle Mars*, c'est à coup sûr ces confidences faites par la grande artiste à sa jeune camarade dans l'intimité de la vie dramatique et avec la liberté des conversations de foyers.

ARNOULD FREMY.

LES MAÎTRESSES PARISIENNES, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

Tous les grands écrivains de ce temps se sont préoccupés de l'existence singulière et des mœurs du monde interlope. A son tour, M. Fremy vient, sans le déchirer violemment, soulever le voile mystérieux; il peint avec une vérité implacable ces périodes de splendeurs, de misères, d'amours vrais et frelatés, et sait tirer un haut enseignement de cette peinture en apparence frivole.

CHAMPFLEURY.

LES BOURGEOIS DE MOLINCHART, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

M. Champfleury continue Balzac. Ses études de la vie provinciale sont marquées au coin d'une sincérité parfois cruelle. C'est un *réaliste*. Les *Bourgeois de Molinchart* ont à la fois soulevé des colères et créé des sympathies : peu de livres contemporains en ont fait autant.

JULES GÉRARD.

Le tueur de lions.

LA CHASSE AU LION, 1 vol. de 300 pages, orné de 12 saisissantes gravures par GUSTAVE DORÉ. 1 fr.

Ce livre, pour n'être pas écrit par un homme littéraire, n'en est pas moins des plus remarquables. M. Jules Gérard est aussi émouvant conteur que chasseur intrépide. Douze vigoureux dessins, dus au crayon de Gustave Doré, illustrent brillamment les principaux exploits de l'Hercule moderne.

LE COMTE RUFINI,

Ancien Ambassadeur de Sardaigne.

LORENZO BENONI. — MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR, 1 vol. de 400 pages. 1 fr.

Les Mémoires du comte Rufini, ancien ambassadeur de Sardaigne, qui viennent de ramener l'Italie entière, pourraient à juste titre s'intituler la *Confession d'un conspirateur*. M. Rufini a conspiré de tout temps et à tout âge, au collège, au séminaire, à l'université, et son nom se trouve mêlé à tous les événements qui ont agité l'Italie dans ces dernières années. Des pseudonymes transparents voilent à peine les individualités, vivantes, — *Fantasio*, entre autres, pour *J. Mazzini*, — et l'on retrouve avec un sentiment singulier, dans les conspirateurs des grandes scènes publiques, les collégiens mutins et les étudiants révoltés des premières pages du livre.

MARIE FONTENAY (M^{me} Manoël de Grandfort).

L'AUTRE MONDE, 1 vol. 1 fr.

M^{me} Marie Fontenay revient des Etats-Unis. Rien de plus curieux que le livre qu'elle en rapporte : mœurs, religions, politique, tout a trouvé place dans ces pages élégantes. Ce n'est pas une prédicante comme M^{me} Beecher Stowe; loin de là : c'est un observateur toujours fidèle, parfois ironique, qui nous apprend ce qu'il faut penser de *l'Oncle Tom* et de ce bloomérisme tant raillé par nos petits journaux.

JULES SANDEAU.

UN HÉRITAGE, 1 vol. 1 fr.

M. Jules Sandeau se complait dans les récits familiers, drames intimes, où l'étude du cœur humain l'emporte sur les préoccupations romanesques. *Un héritage* est un de ces récits. Jamais son talent simple et élégant ne s'est trouvé plus à l'aise que dans la peinture de ces mœurs allemandes, douces et bizarres à la fois, riches en types, et si bien faites pour tenter un conteur curieux.

FÉLIX MORINAND.

LA VIE DE PARIS, 1 vol. de 300 pages. 1 fr.

La vie de Paris est une vie toute particulière, une vie mouvante, dont il faut saisir la physionomie au vol, pour ainsi dire. M. Félix Morinand, le spirituel chroniqueur que chacun sait, est brillamment venu à bout de cette périlleuse entreprise.

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES.

DEUX ANS EN AFRIQUE, 1 vol. de 320 pages... 1 fr.

L'auteur, chargé d'une mission en Afrique, doit à cette position, non moins qu'à ses goûts de touriste, d'avoir beaucoup vu, et surtout d'avoir pu bien voir. Ce qui donne un attrait particulier à ce livre, où l'intérêt anecdotique abonde, c'est qu'il est écrit vivement, sans prétention, et, pour ainsi dire, sous l'impression du moment. Diversité d'aspect de cette nature africaine si puissante et si colorée, mœurs originales et accentuées des tribus, expéditions et combats de l'armée, travaux des colons, tout est saisi sur le vif. C'est l'Algérie prise au daguerréotype.

MÉRY.

UNE NUIT DU MIDI, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

Sous le charme du style merveilleux qui appartient à Méry, le lecteur assistera, dans *Une nuit du Midi*, à l'un des drames émouvants qu'enfanta la réaction de 1815 parmi nos populations méridionales. Mieux que personne, le poète marseillais a pu donner à ce dramatique récit la chaude empreinte de la réalité, car il a vécu au milieu du peuple passionné où la tradition de ces scènes terribles est toujours vivante. *Une nuit du Midi* est un tableau de maître qui vient s'ajouter aux plus belles productions de Méry. C'est de plus un livre écrit sous l'impression du moment, et qui n'avait pas encore pris sa place dans les œuvres de ce brillant écrivain.

EUGÈNE CHAPUS.

LES SOIRÉES DE CHANTILLY, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

Les Soirées de Chantilly, ce titre aristocratique revenait de droit à M. Chapus, l'historiographe du sport. Dans ce choix de nouvelles dont les sujets offrent une grande variété, l'observation des caractères s'unit avec bonheur à l'intérêt des événements. *Les Soirées de Chantilly* sont, dans l'acception du mot, une œuvre de goût, un livre de bonne compagnie.

LÉON GOZLAN.

LA FOLLE DU LOGIS, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

La *nouvelle* est une des plus charmantes, mais aussi une des plus difficiles formes littéraires. Il faut un talent tout particulier pour savoir resserrer en quelques pages un récit attachant; il faut aussi quelque vertu pour résister à la tentation de la délayer en volumes. M. Léon Gozlan est passé maître en ce genre. La *Folle du Logis* groupe, sous un même titre, une dizaine de ces œuvres fines, si curieusement ciselées, si consciencieusement écrites.

ALEXANDRE DUMAS (publié par).

IMPRESSIONS DE VOYAGE. — DE PARIS A SÉBASTOPOL, par le docteur MAYNARD, 1 vol. de 320 pages. 1 fr.

M. Alexandre Dumas a créé, en quelque sorte, les *Impressions de Voyage*. Aussi n'est-il pas étonnant de voir les voyageurs curieux et intelligents mettre leur œuvre sous son haut patronage. Le docteur Maynard a vu ce qu'il raconte : Alexandre Dumas fait rayonner son récit. — *De Paris à Sébastopol*, est un voyage panoramique, plein de couleur, de mouvement et d'éclat.

(Un catalogue des ouvrages parus sera publié chaque mois.)

Paris. — Typ. de M^{me} V. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 1 franc le volume

FORMAT IN-16, IMPRIMÉ AVEC CARACTÈRES NEUFS SUR BEAU PAPIER SATINÉ, ÉDITION
CONTENANT 500,000 LETTRES AU MOINS, VALEUR DE DEUX VOLUMES IN-OCTAVO.

VOLUMES PARUS ET À PARAÎTRE

A. DE LAMARTINE		MÉRY	
GENEVIÈVE, Histoire d'une Servante	1 vol.	UNE NUIT DU MIDI (Scènes de 1815).	1 vol.
ÉMILE DE GIRARDIN		M^{me} SOPHIE GAY	
LA POLITIQUE UNIVERSELLE.....	1 vol.	LES MALHEURS D'UN AMAN CHEUREUX	1 vol.
ALPHONSE KARR		AMÉDÉE ACHARD	
HISTOIRES NORMANDES.....	1 vol.	LA ROBE DE NENSUS.....	1 vol.
JULES SANDEAU		BELLE-ROSE.....	2 vol.
UN HÉRITAGE.....	1 vol.	JULES GÉRARD 'LE TUEUR DE LIONS'	
LÉON GOZZAN		LA CHASSE AU LION, ornée de 12 magnifiques grav., par G. Doré.	1 vol.
LA FOLLE DU LOGIS.....	1 vol.	TAXILE DELORD	
ALEXANDRE DUMAS (publié par)		CHARGES ET PORTRAITS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.....	1 vol.
IMPRESSIONS DE VOYAGE. — <i>De</i> <i>Paris à Sébastopol</i> , par le doc- teur MAYNARD.....	1 vol.	FÉLIX MORNAND	
STENDHAL (BEYLE)		LA VIE DE PARIS.....	1 vol.
LE ROUGE ET LE NOIR.....	1 vol.	MISS EDGEWORTH	
MARIE FONTENAY (M ^{me} Manollet de Grandfort.)		DEMAIN.....	1 vol.
L'AUTRE MONDE.....	1 vol.	ARNOULD FRÉMY	
M^{me} DE GIRARDIN, THÉOPHILE GAUTIER, SANDEAU ET MÉRY		LES MAÎTRESSES PARISIENNES.....	1 vol.
LA CROIX DE BERNY.....	1 vol.	EUGÈNE CHAPUS	
PHILARÈTE CHASLES		LES SOIRÉES DE CHANTILLY.....	1 vol.
SOUVENIRS D'UN MÉDECIN.....	1 vol.	M^{me} ROGER DE BEAUVOIR	
RUFINI (Ancien Ambassadeur à Sardaigne.)		CONFIDENCES DE M ^{lle} MARS.....	1 vol.
LORENZO BENONI. — MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR.....	1 vol.	BARBEY D'AURÉVILLY	
HENRI MONNIER		UNE VIEILLE MAÎTRESSE.....	1 vol.
MÉMOIRES DE M. JOSEPH PRODHOMME	2 vol.	CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES	
ALEXANDRE DUMAS FILS		DEUX ANS EN AFRIQUE.....	1 vol.
DIANE DE LYS.....	1 vol.	PAUL MEURICE	
LE ROMAN D'UNE FEMME.....	1 vol.	LA FAMILLE AUDRY.....	1 vol.
M^{me} LAFARGE		MAXIME DU CAMP.	
HEURES DE PRISON.....	1 vol.	MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ.....	1 vol.
LE COMTE DE RAOUSSET-BOULBON		POUR PARAÎTRE SUCCESSIVEMENT	
UNE CONVERSION.....	1 vol.	ŒUVRES DE MOLIERE. — CORNEILLE. —	
CHAMPFLEURY		RACINE. — BOILEAU. — LA FONTAINE. —	
LES BOURGEOIS DE MOLINCHART..	1 vol.	LA BRUYÈRE. — LA ROCHEFOUCAULD. —	
		MADAME DE SÉVIGNÉ, ETC.	

1 L'auteur de ce récit doit aux intéressants souvenirs du comte de Lagarde, témoin oculaire des fêtes du congrès, quelques détails historiques, et l'anecdote moscovite qui s'y rattache.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les soirées de Chantilly / Eugène Chapus

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5543676f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr